



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

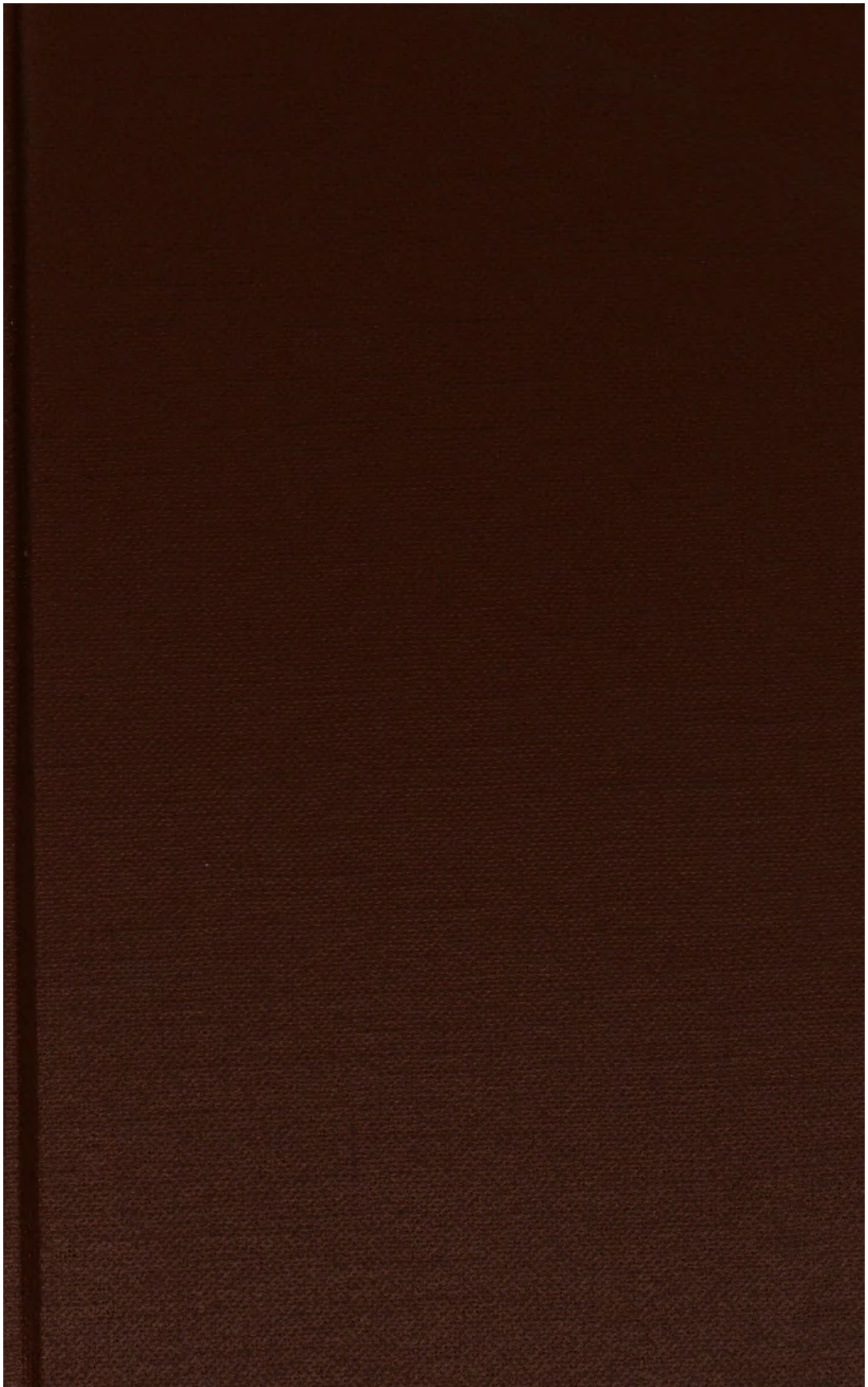
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

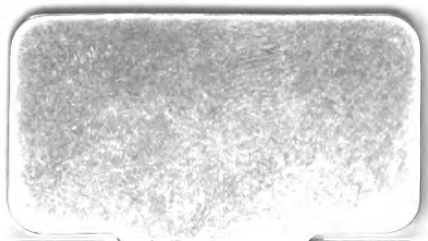


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Vet. fr. III. B. 3598





MADemoiselle DE CLERMONT.

L'APOSTASIE, OU LA DÉVOTE.

LE CHÂTEAU DE KOLMÉRAS.

LE JOURNALISTE.

Vet. Fr. III B. 3598

De l'Imprimerie de Cox, Fils et Baylis,
Great Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields, à Londres.

MADemoiselle DE CLERMONT.

L'APOSTASIE, OU LA DÉVOTE.

LE CHÂTEAU DE KOLMÉRAS.

LE JOURNALISTE.

Par MAD. DE GENLIS,

1802.

Se trouve à Londres, chez DEBOFFE, Libraire, No. 7, Gerrard Street;
Soho; A. DULAU & Co. Soho-Square; & PROSPER & Co.
No. 1, Wardour-Street.



M^{LLE} DE CLERMONT,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Non, quoi qu'en disent les amans et les poètes, ce n'est point loin des cités fastueuses, ce n'est point dans la solitude et sous le chaume, que l'amour règne avec le plus d'empire. Il aime l'éclat et le bruit, il s'exalte de tout ce qui satisfait l'ambition, la louange, la pompe et la grandeur. C'est au milieu des passions factices, produites par l'orgueil et par l'imagination, c'est dans les palais, c'est entouré des plus brillantes illusions de la vie, qu'il naît avec promptitude et qu'il s'accroît avec violence ; c'est là que la délicatesse et tous les raffinemens du goût embellissent ses offrandes, président à ses fêtes, et donnent à son langage passionné, des

B

grâces

grâces inimitables, et une séduction trop souvent irrésistible !

J'ai vécu sur les bords heureux que la Loire baigne et fertilise ; dans ces belles campagnes, dans ces bocages formés par la nature, l'amour n'a laissé que des traces légères, des monumens fragiles comme lui ; quelques chiffres grossièrement ébauchés sur l'écorce des ormeaux, et pour traditions, quelques romances rustiques, plus naïves que touchantes. L'amour seulement a plané sur ces champs solitaires ; mais c'est dans les jardins d'Armide ou de Chantilly qu'il s'arrête ; c'est là qu'il choisit ses adorateurs, qu'il marque ses victimes, et qu'il signale son funeste pouvoir, par des faits éclatans, recueillis par l'histoire et transmis d'âge en âge. J'entreprends d'en retracer un dont le souvenir touchant poursuit par-tout à Chantilly, et répand sur ces beaux lieux, un charme mélancolique. C'est dans l'île de *Silvie* *, c'est dans l'allée fatale de *Melun*, c'est sur la trace de deux amans infortunés que j'ai médité le triste récit de leurs amours. . . . Je laisse à d'autres la gloire de briller par des fictions ingénieuses,

* Nom d'une île charmante de Chantilly.

généieuses, je ne veux intéresser que par la vérité ; si j'y parviens, je m'en applaudirai : plaire en n'offrant que des tableaux touchans et fidèles, c'est instruire.

Mademoiselle de Clermont reçut de la nature et de la fortune, tous les dons et tous les biens qu'on envie ; une naissance royale, une beauté parfaite, un esprit fin et délicat, une âme sensible, et cette douceur, cette égalité de caractère si précieuse et si rare, sur-tout dans les personnes de son rang. Simple, naturelle, parlant peu, mais avec agrément et justesse, on trouvait dans son entretien autant de raison que de charme. Le son de sa voix s'insinuait jusqu'au fond du cœur, et un air de sentiment, répandu sur toute sa personne, donnait de l'intérêt à ses moindres actions. Telle était mademoiselle de Clermont à vingt ans. Paisible, admirée, sans passions, sans faiblesse, heureuse alors . . . monsieur le Duc, son frère *, la chérissait ; mais naturellement imposant et sévère, il avait sur elle la supériorité et tout l'ascendant

* Prince du sang, et premier ministre dans la jeunesse de Louis XV. On l'appelait *Monsieur le Duc*, sans ajouter son nom, comme on avait désigné le grand Condé par le titre de *Monsieur le Prince*.

que devaient lui donner son caractère, l'âge, l'expérience, et le rôle qu'il jouait dans le monde ; aussi n'eut-elle jamais pour lui qu'une tendresse craintive et réservée qui ressemblait moins à l'amitié d'une sœur, qu'à l'attachement d'une fille timide et soumise. Ce fut à peu près dans ce temps que mademoiselle de Clermont parut à Chantilly pour la première fois. Jusqu'alors, sa grande jeunesse l'avait empêché d'y suivre monsieur le Duc. Elle y arriva sur la fin du printemps ; elle y fixa tous les yeux, et sut bientôt obtenir tous les suffrages. Les princesses ont l'avantage d'inspirer moins d'envie par leurs agrémens que les femmes d'une condition ordinaire. Leur élévation semble éloigner les idées de rivalité ; d'ailleurs, avec de la grâce et de la bonté, elles peuvent, sinon gagner tous les cœurs, du moins flatter la vanité des femmes de la société ; leurs préférences sont des faveurs, et la coquetterie qui n'est elle-même qu'une ambition, leur pardonne leur succès, si elles sont affables et constamment obligeantes.

Chantilly est le plus beau lieu de la nature ; il offre, à la fois, tout ce que la vanité peut désirer de magnificence, et tout ce qu'une
 âme

Âme sensible peut aimer de champêtre et de solitaire. L'ambitieux y voit par-tout l'empreinte de la grandeur, le guerrier s'y rappelle les exploits d'un héros ; où peut-on mieux rêver à la gloire que dans les bosquets de Chantilly ? Le sage y trouve des réduits retirés et paisibles, et l'amant s'y peut égarer dans une vaste forêt, ou dans l'*île d'Amour* *. Il est difficile de se défendre de l'émotion qu'inspire si naturellement la première vue de ce séjour enchanté : mademoiselle de Clermont l'éprouva ; elle sentit au fond de son cœur des mouvemens d'autant plus dangereux qu'ils étaient nouveaux pour elle. Le plaisir secret de fixer l'attention, et d'exciter l'admiration de la société la plus brillante, la première jouissance des hommages et de toutes les prérogatives attachées au plus haut rang ! l'éclat des fêtes les plus somptueuses et les plus ingénieuses ; le doux poison de la louange si bien préparé là ! des louanges qui ne sont offertes qu'avec un tour délicat et neuf, et qui sont toujours si imprévues et si concises qu'on n'a le temps ni de s'armer contre elles, ni de les repousser ; des
louanges

* Nom d'une île ravissante près du château.

louanges que le respect et le bon goût prescrivent de ne donner jamais qu'indirectement : (eh, comment refuser celles-là ?) que de séductions réunies ! est-il possible, à vingt ans, de se défendre de l'espèce d'enivrement qu'elles doivent inspirer ?

Mademoiselle de Clermont avait toujours aimé la lecture, ce goût devint une passion à Chantilly. Tous les jours, après dîner jusqu'à l'heure de la promenade, on faisait, dans un petit cabinet séparé, une lecture tout haut des romans les plus intéressans, et communément, c'était mademoiselle de Clermont qui voulait se charger de cet emploi. Souvent l'excès d'un attendrissement qu'elle ne pouvait modérer, la forçait de s'interrompre ; on ne manquait jamais, dans ces occasions, de louer sa manière de lire et sa sensibilité. Les femmes pleuraient, les hommes écoutaient avec l'expression de l'admiration et du sentiment ; ils parlaient tout bas entr'eux, on les devinait ; quelquefois on les entendait ; (la vanité a l'oreille si fine). On recueillait les mots *ravissant ! enchanteur !* Un seul homme, toujours présent à ces lectures, gardait un morne et froid silence, et mademoiselle de
Clermont

Clermont le remarqua. Cet homme était le duc de Melun, dernier rejeton d'une maison illustre. Son caractère, ses vertus lui donnaient une considération personnelle, indépendante de sa fortune et de sa naissance. Quoique sa figure fût noble, et sa physionomie douce et spirituelle, son extérieur n'offrait rien de brillant ; il était froid et distrait dans la société ; avec un esprit supérieur, il n'était point ce qu'on appelle un homme aimable, parce qu'il n'éprouvait aucun désir de plaire, non par dédain ou par orgueil, mais par une indifférence qu'il avait constamment conservée jusqu'à cette époque. Trop austère, trop éloigné de toute espèce de dissimulation pour plaire, il était cependant généralement aimé dans le monde : on ne trouve pas que les gens vertueux soient amusans ; mais lorsqu'on les croit sincères, on pense qu'ils sont les amis les plus solides et les rivaux les moins dangereux, sur-tout à la cour ; on a sur eux tant d'avantages ! il est tant de moyens puissans de réussir qu'ils rejettent ou qu'ils dédaignent ! . . . On ne craint d'eux que leur réputation, et cette espèce de crainte ne saurait inspirer la haine ; l'intrigue l'emporte si facilement sur les droits

que peut donner le mérite le mieux reconnu ! Enfin le duc de Melun, avec la politesse la plus noble, n'avait aucune galanterie, sa sensibilité même et une extrême délicatesse l'avaient préservé, jusqu'alors, d'un engagement formé par le caprice : à peine âgé de trente ans, il n'était encore que trop susceptible d'éprouver une grande passion ; mais par son caractère et par ses mœurs, il était à l'abri de toutes les séductions de la coquetterie. Monsieur le Duc l'estimait profondément, et l'honorait de sa confiance ; mademoiselle de Clermont le savait, et elle vit, avec une sorte de peine, qu'il fût le seul à lui refuser le tribut de louanges qu'elle recevait d'ailleurs de toutes les personnes de la société. Cependant, en réfléchissant à son assiduité, elle pensa que ces lectures n'étaient pas sans quelque intérêt pour lui ; elle eut la curiosité de questionner, à cet égard, la marquise de G***, parente et amie de M. de Melun, et elle apprit avec un dépit mêlé de chagrin, que M. de Melun avait toujours eu l'habitude, non d'écouter ces lectures, dit madame de G*** en riant, mais d'y assister. Il préfère notre cabinet, continua la marquise, à la bruyante salle de billard, et au salon qui,

à cette époque de la journée, n'est occupé que par les joueuses de cavagnole ; il trouve qu'on peut rêver plus agréablement parmi nous ; il nous apporte toute sa distraction, et du moins, nous ne pouvons lui reprocher de nous en causer, car il est impossible d'avoir un auditeur plus silencieux et plus immobile.

Mademoiselle de Clermont, vivement piquée, eut ce jour-là, pendant la lecture, plus d'une distraction ; souvent ses yeux se tournèrent vers le duc de Melun, plus d'une fois ses regards rencontrèrent les siens ; en sortant du cabinet elle résolut de lui parler.

Le soir à la promenade, elle feignit d'être fatiguée, et pria le duc de Melun de lui donner le bras ; cette distinction parut le surprendre, et mademoiselle de Clermont s'éloignant de quelques pas du reste de la compagnie, j'ai une question à vous faire, dit-elle avec un sourire plein de charmes, et je me flatte que vous y répondrez avec votre sincérité accoutumée. Vous ne manquez pas une de nos lectures, cependant, j'ai cru m'apercevoir qu'elles vous causaient du dégoût et de l'ennui ; sans doute que le choix vous en déplaît et que vous le trouvez trop frivole, je voudrais savoir là-dessus

dessus votre manière de penser ; l'opinion de l'ami de mon frère ne peut m'être indifférente. A ces mots, le duc étonné resta un instant interdit, et se remettant de son trouble : je vois sans peine, reprit-il, des gens d'un esprit médiocre et d'une condition ordinaire, faire du temps précieux de la jeunesse, un usage inutile et vain ; mais cet abus m'afflige vivement dans les personnes que leur rang et leur supériorité élèvent au-dessus des autres. Mademoiselle m'ordonne de lui ouvrir mon cœur, et elle vient d'y lire. Le Duc prononça ces dernières paroles avec émotion. Mademoiselle de Clermont rougit, baissa les yeux, garda le silence quelques momens, ensuite elle appela une des dames qui la suivaient, ce qui termina cette conversation.

Le lendemain, à l'heure de la lecture, on présenta à mademoiselle de Clermont, un roman commencé la veille, elle le prit, et le posant sur une table : je suis ennuyée des romans, dit-elle en regardant le duc de Melun, ne pourrions-nous pas faire une lecture plus utile et plus solide ? On ne manqua pas d'applaudir à cette idée qui, cependant, déplut beaucoup en secret à plus d'une femme. On fut chercher

cher un livre d'histoire que mademoiselle de Clermont commença avec un air d'application et d'intérêt qui n'échappa point à M. de Melun. Le soir, à souper, mademoiselle de Clermont le fit placer à côté d'elle. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence, jusqu'au moment où la conversation générale devint assez bruyante pour favoriser un entretien particulier. "Vous avez vu tantôt, dit mademoiselle de Clermont, que je sais profiter des conseils qu'on me donne, j'espère que cet exemple vous encouragera." "La crainte de vous déplaire, répondit le duc, pourrait seule réprimer mon zèle; autorisé par vous, je sens qu'il n'aura plus de bornes." Ces paroles, prononcées avec effusion, attendrirent mademoiselle de Clermont; un regard plein de sentiment fut sa seule réponse. Elle n'avait jamais éprouvé autant de désir de plaire: elle déploya, dans cette soirée, tous les charmes de son esprit; et de son côté, le Duc l'étonna par une vivacité qu'on ne lui voyait jamais, par le choix et la délicatesse de ses expressions.

Les jours suivans, mademoiselle de Clermont n'osa donner au duc de Melun des préférences qu'on aurait fini par remarquer, mais
elle

elle les prodigua à la marquise de G***, cousine du duc, et intimement liée avec lui depuis son enfance. En amitié, ainsi qu'en amour, les princesses sont condamnées à faire tous les premiers frais. Le respect défend de les prévenir, ou de s'approcher d'elles sans leur invitation. Il résulte de ces lois trop sévères, inventées par l'orgueil, que la princesse la plus fière fait souvent des démarches et des avances que très-peu de femmes d'un rang inférieur oseraient se permettre.

La subite amitié de mademoiselle de Clermont pour madame de G*** parut extraordinaire à tout le monde. La marquise n'était plus de la première jeunesse, et elle avait plus de mérite que d'agrémens ; cependant, personne alors ne devina le motif de mademoiselle de Clermont. On imagina que monsieur le Duc lui avait recommandé de se lier avec madame de G** dont la réputation était parfaite à tous égards. Monsieur de Melun n'osa s'arrêter aux idées que lui inspirait confusément cette intimité, mais la marquise parut lui devenir plus chère encore : dès qu'elle était un moment éloignée de mademoiselle de Clermont, il se rapprochait d'elle ; il avait avec elle, dans

ses manières, quelque chose de plus affectueux qu'à l'ordinaire. Il se plaçait toujours à table à côté d'elle, et alors il n'était séparé de mademoiselle de Clermont que par elle, car la princesse, à dîner et à souper, ne manquait jamais d'appeler madame de G** dont elle devint absolument inséparable.

Monsieur le Duc fut obligé de faire une course à Paris. Au jour fixé pour son retour, mademoiselle de Clermont imagina de lui préparer une espèce de fête, terminée par un bal. Elle dansait parfaitement, M. de Melun ne l'avait jamais vue danser. . . elle savait que, malgré son austérité, il aimait assez la danse, et qu'il était cité comme l'un des meilleurs danseurs de la cour.

Le soir, étant à sa fenêtre, elle vit passer, dans une des cours, madame de G*** et M. de Melun qui allaient se promener. Elle descendit seule précipitamment, elle fut les rejoindre, elle prit le bras du Duc, et elle dirigea ses pas vers l'*île d'Amour*. Débarrassée, pour quelques instans, des entraves de l'étiquette, sans suite, presque tête à tête avec M. de Melun, il lui sembla qu'elle entrait pour la première fois dans cette île délicieuse dont elle ne prononça
le

le nom qu'avec émotion. . . Madame de G*** ne manquait pas d'esprit, mais elle avait un désagrément qui rend extrêmement insipide dans la société, celui de se répéter, et de revenir continuellement sur les mêmes idées. M. de Melun lui inspirait autant d'estime et de confiance que d'amitié ; cependant, elle avait avec lui, dans le monde, un ton fatigant de persiflage qu'elle quittait rarement, et prenait, sur-tout, quand elle voulait plaire. Elle plaisantait sans cesse, avec plus de monotonie que de finesse, sur sa froideur et sur sa distraction, et l'*île d'Amour* lui fournit un grand nombre de moqueries de ce genre. On s'assit en face d'un beau groupe en marbre, connu sous le nom de *la Déclaration* ; il représente un jeune homme aux pieds d'une Nymphe à laquelle il paraît faire *une déclaration*, tandis qu'il est lui-même inspiré par l'Amour, debout à ses côtés, et lui parlant tout bas à l'oreille. M. de Melun regardant fixement ces statues, la marquise se mit à rire : “ Vous avez l'air, dit-elle, d'écouter ce jeune homme ; mais à quoi vous servirait de l'entendre ? vous ne le comprendriez pas. ” — “ Je pensais, reprit M. de Melun, qu'ici, sur-tout, l'Amour devrait se condamner

condamner au silence, car toutes les expressions dont il pourrait se servir, ont été profanées par le mensonge et par la flatterie." . . . Voilà bien la réflexion d'un misantrope, s'écria la marquise. Du moins, reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est pas celle d'un courtisan, mais elle est bien triste, ajouta-t-elle en soupirant. Cet entretien fut interrompu par un homme d'un certain âge, d'un extérieur noble et respectable qui s'approcha de mademoiselle de Clermont pour lui présenter un placet. Cette princesse était naturellement affable; d'ailleurs, la présence de M. de Melun ajoutait infiniment à sa bonté. L'inconnu fut accueilli avec tant de bienveillance, qu'il entra dans quelques détails. Sa demande était parfaitement fondée, c'était une grâce qui dépendait de monsieur le Duc; il s'agissait de réparer une injustice qui ravissait à cet homme toute sa fortune, mais l'affaire ne souffrait aucun retardement; il fallait obtenir, le soir même, la signature de monsieur le Duc. Mademoiselle de Clermont s'en chargea formellement, et ce fut avec autant de sensibilité que de grâce, d'autant mieux que M. de Melun qui connaissait cette affaire, l'assura que cet homme mé-

ritait

ritait, à tous égards, sa protection. On retourna au château ; mademoiselle de Clermont entra un moment dans le salon, tout le monde n'était point encore rassemblé ; elle s'assit auprès d'une table sur laquelle, en s'appuyant, elle posa le placet qu'elle venait de recevoir. Au bout de quelques minutes, on accourut pour l'avertir qu'un habit de bal qu'elle avait commandé, venait d'arriver de Paris. Elle se leva précipitamment, emmena madame de G***, et sortit du salon. M. de Melun, resté seul auprès de la table, aperçut le placet oublié. . . il le prit et le mit dans sa poche, décidé à ne le rendre que si on le redemandait. Il resta exprès dans le salon, afin de voir si on enverrait chercher ce placet reçu avec tant d'attendrissement ; mais l'habit de bal, mais l'attente d'une fête avaient fait oublier sans retour, et le placet, et l'homme intéressant et opprimé !

Monsieur le Duc n'arriva qu'à l'heure du souper ; M. de Melun ne se mit point à table. Il resta dans le salon. Mademoiselle de Clermont regarda plus d'une fois du côté de la porte ; elle fut rêveuse et préoccupée pendant tout le temps du souper. En sortant de table, elle

elle remonta dans son appartement, afin de s'habiller pour le bal qui commença à minuit. Alors, parut mademoiselle de Clermont, dans une parure éblouissante. A son aspect, il y eut, dans toute la salle, une espèce d'exclamation universelle.... M. de Melun, placé dans un coin, la vit, soupira, et sortant aussitôt de la galerie, il passa dans un salon où l'on jouait; il s'assit tristement dans l'embrasuré d'une fenêtre, et ne faisant nulle attention à tout ce qui l'entourait, il tomba dans la plus profonde rêverie.

Cependant, mademoiselle de Clermont, en dansant la première contre-danse, jettait autour d'elle, des regards inquiets, et cherchait vainement le seul objet dont elle désirât le suffrage... La contre-danse lui parut d'une longueur mortelle; quand elle en fut quitte, elle se plaignit du chaud, afin d'avoir un prétexte de traverser la galerie, et d'aller dans la pièce à côté. Madame de G*** l'accompagna. En entrant dans le salon des joueurs, elle apperçut dans l'instant M. de Melun, quoiqu'elle ne pût voir qu'un pan de son habit. Elle dirigea ses pas de ce côté, à quelque distance de la fenêtre, madame de G** s'arrêta pour parler à quelqu'un, et

C

mademoiselle

mademoiselle de Clermont s'avançant, se trouva seule auprès du Duc qui se leva en tressaillant... "Eh, bon Dieu ! monsieur de Melun, s'écria-t-elle, que faites-vous donc là ?" A cette question, le Duc répondit, d'un ton glacial, qu'il s'était placé à l'écart, parce qu'il ne voulait ni danser, ni jouer. Mademoiselle de Clermont resta pétrifiée. La marquise survint, qui, suivant sa coutume, adressa à M. de Melun, plusieurs plaisanteries sur *sa sauvagerie*. Mademoiselle de Clermont s'éloigna brusquement, et se hâta de rentrer dans la galerie. Blessée, irritée autant que surprise, mais soutenue par la fierté et par le dépit même, elle se remit à danser, en montrant la plus grande gaîté ; elle trouvait une sorte de soulagement dans cette affectation ; c'était une vengeance. D'ailleurs, elle espérait toujours que M. de Melun viendrait, au moins, faire un tour dans la galerie ; mais il n'y parut point. Il fut demandé vainement par plusieurs danseuses qui lui envoyèrent une députation qui ne le trouva plus dans la salle de jeu, et qui vint dire que vraisemblablement il était allé se coucher. Alors, mademoiselle de Clermont perdit subitement toute sa gaîté factice ; le bal devint pour elle mortellement

mortellement insipide ; elle ne sentit plus qu'un invincible ennui et le désir de se retrouver seule. M. le Duc fut se coucher à deux heures, et peu de temps après, mademoiselle de Clermont se retira. Elle ne s'avouait point encore ses sentimens secrets, rien de frivole n'avait contribué à les faire naître ; ce n'était ni la figure, ni les agrémens de M. de Melun qui avaient fixé son attention sur lui, c'était encore moins sa galanterie, elle ne l'avait distingué que par son austérité, par sa raison, et par la droiture de son caractère ; ce qu'elle éprouvait n'était donc point de l'amour. Elle cherchait un ami vertueux et sévère, comment s'alarmer d'un attachement de ce genre ? C'est ainsi qu'elle raisonnait. Par la suite, l'expérience lui apprit que, pour les femmes, le véritable amour n'est autre chose qu'une amitié exaltée, et que celui-là seul est durable. C'est pourquoi l'on peut citer tant d'exemples de femmes qui ont eu de grandes passions pour des hommes avancés en âge, ou d'un extérieur repoussant.

Mademoiselle de Clermont fit les plus tristes réflexions sur la conduite du duc de Melun ; depuis plus de trois semaines, elle



voyait en lui, malgré son extrême réserve, tous les signes et tous les vrais témoignages d'un vif intérêt ; il n'entrait jamais dans le salon sans la chercher des yeux, ses regards se portaient sur elle avec une expression particulière, le son de sa voix était plus doux en lui parlant. . . . ce jour même, il s'était entretenu avec elle d'une manière si agréable, et qui souvent avait eu quelque chose de si affectueux !.... Il aimait la danse, il en était convenu.... Pourquoi donc ce caprice ? pourquoi ce ton si sec, rempli d'humeur, et cette affectation si peu polie de ne pas paraître un instant dans la salle de bal ? . . . Ces diverses pensées occupèrent mademoiselle de Clermont durant la plus grande partie de la nuit ; cependant, elle se leva de bonne heure, elle sortit dans l'intention d'aller se promener : en passant dans son salon, elle éprouva une surprise peu agréable en apercevant l'homme qui, la veille, lui avait présenté un placet dans *l'île d'Amour*, elle se rappela, avec douleur, l'oubli total d'une promesse solennelle qui avait eu pour témoin M. de Melun.... Qu'allait-elle répondre à cet homme malheureux qui avait compté sur sa parole ? comment pourrait-elle réparer une négligence si coupable, et qu'en
penserait

penserait M. de Melun ?.... Toutes ces idées se présentèrent à la fois à son imagination, et lui causèrent un trouble inexprimable.... Elle s'arrêta sans avoir la force de dire un seul mot, et l'homme au placet s'approchant d'elle avec une physionomie qui exprimait la joie la plus vive ; je viens, dit-il, remercier votre altesse sérénissime à laquelle je dois le repos et le bonheur de ma vie.... Comment ?—M. le duc de Melun qui m'a fait l'honneur de venir chez moi ce matin, m'a appris ce que je devais à vos bontés ; il a daigné m'apporter le consentement du prince, obtenu, hier au soir, à la sollicitation de mademoiselle.... M. de Melun vous a dit cela ?—

Oui, mademoiselle, en me rendant, avec la signature du prince, le mémoire que j'ai pris la liberté de vous remettre hier. A ces mots, mademoiselle de Clermont balbutia quelques mots obligeans sur le plaisir qui lui causait le succès de cette affaire, et, sur-le-champ, elle se rendit chez M. le Duc qui lui confirma tout ce qu'on venait de lui dire : vous devez des remerciemens à M. de Melun, continua M. le Duc, pour la chaleur qu'il a mise à cette affaire, parce qu'il savait, m'a-t-il dit, qu'elle vous intéresse vivement. En rentrant pour me coucher, je l'ai

trouvé établi chez moi, m'attendant de pied ferme pour me forcer, malgré ma lassitude et l'heure indue, à écouter la lecture d'un placet, et ensuite, à l'apostiller de ma main.

Ce détail acheva de porter au comble la douloureuse confusion de mademoiselle de Clermont ; elle se hâta de quitter M. le Duc pour aller se promener, sûre de trouver à cette heure M. de Melun près du grand canal ; une femme connaît si promptement toutes les habitudes de l'objet qu'elle aime ! et sans avoir l'air de s'en informer. Les femmes seules possèdent le secret d'apprendre parfaitement tout ce qu'elles n'osent demander, par l'art de savoir faire des questions indirectes, avec une adresse inimitable. En effet, mademoiselle de Clermont trouva M. de Melun seul sur les bords du canal. J'ai des remerciemens à lui faire, dit-elle en quittant les dames qui l'accompagnaient et s'avançant précipitamment vers lui ; elle prit son bras, et s'éloignant de manière à n'être entendue de personne : Ah ! monsieur de Melun, dit-elle, quelle opinion avez-vous de moi ! Oh ! ne me jugez point sur une action que je me reprocherai toute ma vie. Il est vrai, cette fête, ce bal m'ont
causé

causé la plus inexcusable distraction ; mais ne l'attribuez point à la coquetterie, vous seriez injuste. . . . Une idée bien différente m'occupait.... Je ne puis vous parler qu'un moment, et j'aurais tant de choses à vous dire !.... je voudrais me justifier et je dois vous remercier... vous avez réparé ma faute, vous avez rempli mon devoir. . . . ah ! si vous saviez à quel point je suis pénétrée de ce procédé, le plaisir de vous admirer me dédommage de la juste confusion que j'éprouve ; mais si j'ai perdu votre estime, qui me consolera ? A ces mots, elle regarda M. de Melun, et elle vit ses yeux remplis de larmes, les siennes coulèrent, elle serra doucement le bras qu'elle tenait ; le duc pâlit, ses jambes chancelèrent.... Six personnes clairvoyantes et curieuses étaient à quelques pas de lui, l'excès de son émotion, de sa contrainte et de ses inquiétudes rendaient sa situation aussi pénible qu'embarrassante. . . . Mademoiselle de Clermont, plus heureuse, ne sentait que la joie d'avoir lu dans son cœur. Tous les deux gardaient le silence, et sans effort, ils venaient de s'entendre !.... Enfin mademoiselle de Clermont reprenant la parole, voilà donc pourquoi, dit-elle en souriant, vous
C 4 n'avez

n'avez pas voulu danser ? . . . J'avoue, répondit le duc, que j'avais un peu d'humeur contre le bal.... Ah ! s'écria mademoiselle de Clermont, ce n'étoit point le bal.... elle s'arrêta et rougit. . . . *Le bal !* reprit-elle, je le déteste, et je fais vœu de passer une année entière sans danser.—Une année entière !—Oui, je le jure à M. de Melun.—Et les bals de la cour ?—Je trouverai un prétexte pour n'y point danser, et laissez-moi croire que ce petit sacrifice sera une espèce d'expiation à vos yeux, d'une légèreté qui a dû vous donner de mon caractère une opinion si défavorable. En prononçant ces paroles, elle se retourna vers les personnes qui la suivaient et fut les rejoindre. Toute cette journée fut pour elle un enchantement ; elle avait vu M. de Melun pâlir et s'attendrir ; cet homme si sage, si austère, si maître de lui-même, si froid en apparence, elle l'avait vu se troubler, chanceler et prêt à se trouver mal ! Qu'elle était heureuse et fière en se retraçant ce moment de saisissement et de bonheur ! . . . Comme elle fut aimable, accueillante tout le reste du jour, et contente de tout ce qui l'entourait ! A dîner, elle appela M. de Melun et madame de G***, et les fit placer à ses côtés. Comme toutes les plaisanteries les plus rebattues

rebattues de la marquise lui parurent agréables ! comme elle en rit naturellement ! pour le duc, il ne riait pas, il ne fut jamais plus silencieux et plus taciturne ; mais son regard était si doux ! et quand il ne répondait pas, il soupirait, ce qui vaut mieux en présence d'un tiers, que la réponse la plus spirituelle.

A l'heure de la promenade, au moment de monter en calèche, une des dames de mademoiselle de Clermont voulut prendre, des mains d'une jeune paysanne, un placet présenté à la princesse : donnez, dit cette dernière en regardant M. de Melun, donnez-moi ce placet, je ne le perdrai pas ; et se retournant vers la jeune paysanne, elle l'invita à revenir au château dans la soirée, car sa jolie figure et son air abattu faisaient pressentir que sa demande devait être intéressante. Le placet fut lu dans la calèche ; il contenait la plainte naïve et touchante d'une jeune fille séduite et abandonnée par un valet de pied de la princesse. Qu'elle fut bien inspirée, cette jeune fille, en présentant son placet ce jour-là ! elle l'avait terminé par cette phrase : *Si votre altesse m'abandonne, je n'aurai plus d'autre ressource que de m'aller jeter dans le grand canal.*

M.

M. de Melun était dans la calèche, le secret de la jeune fille pouvait-il être bien gardé ? Comment laisser échapper une telle occasion de parler d'*amour*, de *malheur*, de *désespoir*, et de montrer toute sa sensibilité ? . . . Pardonnons à l'amour un peu d'ostentation, le seul désir de plaire ou de briller en donne tant ! . . .

Mademoiselle de Clermont retrouva la paysanne au château ; le valet de pied fut appelé, sermonné, la jeune fille richement dotée, les deux amans racommodés, et l'engagement du mariage irrévocablement pris.

Après souper, on proposa une promenade sur l'eau, et l'on se rendit au canal de Chantilly, où l'on trouva plusieurs gondoles illuminées, suivies de petites barques remplies de musiciens. Un temps pur et serein, le calme de la nuit, une musique délicieuse, la lumière douce et tendre du plus beau clair de lune, tout portait au fond du cœur de mademoiselle de Clermont, des impressions d'autant plus vives qu'elles étaient nouvelles. Dans un moment où la conversation générale était extrêmement bruyante, mademoiselle de Clermont, sous prétexte de vouloir entendre mieux la musique, se retira dans le coin le plus obscur de la gondole.

dole. Elle s'abandonnait au charme d'une rêverie profonde, lorsqu'un mouvement qu'elle entendit derrière elle, lui fit tourner la tête, et elle vit le duc de Melun qui paraissait vouloir s'éloigner. "Quoi donc !" dit-elle en rougissant, "c'est moi qui fais fuir M. de Melun ?" "J'ai craint, reprit le duc, de troubler la solitude que mademoiselle semble chercher"... "En la partageant, interrompit-elle vivement, vous la rendez plus agréable." M. de Melun ne répondit que par une inclination respectueuse. Il garda le silence un instant... Enfin, prenant la parole, d'une voix basse et tremblante : "Mademoiselle, dit-il, n'a-t-elle point d'ordres à donner pour Paris ? je compte partir à la pointe du jour." Dans la disposition où se trouvait mademoiselle de Clermont, elle ne s'attendait guère à ce départ précipité. L'adieu de M. de Melun la rendit interdite, et ne pouvant dissimuler entièrement ce qui se passait dans son âme : "il faut donc, reprit-elle en le regardant fixement, que vous ayiez des affaires bien importantes, pour nous quitter d'une manière si brusque et si imprévue ?" Le ton interrogatif de mademoiselle de Clermont indiquait une question. Le duc parut embarrassé : "Le respect

respect, répondit-il, est souvent un obstacle à la confiance". . . . " J'entends cette défaite, interrompit mademoiselle de Clermont, elle ne me satisfait pas, mais elle me suffit." Ces mots prononcés avec beaucoup de feu, firent soupirer M. de Melun ; il leva les yeux au ciel, et en les baissant, rencontra ceux de mademoiselle de Clermont, plus beaux, plus touchans, plus expressifs qu'ils ne furent jamais : il allait parler, et peut-être trahir entièrement les secrets de son cœur, lorsque M. le Duc s'approchant, mit fin à cet entretien si pénible et si dangereux.

Au moment où le jour commençait à paraître, on le vint dire à mademoiselle de Clermont qui, de premier mouvement, s'écria : " Quoi déjà ! ah ! que j'en suis fâchée, et que je regrette la nuit !" Ces paroles furent entendues de M. de Melun, et la sensibilité dont elles le pénétrèrent, fut une nouvelle raison pour lui de hâter son départ, il comprit trop à quel point il était nécessaire. A l'instant où l'on descendait des gondoles pour retourner au château, M. de Melun s'approcha de M. le Duc, feignit d'avoir reçu des lettres qui demandaient sa présence à Paris, prit congé de lui,

lui, et s'arracha de Chantilly, avec autant de peine que de courage. Son départ acheva d'éclairer mademoiselle de Clermont sur le sentiment qui la dominait. Livrée à l'ennui, aux regrets, à ce vide affreux qu'on éprouve loin du seul objet qui peut intéresser, elle n'avait qu'une consolation, l'espoir de son retour, et qu'un plaisir, celui de guetter à sa fenêtre toutes les voitures qui arrivaient dans la cour. Lorsqu'elle était dans le salon, elle entendait toujours la première le bruit d'un carrosse, ou celui d'un fouet de poste. Alors, les yeux attachés sur la porte, elle attendait avec saisissement que cette porte s'ouvrît, et quelle désagréable sensation lui causait la personne qui entraît (quelqu'aimable qu'elle fût) ; ce n'était pas *M. de Melun* ! . . . Quinze mortels jours se passèrent de la sorte, le duc ne revint point ; mais enfin le voyage finit. Avec quelle joie secrète mademoiselle de Clermont retourna à Paris, en songeant qu'elle allait se retrouver dans les lieux que *M. de Melun* habitait. . . . La première fois que le hasard le lui fit rencontrer, son trouble fut inexprimable, il lui semblait que tous les yeux étaient fixés sur elle et lisaient au fond de son âme ; mais son agitation

tation et son embarras ne furent remarqués que de l'objet qui les causait. Le duc toujours prêt à se trahir, eut assez de force et de vertu pour la fuir encore de nouveau, malgré la certitude d'être aimé. Tout est compensé dans la nature : si les cœurs sensibles sont souvent ingénieux à se tourmenter, ils ne le sont pas moins à chercher, à trouver des consolations et des dédommagemens dans les choses même les plus affligeantes.

Mademoiselle de Clermont voyait dans le soin que M. de Melun mettait à l'éviter, une raison de plus d'admirer son caractère, et tout ce qui attache davantage à l'objet qu'on aime, est un bonheur.

Cependant, M. de Melun rencontrait souvent mademoiselle de Clermont, sur-tout à la cour. L'hiver avançait, et l'on annonça *un bal paré* à Versailles, dans lequel le roi, devant danser un quadrille, nomma pour sa danseuse mademoiselle de Clermont. Cette dernière se trouvant à souper chez M. le Duc, avec M. de Melun, lui demanda s'il se souvenait de la promesse qu'elle lui avait faite d'être un an sans danser. Si je m'en souviens!... reprit vivement M. de Melun ; il n'osa poursuivre. Eh bien, dit

dit mademoiselle de Clermont, vous qui êtes aussi du quadrille de la cour, vous savez que je suis désignée pour danser avec le roi ? Aussi, répondit M. de Melun, en souriant, avais-je eu l'honneur de dire à mademoiselle, qu'un *tel vœu* serait pour elle d'une difficile exécution. — Convenez que vous n'avez regardé cet engagement que comme une façon de parler. . . — Mademoiselle, en y réfléchissant, a dû voir qu'il lui serait impossible de faire une chose si extraordinaire à son âge et dans sa situation. — *Impossible!* . . . combien il y a peu de choses impossibles quand . . ." Elle rougit, n'acheva pas, et détourna la tête. Un moment après, reprenant la conversation : " Vous croyez donc, reprit-elle, que je danserai au bal paré ? " A cette question, le duc la regarda fixement d'un air étonné. " Non, monsieur, continua-t-elle, je ne danserai que l'été prochain, à *Chantilly* ." Comme elle disait ces mots, elle se leva de table, et l'on passa dans le salon. Le lendemain, mademoiselle de Clermont écrivit à son frère, qu'en descendant, seule, l'un des petits escaliers de son appartement, elle s'était donnée une entorse. M. le Duc reçut ce billet à l'heure de son audience, et cette nouvelle se répandit aussitôt

aussitôt dans tout Paris. Le chirurgien attaché à la princesse, et gagné par elle, déclara qu'il avait vu son pied, et que la princesse serait obligée de garder sa chambre six semaines. Elle se mit sur une chaise longue, et reçut ainsi les visites de toute la cour. Le duc de Melun y accourut. Il ne savait que penser, il se doutait bien, d'après l'entretien de la veille, que c'était une feinte ; cependant, il était possible que l'accident fût réel. Le premier regard de mademoiselle de Clermont le tira de son incertitude, elle sourit en l'apercevant ; et dans le moment où il entra, plusieurs personnes s'en allant, et les dames de mademoiselle de Clermont les reconduisant, il s'approcha de la chaise longue. " Eh bien, lui dit mademoiselle de Clermont, était-ce *une chose impossible* ? . . . Et maintenant, croirez-vous que ce fut le bal ou le désir de briller dans une nombreuse assemblée qui me fit oublier le placet. . . . Ah ! reprit le Duc avec attendrissement, pourquoi nous punir tous, quand un seul mot vous suffisait ? . . . " Il n'en put dire davantage, les dames de mademoiselle de Clermont se rapprochaient d'elle.

Mademoiselle de Clermont resta en effet six semaines dans sa chambre, et sur une chaise longue : elle fut remplacée dans le quadrille de la cour ; et comme le roi avait annoncé qu'il y aurait encore un bal, uniquement pour dédommager mademoiselle de Clermont de n'avoir pu aller au premier, elle prit le parti de feindre d'être boiteuse ; elle emmaillota son pied droit, de manière à le grossir excessivement, et parut ainsi à la cour. M. de Melun qui, depuis l'histoire de la fausse entorse, allait assidûment chez mademoiselle de Clermont, y fut ce soir-là de si bonne-heure, qu'il trouva le salon vide. Lorsqu'on fut dire à la princesse qu'il venait d'arriver, elle donna l'ordre d'avertir ses dames, mais elle ne les attendit pas, et elle se hâta d'entrer dans le salon. M. de Melun la voyant marcher sans boiter, la regardait de l'air le plus touché : " Voyez, dit-elle, comme votre vue me guérit de mes maux ! " . . . Ah ! s'écria le duc en mettant un genou en terre, quelle raison humaine pourrait tenir à tout ce que j'éprouve depuis six semaines ! . . .

C'était enfin parler. Mais aussi c'était la première fois qu'il se trouvait tête-à-tête avec celle qu'il adorait, et qui lui donnait de ses

D

sentimens .

sentimens des preuves si extraordinaires. Mademoiselle de Clermont, toujours debout, fut si émue, si tremblante, qu'elle s'appuya contre une table. . . Le duc, toujours à genoux, fondit en larmes. . . On entendit du bruit dans l'antichambre : *Pour toujours!* dit mademoiselle de Clermont d'une voix entrecoupée. . . . *Jusqu'au tombeau!* répondit le duc en se relevant et en essuyant ses yeux? . . La porte s'ouvrit, les dames de la princesse entrèrent. Cette dernière eut assez de présence d'esprit pour conter qu'en entrant dans le salon, le batant de la porte était tombé sur son pied malade, et qu'il lui était échappé un cri qui avait causé une frayeur extrême à M. de Melun. Cette histoire prévint l'étonnement qu'aurait excité l'altération qu'il était impossible de ne pas remarquer sur le visage de mademoiselle de Clermont, et sur celui de M. de Melun.

Quelle révolution cette soirée produisit dans l'existence de mademoiselle de Clermont! elle était adorée, elle avait reçu le serment de l'être toujours. . . *jusqu'au tombeau.* . . Ces paroles étaient sorties de la bouche de M. de Melun! . . . Quels projets formait mademoiselle
de

de Clermont ? Aucun. Animée d'une seule pensée, elle se répétait : il m'aime, il me l'a dit ! Ce souvenir, cette idée occupait son âme toute entière, l'avenir ne pouvait l'inquiéter, elle n'y voyait que son amant fidèle *jusqu'au tombeau* ; . . des obstacles, en existait-il ? qu'avait-elle à craindre ? elle était sûre d'être aimée. . .

Cependant, M. de Melun, un peu rendu à lui-même, fut épouvanté de sa faiblesse ; il avait trente ans, il était l'ami de M. le Duc dont il possédait toute la confiance, auquel il avait les plus grandes obligations, et il venait de déclarer une passion extravagante à sa sœur, à une princesse du sang, jeune, sans expérience ; . . . il savait que M. le Duc s'occupait dans ce moment d'une négociation dont le but était le mariage de mademoiselle de Clermont avec une tête couronnée. . . . Dans sa situation, profiter de ses sentimens, achever de la séduire, c'était bouleverser sa destinée, c'était la perdre et manquer à tous les devoirs de la reconnaissance et de la probité. Il n'hésita pas à sacrifier sa passion à son devoir ; mais comment se conduire après son imprudence de la veille, après avoir fait la déclaration la plus

formelle ! . . . Le résultat de ces réflexions fut d'écrire à mademoiselle de Clermont une lettre conçue en ces termes :

“ Je ne fus hier qu'un insensé, je serais
 “ aujourd'hui le plus vil des hommes si je n'é-
 “ prouvais pas des remords trop fondés ! . . .
 “ Je voudrais pouvoir racheter de mon sang un
 “ aveu téméraire et coupable ; mais, du moins,
 “ je jure par le sentiment même qui m'égaré,
 “ de garder désormais un silence éternel. . . .
 “ Ce sentiment, devenu tout pour moi, me
 “ rendra tout possible ; je m'éloignerai, mais
 “ pour votre repos, pour votre réputation, pour
 “ votre gloire. Je souffrirai, mais pour vous !
 “ . . Ah ! remplissez vos nobles destins, et ne
 “ me plaignez point ! . . . Depuis six mois,
 “ ai-je une autre existence que la vôtre ? ne
 “ m'est-il pas aussi nécessaire de vous voir
 “ l'objet de l'admiration universelle, que de
 “ m'estimer moi-même ! . . . Soyez paisible,
 “ soyez heureuse, et mon sort ne sera-t-il pas
 “ encore assez beau ?” . . .

Il venait de terminer cette lettre, lorsqu'on entra pour lui annoncer un page de mademoiselle de Clermont qui entra et lui remit un billet de la princesse, le premier billet qu'il eût

eût reçu d'elle, un billet de son écriture !
 il l'ouvrit avec un trouble inexprimable ; mais
 ce billet ne contenait rien d'intéressant ; il était
 écrit à la tierce-personne ; la princesse deman-
 dait à M. de Melun, pour une de ses dames,
 sa loge à la Comédie Française ; M. de
 Melun répondit verbalement, qu'il allait por-
 ter lui-même ce qu'on lui demandait, et le
 page sortit. Quand M. de Melun fut seul, il
 examina avec attention le billet de la princesse,
 et quelles furent sa surprise et son attendrisse-
 ment en lisant sur le cachet, ces mots qu'il
 avait prononcés la veille : *Jusqu'au tombeau!*

Mademoiselle de Clermont, le soir même,
 avait envoyé chez son graveur, l'ordre de tracer
 ces paroles sur un cachet tout fait, et de le lui
 envoyer le lendemain à midi ; ce qui fut exécuté.
 Afin d'employer ce cachet, elle saisit le prétexte
 que lui fournit une de ses dames, qui té-
 moigna le désir d'aller à la comédie ; elle écri-
 vit en sa présence à M. de Melun, pour
 demander la loge ; le cachet disait assez pour
 qu'elle se consolât de ne pouvoir écrire que
 deux lignes insignifiantes.

M. de Melun se rendit chez made-
 moiselle de Clermont ; elle était seule avec sa

dame d'honneur, à laquelle il présenta le billet de loge, pour l'offrir à la princesse. Un instant après, la dame d'honneur se leva pour aller chercher son sac à ouvrage qui était à l'autre extrémité de la chambre. Tandis qu'elle avait le dos tourné, M. de Melun, d'un air aussi timide que touché, posa sur un guéridon, à côté de la princesse, la lettre qu'il venait d'écrire : la princesse rougit, mit son mouchoir sur la lettre, et appuyant son bras et sa main sur le guéridon, elle resta dans cette attitude. M. de Melun prit congé d'elle, et la princesse saisissant la lettre avec le mouchoir qui l'enveloppait et la cachait, se hâta de se retirer dans son cabinet.

M. de Melun passa le reste de la journée renfermé chez lui. Le lendemain, il eut le désir de revoir mademoiselle de Clermont, afin de connaître, du moins à peu près, l'effet que sa lettre avait produit sur elle. Il fut souper chez M. le Duc, sachant que mademoiselle de Clermont y serait. Il lui trouva l'air agité, mais satisfait. Pendant qu'on arrangeait les parties de jeu, et que tout le monde était debout, elle s'approcha de lui, et en lui demandant à voir la carte qu'il avait tirée, elle la lui rendit avec un billet que M. de Melun mit aussitôt dans son sein. Malgré la présence de
made-

mademoiselle de Clermont, l'impatience de lire sa réponse lui fit paraître la soirée bien longue. Il se retira de bonne heure, et lorsqu'il fut chez lui, il s'empressa d'ouvrir le billet fermé avec le cachet nouveau, et ne contenant que ce qui suit :

“ Pour toujours !

“ LOUISE BOURBON-CONDÉ.”

C'était le serment échappé la veille à mademoiselle de Clermont, au moment où M. de Melun se mit à genoux devant elle, et c'était avec réflexion qu'elle le répétait et le signait. Qu'aurait exprimé de mieux et de plus une longue lettre ? . . . M. de Melun baisa ce touchant écrit, et le remettant sur son sein : “ tu resteras là, dit-il, jusqu'au dernier soupir, jusqu'au dernier battement de ce cœur sensible et déchiré. . .”

On était au mois de Février. Quelques jours après sous prétexte d'arrangement d'affaires, le duc partit pour une terre qu'il avait en Languedoc, décidé à y rester trois ou quatre mois.

Ce départ causa autant de chagrin que d'étonnement à mademoiselle de Clermont, et

lorsqu'au bout de deux mois, elle vit que M. de Melun ne revenait pas, elle tomba dans une mélancolie dont rien ne put la distraire. Tout le monde attribua sa tristesse au mariage brillant dont il était question pour elle, et qui devait l'éloigner, à jamais, de la France. M. le Duc, en effet, lui en avait parlé ; mais l'ayant trouvée entièrement opposée à ce projet, il lui avait demandé d'y réfléchir mûrement, et de l'instruire de sa dernière résolution à cet égard, dans le cours du mois de Mai. A cette époque, revint le duc de Melun, après une absence de trois mois. Le lendemain de son arrivée, la marquise de G*** vint trouver mademoiselle de Clermont, pour lui faire une confidence au sujet de M. de Melun. Le comte de B***, d'une richesse immense, n'avait qu'une fille unique, âgée de dix-sept ans, aimable et belle. Cette jeune personne dont le père commandait en Languedoc, avait beaucoup vu le duc dans cette province ; ses parens, amis de la marquise, lui avaient confié qu'ils désiraient passionnément l'alliance du duc de Melun, et d'autant plus qu'ils soupçonnaient que leur fille avait de l'inclination pour lui. Après ce récit, madame de G*** demanda à
made-

mademoiselle de Clermont, d'engager M. le Duc à parler à M. de Melun sur une affaire si avantageuse pour lui. Je compte aussi, continua la marquise, lui dire, à cet égard, tout ce que je pense ; mais comme il a toujours montré beaucoup d'éloignement pour le mariage, je désire vivement être secondée par M. le Duc qui a tant d'ascendant sur son cœur et sur son esprit. Mademoiselle de Clermont interrompit la marquise, pour la questionner sur mademoiselle de B***, dont la marquise fit le plus grand éloge. Mademoiselle de Clermont promit de parler à son frère.

Cette conversation causa à mademoiselle de Clermont la plus vive inquiétude qu'elle eût encore éprouvée. Mademoiselle de B*** aimait le duc de Melun, et elle était charmante. . . . Tous les amis de M. de Melun allaient se réunir pour lui vanter tous les avantages de cette alliance. . . . Quels tristes sujets de réflexion ! Hélas ! se disait-elle, le sentiment qu'on suppose à mademoiselle de B*** (et qu'elle n'a peut-être pas) intéresse tout le monde ; et moi, pour éviter un blâme universel, je dois cacher celui que j'éprouve : cependant, je suis libre aussi. . . Que je le haïs ce
rang

rang funeste où le sort m'a placé ! . . . M. de Melun, lui-même, croit que je dois à cette odieuse élévation, le sacrifice d'un attachement si tendre ; il croirait, en y répondant, se rendre indigne de l'inspirer. . . Ne s'est-il pas déjà rétracté ? N'a-t-il pas fui loin des lieux que j'habitais ? . . . Il épousera, peut-être, mademoiselle de B**** par reconnaissance, tandis qu'avec moi, le parjure, l'ingratitude et la barbarie ne lui paraissent que de la générosité ! . . . Des larmes amères accompagnaient ces tristes réflexions. Cependant, elle se décida à faire auprès de M. de Duc, la démarche qu'on désirait ; d'ailleurs, c'était un prétexte pour parler de M. de Melun, et c'était un moyen prompt d'apprendre, avec certitude, ses sentimens à cet égard. M. le Duc était à Versailles pour trois jours ; il fallait attendre son retour. Pendant ce temps, mademoiselle de Clermont ne revit point M. de Melun, mais elle sut qu'il était maigri, et plus distrait que jamais : elle sut aussi tous les détails imaginables sur mademoiselle de B***, sur sa figure, sur son caractère, sur ses talens. Elle n'aurait pu la méconnaître si elle l'eût rencontrée.

Aussitôt que M. le Duc fut revenu de Versailles, mademoiselle de Clermont lui rendit

compte de tout ce que madame de G*** lui avait dit, et elle eut assez d'empire sur elle-même (les princesses en ont plus que les autres femmes) pour montrer le désir de voir réussir ce mariage. M. le duc réfléchit un moment ; ensuite il dit à mademoiselle de Clermont, que M. de Melun, ayant beaucoup d'attachement pour elle, il désirait qu'elle lui parlât aussi : je le verrai demain matin, continua-t-il, et ensuite je vous l'enverrai. Ceci n'était pas dit sans dessein ; M. le Duc n'avait encore aucun soupçon des sentimens mutuels de sa sœur et de M. de Melun ; mais il savait que ce dernier avait obtenu l'estime et la confiance de mademoiselle de Clermont, et il voulait l'engager à lui parler du mariage pour lequel elle montrait tant d'éloignement. En effet, il donna cette commission à M. de Melun, en ajoutant ; Puisqu'elle tâchera de vous déterminer à ne point refuser un établissement avantageux, vous aurez bien le droit de lui donner un semblable conseil pour elle-même. M. de Melun, désirant et craignant également de revoir mademoiselle de Clermont, après une aussi longue absence, et cependant, heureux de penser qu'il allait l'entretenir sans témoins, se rendit
chez

chez elle, en se promettant de lui parler avec une raison parfaite ; pour son repos, se disait-il, pour le mien, il faut que je lui parle avec détail ; mon courage peut seul ranimer le sien ; je la déciderai au sacrifice d'un sentiment que tout condamne : c'est ainsi que je dois profiter de l'ascendant que j'ai sur elle. Fortifié par ces pensées, M. de Melun arriva, à midi, chez mademoiselle de Clermont ; il était attendu. . . On le fit entrer dans un salon au rez-de-chaussée dont les portes de glaces donnaient sur un jardin. On le pria d'attendre là, parce que la princesse était encore dans sa chambre. Au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit ; mademoiselle de Clermont, suivie de deux dames, parut et s'avança vers le duc. Un regard souvent éclaircit tant de choses ! A peine mademoiselle de Clermont eût-elle jeté les yeux sur M. de Melun, que sa jalousie et ses inquiétudes se dissipèrent ; elle cessa de craindre mademoiselle de B***.

Elle invita M. de Melun à passer avec elle dans le jardin, elle appuya sur son bras une main charmante, ornée d'un bracelet qui fixa l'attention de M. de Melun. . . . On entra dans le
jardin ;

jardin ; les dames de la princesse s'assirent et restèrent sur un banc ; la princesse continua sa promenade. M. de Melun, les yeux fixés sur le bracelet, tressaille en lisant ces mots, tracés en lettres de diamans, *pour toujours !* La princesse lui montrant l'autre bracelet, qui contenait la réponse de M. de Melun, *jusqu'au tombeau !* Ces deux sermens, dit-elle, sont *ineffaçables*. . . . c'est en vain qu'on voudrait les rétracter ! . . . Les rétracter, grand Dieu ! reprit M. de Melun, j'ai pu me repentir de mon imprudence et de ma témérité, mais non d'un sentiment qui m'élève à mes propres yeux, et qui m'est aussi cher que l'honneur.—Et pourquoi donc fuir ?—Pour conserver votre estime.—Ah ! restez près de moi pour me guider, pour m'éclairer...—Suivrez-vous mes conseils ?—En doutez-vous ?—Remplissez donc votre destinée, honorez la souveraine puissance en montant sur le trône qu'on vous offre.—C'est vous qui m'exilez pour jamais de ma patrie ! songez-vous à l'éternel adieu que vous recevriez de moi ? . . . si vous avez la force de soutenir cette image, ne me supposez pas ce courage inhumain. . . . Enfin, que me proposez-vous ? de rendre criminel le sentiment qui m'attacha à vous ; maintenant, malgré tous les préjugés qui

qui le réprouvent, il est innocent, il ne changera jamais. . . . ah ! combien ma liberté m'est chère ! du-moins elle me donne le droit de vous aimer sans remords. . . Ce langage séducteur ébranla toutes les résolutions austères de M. de Melun ; il se rappela bien toutes les choses raisonnables qu'il avait eu le projet de dire, mais dans ce moment elles lui parurent déplacées ou trop dures : au reste, il se trouvait héroïquement vertueux, en pensant qu'un autre à sa place aurait fait éclater tous les transports de l'amour et de la reconnaissance : il est vrai, il ne peignait pas sa passion, mais il la laissait voir toute entière : un sage amoureux, tête à tête avec l'objet qu'il aime, est tout aussi faible qu'un homme ordinaire. La sagesse en amour ne peut servir qu'à faire éviter le danger ; elle a rarement assez de force pour le braver.

M. de Melun s'oublia deux heures avec mademoiselle de Clermont ; il ne lui parla que d'elle et de ses sentimens, et mille fois il jura de lui consacrer sa vie. Il fallut enfin se séparer ; il fallut, en sortant de chez mademoiselle de Clermont, revoir M. le Duc ; il fallut dissimuler, tromper et mentir ! . . C'est alors qu'une âme généreuse déplore l'empire funeste des
passions,

passions, et qu'elle devient capable des efforts les plus courageux pour s'y soustraire. Mademoiselle de Clermont n'éprouvait point ces combats et ces agitations cruelles dont la préservaient son innocence et la pureté de son âme ; d'ailleurs, tous les sacrifices étant de son côté, la délicatesse et la générosité, loin de combattre sa passion, ne pouvaient que la lui rendre plus chère : mais M. de Melun, accablé d'un remords pressant, que le redoublement d'amitié de M. le Duc rendait insupportable, résolut enfin de faire à ses principes le sacrifice entier de son amour. L'ambassade d'Angleterre était vacante, il se détermina à la demander. Avant de faire cette démarche, il écrivit à mademoiselle de Clermont, une longue lettre, dans laquelle il peignait, avec autant de vérité que de sensibilité, tout ce qu'il avait éprouvé ; il détaillait les raisons qui le décidaient à se bannir pour cinq ou six ans : elles avaient toutes pour objet et pour but, les intérêts, la gloire et la tranquillité de mademoiselle de Clermont. Cette lettre et ce nouveau projet excitèrent dans le cœur de mademoiselle de Clermont, autant de ressentiment que de douleur ; elle appela la fierté à son secours ; c'est, en amour, une grande
ressource

ressource pour les femmes, et qui souvent pour elles fut le supplément de la raison. La princesse irritée, jura d'oublier M. de Melun, et même d'éviter jusqu'au voyage de Chantilly qui devait être sur la fin de Juin ; elle cessa de porter ces bracelets qui retraçaient un souvenir trop cher qu'elle voulait bannir de sa mémoire, mais elle les renferma soigneusement dans un écrin particulier dont elle garda la clef. Le dépit et le chagrin altérèrent sensiblement sa santé ; et dans les premiers jours du mois de Juin, elle tomba tout-à-fait malade, et la rougeole se déclara. M. de Melun apprit cette nouvelle à Versailles, il revint sur-le-champ, et sous le prétexte de son attachement pour M. le Duc, il s'enferma avec lui et ne le quitta plus. Lorsque le prince était dans la chambre de sa sœur, M. de Melun restait dans un cabinet à côté, la porte de ce cabinet, qui n'était jamais fermée, donnait dans la chambre de mademoiselle de Clermont. De violens maux de nerfs, joints à la rougeole de mademoiselle de Clermont, rendirent sa maladie très-grave et firent craindre pour sa vie. Une nuit que M. le Duc, accablé de fatigue, s'était profondément endormi, M. de Melun voyant tout ce

3

qui

qui l'entourait livré au sommeil, s'approcha davantage encore de la porte et l'entr'ouvrit de manière qu'il pouvait voir, sans être apperçu, ce qui se passait dans la chambre de mademoiselle de Clermont, il entendit qu'elle parlait à voix basse à l'une de ses femmes qui était au chevet de son lit. Il prêta l'oreille, et il recueillit ces paroles : " Quoi ! vous en êtes sûre ? quoi M. de Melun est enfermé avec mon frère ? . . . ne vous êtes-vous point trompée, est-ce bien lui ? . . ." La femme de chambre répéta qu'elle en était certaine. Ah Dieu ! reprit mademoiselle de Clermont ; elle garda un instant le silence, puis elle dit : c'est pour mon frère ! A ces mots, elle se retourna et parut agitée. La femme de chambre lui demanda comment elle se trouvait ; elle répondit : ma fièvre est bien forte, je me sens mal et elle ajouta : j'aurais quitté la vie avec plus de tranquillité il y a un an, et cependant elle n'acheva pas. Mais après une courte pause, elle prit une clef sur sa table de nuit, et la donnant à la femme de chambre, elle lui dit d'aller chercher, dans l'un de ses cabinets, un petit écrin qu'elle lui indiqua, c'était celui qui renfermait ses bracelets ; la femme de chambre

E obéit.

obéit. Dans ce moment, il n'y avait plus auprès de la malade qu'un chirurgien endormi dans un fauteuil, et une garde couchée sur un canapé, et livrée aussi au plus profond sommeil. . . . M. de Melun, hors de lui, et le visage baigné de pleurs, jette un coup d'œil dans la chambre, et au même moment, s'y élance et va tomber à genoux près du lit. . . . Mademoiselle de Clermont tressaille, et lui tend une main brûlante qu'il arrosa de larmes. . . . et cependant, dit-elle d'une voix douce et pénétrante, vous partez pour l'Angleterre ! Non, non, reprit le duc, je jure de rester, et j'atteste tout ce qu'il y a de sacré, que désormais je n'agirai plus que d'après vos volontés et vos ordres. . . . O mon Dieu ! dit mademoiselle de Clermont, en levant les yeux au ciel, mon Dieu, daignez me conserver la vie ! A ces mots, M. de Melun pressa contre son cœur la main qu'il tenait, et se relevant précipitamment, il retourna dans le cabinet : heureusement que M. le Duc dormait encore. . . . M. de Melun sortit doucement et descendit dans le jardin ; la nuit était sombre et la chaleur étouffante. M. de Melun s'assit sur un banc, en face du palais, il fixa tristement ses regards

regards sur l'appartement de mademoiselle de Clermont. La lueur vacillante de sa lampe qu'il apercevait à travers ses vitres, lui parut une clarté funèbre qui le fit frissonner. . . . On marchait dans la chambre, ce qui formait de grandes ombres fugitives qui passaient, avec rapidité, devant les fenêtres, et qui paraissaient s'évanouir dans les airs. . . M. de Melun n'osant s'arrêter aux funestes pensées que lui inspirait l'état de mademoiselle de Clermont, se laissa aller à une rêverie qui s'y rapportait, mais qui, du moins, ne lui présentait que vaguement ces images désolantes. Il était depuis deux heures dans le jardin, lorsqu'il remarqua dans le palais un grand mouvement ; il frémit, et, pénétré d'une mortelle inquiétude, il se hâta de rentrer. En montant l'escalier, il entendit répéter ces terribles paroles : *Mademoiselle se meurt* Il fut obligé de s'appuyer sur la rampe ; il y resta quelques minutes, immobile de douleur et d'effroi. . . . On vint l'appeler de la part de M. le Duc qui accourut à sa rencontre, avec un visage consterné. " Hélas ! dit-il à M. de Melun, je n'ai plus d'espérance, elle est dans un état affreux, elle n'a plus sa tête, et le médecin dit que si ses convulsions ne se calment

point, elle ne passera pas la nuit. Cette funeste révolution s'est opérée tout-à-coup. A minuit, ayant toute sa connaissance, elle a donné une commission à l'une de ses femmes qui, revenue au bout de cinq ou six minutes, l'a retrouvée tremblante, regardant, d'un air égaré, la porte du cabinet où nous passons la nuit, comme si elle voyait là quelque chose d'effrayant; ensuite, versant des larmes, et tombant, enfin, dans les plus terribles convulsions."

Quel récit pour M. de Melun! chaque mot, chaque circonstance était un trait déchirant qui s'enfonçait jusqu'au fond de son cœur : gardant un morne silence, il écoutait M. le Duc avec un saisissement qui, heureusement, suspendait toutes les facultés de son âme, et qui ne lui permit ni plaintes, ni larmes, ni la plus légère marque d'attendrissement ; l'excès de sa douleur en sauva les apparences : mais ce premier moment passé, le plus violent désespoir succéda à cette espèce d'anéantissement. Quoi! se disait-il, c'est moi qui la tue, c'est mon inconcevable imprudence qui a produit cette affreuse révolution! . . . Grand Dieu! c'est moi qui la tue! . . . et je la perds dans l'instant où je reçois d'elle les plus touchans témoignages

nages de tendresse! . . Je ne lui en ai donné qu'un seul, en bravant tout cette nuit, pour lui parler, et cette funeste preuve d'amour la précipite au tombeau! . . L'infortuné duc de Melun faisait ses réflexions désespérantes à côté de M. le Duc, et forcé de dévorer ses larmes, il souffrait tout ce que la contrainte peut ajouter à la plus juste douleur.

Enfin, au point du jour, mademoiselle de Clermont parut plus calme. Une heure après, elle recouvra sa parfaite connaissance, et le soir, les médecins répondirent de sa vie. Tranquille et rassuré, M. de Melun, le lendemain, voulut retourner à Versailles. M. le Duc exigea qu'il vît auparavant mademoiselle de Clermont qui, disait-il, le désirait et voulait le remercier des soins qu'il lui avait rendus. M. de Melun obéit, il respirait à peine en entrant dans la chambre de mademoiselle de Clermont : mais, quelle fut l'émotion de cette dernière, lorsqu'en jetant les yeux sur lui, elle put jouir de son trouble, de son attendrissement, et que son visage pâle, abattu, défiguré, lui fit connaître tout ce qu'il avait souffert. Malgré la présence de M. le Duc, elle trouva le moyen d'exprimer tout ce qu'elle éprouvait, et M. de
E 3 Melun,

Melun, enivré de son bonheur, emporté par le moment, répondit de manière à lui faire comprendre l'excès de sa reconnaissance et de son amour. Mademoiselle de Clermont, deux jours après cette entrevue, fut en état de se lever, et la satisfaction intérieure qu'elle éprouvait, contribua à lui rendre promptement ses forces et la santé. Mais elle devait ressentir un chagrin nouveau, plus accablant qu'aucun autre. M. de Melun n'avait jamais eu la rougeole. On sait avec quelle facilité cette maladie se communique. M. de Melun revint de Versailles avec de la fièvre ; il fut obligé de se mettre au lit, et le médecin qu'il envoya chercher, lui déclara qu'il avait la rougeole. Devant avoir une maladie, c'était celle qu'il eût choisie de préférence à toute autre ; elle lui venait des soins qu'il avait rendus à mademoiselle de Clermont. Mais l'inquiétude affreuse de cette dernière fut extrême ; elle trouva une grande consolation à la montrer sans contrainte. C'était en veillant près d'elle que M. de Melun avait pris cette maladie, ainsi, elle pouvait avouer le vif intérêt qu'elle y prenait, et il est si doux d'avoir un prétexte
qui

qui puisse autoriser à laisser voir publiquement une sensibilité qu'on a toujours été forcé de dissimuler !

Cependant, la maladie de M. de Melun ne fut ni dangereuse ni longue, mais sa convalescence donna de vives inquiétudes ; une toux opiniâtre fit craindre pour sa poitrine qui parut sérieusement attaquée. Mademoiselle de Clermont consulta, sur l'état de M. de Melun, son médecin qui déclara que le malade ne pourrait se rétablir qu'en passant l'hiver dans les provinces méridionales. Aussitôt mademoiselle de Clermont écrivit à M. de Melun, pour exiger, positivement, qu'il partît sans délai ; on était aux derniers jours de l'automne. L'état où était M. de Melun, lui fournit un excellent prétexte de renoncer à l'ambassade d'Angleterre. Il partit pour le Languedoc, il y passa tout l'hiver, il y rétablit parfaitement sa santé, et revint à Paris, sur la fin du mois de Mai, au moment où M. le Duc et mademoiselle de Clermont partaient pour Chantilly : M. de Melun fut du voyage. Avec quelle joie mademoiselle de Clermont se retrouva à Chantilly avec M. de Melun ! Après deux ans d'un amour combattu, d'un amour éprouvé par le

temps et par des sacrifices mutuels ! . . . quel plaisir de revoir ensemble les lieux chéris où cet amour prit naissance ! cette vaste forêt, ces îles délicieuses, ce beau canal, ce palais, ce cabinet consacré à la lecture ! Quel bonheur de retrouver, à chaque pas, des souvenirs d'autant plus doux que nul remords n'en pouvait corrompre le charme... Telle était, du moins, la situation de mademoiselle de Clermont ; M. de Melun, moins heureux et plus agité, ne sentait que trop qu'il était entièrement subjugué, et que désormais l'amour seul disposerait de sa destinée. Il n'osait jeter les yeux sur l'avenir ; mais il est si facile de n'y point penser lorsqu'on est enivré du présent. . .

Mademoiselle de Clermont avait établi, dans la laiterie de Chantilly, la jeune Claudine, cette paysanne dotée et mariée, par elle, à l'un de ses valets de pied. Afin de ne point séparer le mari et la femme, on avait fait le valet de pied *garçon d'appartement* du château. Une chaumière élégante, bâtie nouvellement à côté de la laiterie, servait de logement à cet heureux ménage. Mademoiselle de Clermont allait presque tous les jours déjeuner dans la laiterie ; elle y rencontrait toujours Claudine qui l'amusait
par

par sa simplicité, car les princes trouvent un charme particulier dans la naïveté, apparemment, parce que rien n'est plus rare à la Cour ; c'est pourquoi tous les princes, en général, aiment les enfans, et ce fut, peut-être, par un sentiment semblable qu'ils eurent jadis des fous. Il faut convenir que près d'eux l'ingénuité ne saurait être constante sans un peu de folie.

Cependant, on commença à remarquer les sentimens que mademoiselle de Clermont, depuis sa maladie, laissait trop éclater ; les faiblesses des princes ne déplaisent point aux courtisans, et, à moins de quelque intérêt particulier, l'amant d'une princesse ne cause point d'ombrage ; du moins, loin de chercher à lui nuire, chacun paraît se réunir pour en dire du bien et pour le faire valoir. Les courtisans sont jaloux de l'amitié, ils ne le sont point de l'amour ; ils savent qu'à la Cour on peut facilement perdre *un ami*, mais qu'en aucun lieu du monde, tant que la passion dure, on ne saurait, avec succès, calomnier *un amant* et *une maîtresse* qui ne sont point absens. M. de Melun se vit recherché de tout ce qui entourait mademoiselle de Clermont. Cette dernière entendit répéter continuellement

tinuellement l'éloge de M. de Melun ; des critiques ne lui auraient pas fait la moindre impression ; mais ces louanges qui la flattaient si sensiblement, exaltaient encore son amour ; elle n'y voyait aucun artifice, elle les trouvait si fondées, et il lui était si doux de les croire sincères !

M. de Melun s'appercevant que son secret n'échappait plus à l'œil perçant de la curiosité, reprit dans sa conduite toute sa première circonspection ; mais comme la parfaite intelligence établit seule, entre les amans, une prudence mutuelle, la réserve de M. de Melun ne servit qu'à faire mieux paraître les sentimens de mademoiselle de Clermont ; quand il s'éloignait, elle le cherchait, le rappelait, et M. de Melun, n'ayant ni la force, ni la volonté de fuir encore de Chantilly, se persuada que, pour la réputation de mademoiselle de Clermont, il était nécessaire qu'il lui parlât en particulier, qu'il convînt avec elle d'un plan de conduite. Il était poursuivi, depuis long-temps, du désir d'obtenir un rendez-vous secret ; il fut heureux de trouver et de saisir un prétexte de le demander. Ne pouvant dire à mademoiselle de Clermont que quelques mots à la dérobée, et toujours

jours en présence de témoins, forcé même, alors, de composer son visage, et de ne parler à celle qu'il adorait, qu'avec la froide expression du respect et de la sérénité, il aurait donné la moitié de sa vie pour s'entretenir avec elle, une heure sans contrainte.

La proposition du rendez-vous troubla mademoiselle de Clermont, sans l'effrayer : elle avait pour M. de Melun, autant de vénération que d'amour Après beaucoup de réflexions, elle se décida à mettre la jeune laitière dans sa confiance, et à voir, un matin, M. de Melun, dans la chaumière de Claudine. On attendit que M. le Duc fît une course à Versailles, et alors, mademoiselle de Clermont, se levant avec le jour, sortit de son appartement sans être apperçue, se rendit à la chaumière, et y trouva M. de Melun. Lorsqu'ils furent tête à tête, M. de Melun se jeta aux pieds de mademoiselle de Clermont, et il exprima ses sentimens, avec toute la véhémence que peut inspirer une passion violente, combattue et concentrée au fond de l'âme, depuis plus de deux ans. Ses transports étonnèrent mademoiselle de Clermont, et lui causèrent une sorte de timidité qui se peignit sur son visage. Ce
mouvement

mouvement n'échappa point à M. de Melun ; il était à ses genoux, il tenait ses deux mains dans les siennes. Tout-à-coup, il se releva, et se jetant sur une chaise, à quelques pas d'elle : " Oui, dit-il, d'une voix étouffée, vous avez raison de me craindre, je ne suis plus à moi-même je ne suis plus digne de votre confiance fuyez-moi" En disant ces paroles, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et il se couvrit le visage avec son mouchoir. Non, non, reprit mademoiselle de Clermont, je ne fuirai point celui que je puis aimer sans crime, sans réserve et sans remords, s'il ose braver, ainsi que moi, les plus odieux préjugés A ces mots, le duc regarda mademoiselle de Clermont, avec surprise et saisissement J'ai vingt-deux ans, poursuivit elle, les auteurs de mes jours n'existent plus ; l'âge et le rang de mon frère ne lui donnent sur moi qu'une autorité de convention, la nature m'a fait son égale je puis disposer de moi-même Grand Dieu ! s'écria le duc, que me faites vous entrevoir ? . . —Eh quoi ! ferais-je donc une chose si extraordinaire ? Mademoiselle de Montpensier n'épousa t-elle pas le duc de Lausun ? —Que dites-vous ? ô ciel . . —Le plus

plus fier de nos rois n'approuva-t-il pas d'abord cette union, ensuite, une intrigue de cour lui fit révoquer ce consentement, mais il l'avait donné. Votre naissance n'est point inférieure à celle du duc de Lausun ; mademoiselle de Montpensier ne fut blâmée de personne, et il ne lui manqua, pour paraître intéressante à tous les yeux, que d'être jeune et sur-tout d'être aimée — Qui ? moi ! j'abuserais, à cet excès, de vos sentimens et de votre expérience ! — Il n'est plus temps maintenant de nous fuir ! . . . il n'est plus temps de nous tromper nous-mêmes, en projetant des sacrifices impossibles Ne pouvant rompre le nœud qui nous lie, il faut le rendre légitime, il faut le sanctifier.

Ce discours prononcé, avec cette fermeté qui annonce un parti irrévocablement pris, ne permettait pas de résister de bonne foi. M. de Melun, incapable d'affecter une fausse générosité, se livra à tout l'enthousiasme de la reconnaissance et de l'amour ; mais il objecta des difficultés qui lui paraissaient insurmontables, mademoiselle de Clermont les leva toutes. On convint que l'on ne mettrait dans la confiance qu'une des femmes de mademoiselle de Clermont,

mont, Claudine, son mari, un vieux valet de chambre de M. de Melun, et le chapelain de mademoiselle de Clermont. Enfin, il fut décidé que les deux amans recevraient la bénédiction nuptiale dans la chaumière de Claudine, la nuit suivante, à deux heures du matin, parce que M. le Duc ne devait revenir que le surlendemain. Il fallut se séparer à six heures du matin ; mais avec quel ravissement mademoiselle de Clermont, en sortant de la chaumière, pensa qu'elle n'y rentrerait que pour y recevoir la foi de son amant, et que, dans dix-huit heures, le plus cher sentiment de son cœur serait devenu le premier de ses devoirs !

Que cette journée parut longue, et qu'elle fut cependant délicieusement remplie ! Tout fut plaisir durant cet espace de temps, jusqu'aux confidences qu'il fallut faire. C'en est un si grand de pouvoir, sans rougir, avouer un sentiment si cher, qu'on a long-temps caché ! Le secret fut solennellement promis, la reconnaissance, l'attachement et l'intérêt même en répondaient également.

M. de Melun passa toute l'après dîner dans le salon, assis à l'écart en face d'une pendule, et les yeux constamment attachés sur l'aiguille,

l'aiguille, ou sur mademoiselle de Clermont. Sur le soir, on fut à la laiterie; mademoiselle de Clermont tressaillit en passant devant la chaumière, elle regarda M. de Melun, et ce regard disait tant de choses !

M. de Melun, à souper, n'osa se mettre à table, il était si agité, si distrait qu'il craignit que son trouble ne fût remarqué, et que sa présence n'augmentât celui de mademoiselle de Clermont; il descendit dans le jardin, il y resta jusqu'à minuit; alors, il remonta dans le salon, afin de voir si mademoiselle de Clermont y était encore, elle se levait pour se retirer; en appercevant M. de Melun, elle rougit . . . et se hâtant de sortir, elle disparut. Arrivée dans sa chambre, elle renvoya toutes ses femmes, à l'exception de celle qu'elle avait choisie pour confidente : alors, quittant ses diamans et une robe brodée d'or, elle prit un simple habit blanc de mousseline; ensuite, elle demanda ses heures et se mit à genoux Il y avait dans cette action autant de dignité que de piété; elle allait faire le pas le plus hardi, en formant une union légitime aux yeux de Dieu, mais clandestine, et que la loi réprouvait, puisqu'il y manquait le consentement du souverain.

Dans

Dans ce moment, la religion était pour elle un refuge et la sauvegarde du mépris.

A deux heures après minuit, mademoiselle de Clermont se leva; elle tremblait, et s'appuyant sur le bras de sa femme de chambre, elle sortit; elle descendit par un escalier dérobé et se trouva dans la cour : le clair de lune le plus brillant répandait une lueur argentée sur toutes les vitres du palais; mademoiselle de Clermont jeta un coup-d'œil timide sur l'appartement de son frère, cette vue lui causa un attendrissement douloureux.... et tournant le dos au palais, elle précipita sa marche; mais quelle fut sa frayeur extrême, lorsque, tout-à coup, elle se sentit fortement arrêtée par derrière !.... Elle frémit, et se retournant, elle vit que ce qui lui inspirait tant d'effroi n'était autre chose qu'un pan de sa robe accroché à l'un des ornemens du piédestal de la statue du grand Condé, placée au milieu de la cour.... Un sentiment superstitieux rendit mademoiselle de Clermont immobile : elle leva les yeux, avec un saisissement inexprimable, vers la statue dont la tête, imposante et fière, était parfaitement éclairée par les rayons de la lune. La princesse intimidée et tremblante, fut

fut tentée de se prosterner devant cette image qui retraçait à son esprit des idées importunes de gloire et de grandeur. . . . Il lui sembla que le visage du héros avait une expression menaçante. . . . Plus elle le regardait, et plus son cœur oppressé se serrait ; enfin, ne pouvant retenir ses larmes : “ O mon père ! dit-elle, si tu vivais, je sacrifierais tout à ta volonté révérée. . . . Cependant, ma témérité ne souille point le sang que tu m’as transmis. Je descends, il est vrai, du rang où je suis placée, mais je ne m’abaisse point. . . . L’antique nom de Melun est illustré par tant d’alliances royales ! et celui qui le porte est si vertueux ! . . . O toi qui, plus que tous les rois de notre race, donnas à tes enfans le droit de s’enorgueillir de leur naissance, héros chéri, du haut des cieux ne maudis point cette union secrète, et pardonne à l’amour ! ” En prononçant ces paroles, mademoiselle de Clermont, baignée de pleurs, s’éloigna précipitamment. Elle sortit de la cour, et entra dans un bois épais où l’attendait M. de Melun. Aussitôt qu’elle entendit le son de sa voix, toutes ses craintes, ses scrupules et ses noirs pressentimens s’évanouirent ; la fierté du rang fut oubliée, l’amour

seul parla, et sa voix enchanteresse et puissante fut seule écoutée.

On arriva près de la chaumière. Grand Dieu ! s'écria M. de Melun en l'apercevant, c'est sous un toit de chaume que l'on va célébrer l'hymen de celle qui serait faite pour occuper un trône, et qui vient de refuser la main d'un souverain. Ah ! reprit mademoiselle de Clermont, ce n'est point au milieu de la pompe des palais, c'est ici que résident le bonheur et la sainte fidélité.

On entra dans la chaumière ; Claudine l'avait ornée des plus belles fleurs. Le chapelain s'était muni d'une pierre consacrée, que l'on posa sur une table de marbre, et qui servit d'autel. Deux domestiques, le mari de Claudine, et le valet-de-chambre de M. de Melun, servirent de témoins, et tinrent *le poêle* sur la tête des deux époux. . . . Ce fut ainsi que se maria, dans l'enceinte du palais somptueux de Chantilly, la petite fille de tant de rois, et la plus belle princesse de l'Europe.

Les nouveaux époux furent obligés de se séparer, une heure après avoir reçu la bénédiction nuptiale ; mais le mariage étant fait, les moyens de se revoir étaient sûrs et faciles.

?

Cependant,

Cependant, on préparait, à Chantilly, des fêtes magnifiques, le Roi devant y passer deux jours. En effet, il y arriva un soir, avec une suite aussi brillante que nombreuse, huit jours après le mariage secret de mademoiselle de Clermont. Le château et les jardins étaient illuminés, et le canal couvert de barques élégantes, remplies de bergers et de bergères formant les concerts les plus mélodieux. Mademoiselle de Clermont ayant été chargée par M. le Duc, de faire illuminer et décorer la chaumière de Claudine qui se trouvait située dans l'intérieur des jardins, la princesse en fit orner la façade, d'une décoration de fleurs et de mousse, représentant un temple rustique, avec ces mots tracés, en lettres de feu, sur le frontispice : *Le temple de l'Amour et du Mystère*, inscription ingénieuse dont M. de Melun seul put comprendre le véritable sens.

Le plus bel ornement de ces fêtes superbes fut mademoiselle de Clermont, embellie de tous les charmes que le bonheur peut ajouter à la beauté : il lui semblait que ces fêtes, à l'époque de son mariage, en célébraient la félicité ; tous les yeux étaient fixés sur elle, même ceux du jeune Roi qui ne parut occupé que d'elle ; son

cœur ne désirait qu'un suffrage, mais il jouissait délicieusement des succès dont M. de Melun était témoin.

Le lendemain matin, on partit pour la chasse du cerf. Au moment où mademoiselle de Clermont allait monter en voiture, M. le Duc la tira à part, et la regardant d'un air sévère : " Je ne veux pas, dit-il, que M. de Melun suive votre calèche, c'est à vous de l'en avertir, s'il s'en approche." A ces mots, M. le Duc s'éloigna sans attendre de réponse. Mademoiselle de Clermont, interdite et troublée, se rapprocha des dames qui devaient l'accompagner ; elle sortit du salon, et monta en calèche avec la marquise de G***, la comtesse de P***, (maîtresse de M. le Duc) et sa dame d'honneur. La princesse était rêveuse, elle s'attristait en pensant que M. le Duc avait enfin remarqué ses sentimens pour M. de Melun : elle se reprochait vivement de ne les avoir point assez dissimulés, sur-tout, depuis huit jours.

En entrant dans la forêt, M. de Melun ne se mit point à la suite du Roi et de M. le Duc, il ralentit le pas de son cheval pour les laisser passer, et lorsqu'il les eût perdus de vue, il

6

s'approcha

s'aprocha de la calèche de la princesse qui, soupirant en le voyant, se pencha vers lui pour lui parler tout bas, et lui dit à l'oreille : *éloignez-vous, allez rejoindre mon frère, ce soir je vous dirai pourquoi.* M. de Melun n'en demanda pas davantage ; il adressa quelques mots aux dames qui étaient dans la calèche ; ensuite, il dit qu'il allait retrouver la chasse par le chemin le plus court, et prenant congé de la princesse, il partit au grand galop, suivi d'un seul palefrenier. Avant d'entrer dans une petite allée de traverse, il tourna la tête et regarda la princesse qui le suivait des yeux. . . . ce triste regard fut un dernier adieu, un adieu éternel !.. Il entra dans l'allée fatale, immortalisée par son malheur, il disparut. . . hélas, pour toujours ! . . . Au bout de deux ou trois minutes, on entendit un cri perçant, et au moment même, on vit accourir à toute bride le palefrenier de M. de Melun : la calèche s'arrête, mademoiselle de Clermont, pâle et tremblante, interroge de loin le palefrenier qui s'écrie que le duc de Melun vient d'être renversé et blessé par le cerf qui a franchi l'allée. . . . La malheureuse princesse, glacée par le saisissement et la douleur, fait signe qu'elle veut descendre. . . . On

la porte hors de la voiture, elle ne pouvait ni parler, ni se soutenir ; on la pose au pied d'un arbre, elle exprime encore par un signe, que tous ses gens doivent aller au secours de M. de Melun, avec la calèche ; on obéit sur-le-champ. La marquise de G*** en pleurs, se met à genoux auprès d'elle, et soutenant sur son sein sa tête défaillante, elle lui dit que l'on n'est pas loin du château, et que M. de Melun sera promptement secouru. Mademoiselle de Clermont regardant la marquise d'un air égaré, c'est moi, répondit-elle, qui lui ai dit de s'éloigner ! A ces mots, elle fit un effort pour se lever ; son dessein était d'aller du côté de l'allée fatale ; mais elle retomba dans les bras de la marquise et de madame de P***. Cette dernière ordonna au seul valet de pied resté auprès de la princesse, d'aller savoir des nouvelles de M. de Melun ; il partit et revint au bout d'un quart d'heure ; il dit que M. de Melun était grièvement blessé à la tête, qu'on l'avait mis dans la calèche pour le conduire au château, et qu'aussitôt qu'il y serait arrivé, les gens de la princesse lui ramèneraient sur-le-champ une voiture. A ce récit, mademoiselle de Clermont fondit en larmes, mais en gardant le

le plus profond silence. Il était trois heures après midi ; à quatre heures et demie, on aperçut de loin la calèche ; la marquise et madame de P*** laissèrent, pour un moment, la princesse avec sa dame d'honneur, et s'avancèrent précipitamment au-devant de la voiture, afin de questionner les domestiques qui leur dirent que les blessures de M. de Melun étaient affreuses et paraissaient mortelles ; alors, madame de P*** imagina de donner l'ordre au cocher de s'égarer dans la forêt, afin d'y rester jusqu'à minuit... Dans ce moment, mademoiselle de Clermont, soutenue par sa dame d'honneur et son valet de pied, s'approchait. Eh bien ? s'écria-t-elle ; on lui répondit que M. de Melun était fort blessé, mais que le chirurgien ne prononcerait sur son état que le lendemain, quand le premier appareil serait levé.

Mademoiselle de Clermont ne fit plus de questions, et se laissa conduire, ou pour mieux dire, porter dans la calèche ; mais quelle fut son horreur, en y entrant, de la trouver toute ensanglantée ! Grand Dieu ! dit-elle, je marche sur son sang ! . . . A ces mots, l'infortunée s'évanouit.

Dans le trouble qu'avait causé un si tra-
 F 4 gique

gique événement, on avait oublié de prendre une autre voiture ; on la remplit de feuillages, afin de cacher le sang, et l'on s'enfonça dans la forêt. Une eau spiritueuse que la marquise fit respirer à mademoiselle de Clermont, fit r'ouvrir les yeux à cette malheureuse princesse, et lui rendit le sentiment de sa douleur. Où sommes-nous ? dit-elle, c'est au château que je veux aller. . . . Hélas ! répondit madame de P***, nous y retrouverions le Roi, et mademoiselle serait obligée de paraître dans le salon. . . *Obligée !* reprit-elle, avec une profonde amertume . . . Oui, poursuivit-elle, en versant un torrent de pleurs, oui, je ne suis qu'une vile esclave, jouet éternel d'une odieuse représentation. . . . Je dois cacher les sentimens les plus naturels, les plus légitimes. . . . je dois assister à des fêtes, je dois sourire quand je me meurs. . . . Ce rang envié n'est qu'un rôle fatigant ou barbare qui nous impose, jusqu'au tombeau, les plus douloureux sacrifices et la loi honteuse d'une constante dissimulation ! . . . A ces mots, se penchant vers la marquise, elle appuya et cacha son visage sur son épaule. . . . Quelques instans après, relevant la tête, et jetant de sinistres regards dans l'intérieur de la calèche, elle pâlit en disant : ôtez-moi d'ici,
par

par pitié ! . . . On arrêta ; on aida la princesse à descendre : elle se traîna vers un petit tertre couvert de mousse et entouré de buissons, elle s'assit là avec les trois dames qui l'accompagnaient ; on ordonna au cocher de s'éloigner avec la voiture et les domestiques, et d'attendre, à trois cents pas, qu'on les rappelât... On resta dans ce lieu jusqu'à dix heures ; alors, une petite pluie survint, et comme la calèche était couverte, on engagea la princesse à y remonter. On erra encore deux heures dans la forêt, ensuite, on reprit le chemin du château, afin d'y arriver à minuit et demi, heure à laquelle on savait que le Roi se retirait pour se coucher. En approchant du château, mademoiselle de Clermont se jeta dans les bras de madame de G*** ; ses sanglots la suffoquaient. . . . Cependant, on touchait presque à la grille du château, que l'obscurité profonde de la nuit ne permettait pas d'appercevoir. . . . Tout-à-coup, mademoiselle de Clermont frissonne... un son terrible parvient à son oreille, c'est celui de la sonnette funèbre qui précède et qui annonce les derniers sacremens que l'on porte aux mourans. . . . Mademoiselle de Clermont se retourne en frémissant, et elle découvre, en effet, à quel-

à quelque distance, le cortège religieux, éclairé par des flambeaux, et qui s'avance lentement... On sait que les princes du sang royal sont obligés de donner au public l'utile et noble exemple du plus profond respect pour la religion ; s'ils rencontrent dans les rues le Saint-Sacrement, ils doivent descendre de voiture, et s'agenouiller, dans la poussière, devant la Majesté Suprême; dans l'enceinte des palais, ils doivent escorter les prêtres jusques dans la chambre du mourant. Le cocher s'arrêta, suivant l'usage, sans en recevoir l'ordre Mademoiselle de Clermont, la mort dans le cœur, rassemble toutes ses forces; du moins, dit-elle, je le reverrai encore ! . . . En disant ces paroles, elle descend, se prosterne, se relève, et s'appuyant sur le bras d'un valet de pied, se met à la suite du cortège, malgré les représentations des dames qui l'accompagnaient et qui la conjuraient de rentrer dans son appartement On traverse la cour, on entre dans le palais, on y trouve M. le Duc qui venait au-devant du cortège ; sa vue sèche les larmes de mademoiselle de Clermont . . . Il parut surpris et mécontent en l'apercevant ; il s'approcha d'elle et lui dit tout bas, d'un ton impérieux et rude, que faites vous
ici ?

ici ? Mon devoir, répondit-elle avec fermeté, et elle poursuivit son chemin. Monsieur le Duc n'osant faire une scène devant tant de témoins, fut obligé de dissimuler son étonnement et sa colère. Arrivé à l'appartement de M. de Melun, le cortège passa ; M. le Duc resta seul en arrière, et arrêtant mademoiselle de Clermont, il l'invita, avec douceur, à le suivre un instant dans un cabinet voisin, et il l'y entraîna. Là, s'enfermant avec elle, il se contraignit moins, et lui dit qu'il ne voulait pas qu'elle entrât dans la chambre de M. de Melun Dans la situation où je suis, reprit mademoiselle de Clermont, on peut, sans effort, braver la tyrannie ; je veux voir M. de Melun — Je vous déclare que je ne le souffrirai point. . . — Je veux voir M. de Melun, je suis sa femme. A ces mots, M. le Duc, pétrifié d'étonnement, resta un moment immobile ; ensuite, regardant sa sœur avec des yeux où se peignait la plus vive indignation, songez-vous, lui dit-il, aux conséquences d'un tel aveu ? Votre séducteur n'est point mort, et même le chirurgien ne l'a point condamné, il peut recouvrer la santé. . . . Mademoiselle de Clermont ne fut frappée que de ces dernières paroles ; ce rayon d'espérance

et

et de joie abattit toute sa fierté, ses pleurs inondèrent son visage. O mon frère, s'écria-t-elle en tombant aux pieds de M. le Duc, mon cher frère, est-il bien vrai qu'on ait encore quelque espérance pour sa vie ?—Je vous le répète, il n'est pas à l'extrémité—Ah ! mon frère ! vous ranimez ce cœur désespéré ; oh ! n'y soyez point insensible ! Vous que j'aime et que je révère, rappelez-vous les droits que la nature me donne auprès de vous ! Serez-vous sans indulgence et sans pitié pour votre malheureuse sœur ! Allez dans votre appartement, reprit M. le Duc. Promettez-moi donc, interrompit la princesse, que je trouverai toujours en vous un ami, un protecteur ? . . . et ne dites point que l'on m'a séduite ! . . . Ah ! je suis la seule coupable Il m'a fui pendant deux ans ! Allez, dit M. le Duc, conduisez-vous désormais avec prudence, laissez-vous guider par moi . . . et . . . vous pouvez tout espérer. Cette espèce d'engagement transporta mademoiselle de Clermont ; elle se jeta dans les bras de son frère, en lui promettant une aveugle soumission : ce fut ainsi que sans violence on la fit rentrer dans son appartement. Elle avait donné sa parole à M. le Duc de se
coucher,

coucher, et en effet, elle se mit au lit ; mais à trois heures du matin elle envoya sa femme de chambre favorite, chez M. de Melun, avec ordre de parler à ses gens et au chirurgien qui le veillait. La femme de chambre revint en s'écriant, de la porte, que le duc était beaucoup mieux, et que le chirurgien répondait de sa vie : la sensible et crédule princesse tendit les bras à celle qui lui apportait de si heureuses nouvelles, elle l'embrassa avec tous les transports de la reconnaissance et de la joie ! Grand Dieu ! s'écria-t-elle, quel changement dans mon sort ! . . . Il vivra, je le reverrai ! . . . Et mon frère sait notre secret, et il m'a permis de *tout espérer* ! . . . Il obtiendra le consentement du Roi, je jouirai du bonheur suprême de me glorifier publiquement du sentiment qui seul m'attache à la vie ! . . .

Enivrée de ces douces idées, mademoiselle de Clermont fit réveiller la marquise de G***, afin de lui confier tous ses secrets et de lui faire partager sa joie. La marquise, ainsi qu'elle, croyait M. de Melun hors de danger, car en effet le chirurgien l'avait annoncée, presque affirmativement, aux gens du Duc et à tous
ceux

ceux qui veillaient dans le palais, peu de temps après que le duc eût reçu ses sacremens. . . .

La marquise soupçonnait, depuis longtemps, les sentimens de mademoiselle de Clermont, et le funeste événement de ce jour ne laissait aucun doute à cet égard; mais la confiance du mariage lui causa la plus grande surprise : elle pensa, comme la princesse, que les paroles de M. le Duc donnaient le droit de se flatter d'obtenir le consentement du Roi. Elle enchantait la princesse, par l'enthousiasme avec lequel elle parla des vertus de M. de Melun et de son amitié pour lui. A la cour, un ami élevé au plus haut rang, devient si cher ! On s'y passionne si naturellement pour les gens heureux ! D'ailleurs, la marquise était si flattée de recevoir la première confiance d'un tel secret ! . . . A cinq heures du matin, on renvoya chez M. de Melun, et la confirmation des bonnes nouvelles rendit la conversation encore plus animée.

Sur les sept heures, mademoiselle de Clermont se décida à prendre quelque repos. Elle dormit deux heures d'un sommeil agité par des rêves effrayans qui la réveillèrent en sursaut, et
qui

qui noircirent son imagination ; elle demanda des nouvelles de M. de Melun ; on lui fit toujours les mêmes réponses ; cependant, elle ne retrouva plus au fond de son cœur la vive espérance et la joie qu'elle avait ressenties peu d'heures auparavant. A midi, M. le Duc entra chez elle pour lui dire que le Roi, partant après souper, elle ne pouvait se dispenser de descendre et de passer la journée dans le salon. A cette proposition, elle répondit qu'elle était souffrante, malade, et qu'il lui serait impossible de faire les honneurs d'une fête. Il le faut cependant, reprit M. le Duc, vous n'avez point paru hier, le Roi croit qu'en effet vos gens vous ont égarée dans la forêt, mais que pourrait-on lui dire aujourd'hui ? Songez quel intérêt puissant vous avez à lui plaire Cette dernière réflexion que la princesse ne manqua pas d'appliquer à son mariage, la décida sur-le-champ ; eh bien, dit-elle en soupirant, je descendrai. Habillez-vous donc, reprit M. le Duc, je vais vous annoncer. A ces mots il sortit, et mademoiselle de Clermont, en maudissant la grandeur et la représentation, se mit à sa toilette. Le soin fatigant et forcé de se parer avec somptuosité, et l'idée de passer la journée
au

au milieu d'une cour nombreuse, lui causaient une peine d'autant plus insupportable, que cette répugnance était mêlée de remords. Elle ne craignait plus pour la vie de M. de Melun, mais enfin il avait reçu ses sacremens, il était blessé, souffrant et dans son lit, tandis qu'elle, loin de pouvoir remplir les devoirs d'une tendre épouse, se trouvait forcée de se livrer à une dissipation que n'eût osé se permettre, dans une telle circonstance, la femme de la société la plus légère et la moins sensible.

Avant de sortir de son appartement, elle envoya chercher la marquise de G***, qu'elle avait prié d'aller chez M. de Melun. La marquise vint et dit qu'elle n'avait pu voir M. de Melun, le chirurgien ne permettant à qui que fût d'entrer dans sa chambre, parce qu'un parfait repos était absolument nécessaire dans son état. Quoique cette précaution fût assez simple, néanmoins elle troubla mademoiselle de Clermont, qui descendit dans le salon, avec le plus affreux serrement de cœur. Malgré le rouge et la parure, elle était excessivement changée ; et la douleur peinte sur son front et dans ses yeux, démentait le sourire d'affabilité que l'on voyait encore sur ses lèvres. Elle s'aperçut
que

que tous les regards se fixaient sur elle, mais avec une expression qui acheva de la troubler ; on ne la contemplait point, on l'examinait ; et la curiosité que l'on inspire aux indifférens, est sur-tout embarrassante, insupportable, lorsqu'on souffre et qu'on veut le cacher. A dîner, placée à côté du Roi, ce qu'elle éprouva est inexprimable. Quel supplice, lorsqu'on est uniquement occupée d'une idée douloureuse, d'être obligée d'écouter attentivement la conversation la plus frivole, la plus décousue ; lorsqu'il faut, à toute minute, répondre à des riens ! Combien alors la gaîté des autres paraît incompréhensible, odieuse ! Comme le son d'un éclat de rire surprend et révolte ! Quels mouvemens d'aversion on ressent pour tous ceux qui s'amuse, qui ont un visage épanoui, et qui disent des folies ! . . . A cinq heures du soir, il fallut aller au spectacle, mademoiselle de Clermont frissonna en se trouvant dans une salle de comédie . . . Une affreuse pensée vint s'offrir à son imagination, et ne la quitta plus : si dans ce moment, se disait-elle, *il était plus mal ! . . .* Bientôt elle prit cette idée cruelle pour un pressentiment . . . Que n'aurait-elle pas donné pour avoir la possibilité d'aller savoir de ses

G

nouvelles!

nouvelles ! Mais, assise entre le Roi et M. le Duc, elle n'avait nul moyen de sortir un moment, ou même de donner une commission. On jouait une comédie plaisante, la salle retentissait d'éclats de rire, et l'infortunée princesse, avec des yeux pleins de larmes, était forcée d'applaudir !

En sortant de la comédie, elle envoya (pour la dixième fois de la journée) savoir des nouvelles de M. de Melun ; on lui répéta qu'il était toujours dans le même état. Mais tout-à-coup son cœur fut déchiré par une pensée plus terrible que toutes les autres Si M. de Melun était plus mal, le dirait-on pendant la fête, et tant que le Roi serait à Chantilly ? . . . et même pouvait-elle se fier entièrement à tout ce qu'on lui avait dit le matin ? . . . On voulait absolument qu'elle fît les honneurs de la fête ! . . . Glacée par cette idée funeste, elle n'eut pas le courage de la fixer, elle la repoussa avec horreur ; mais le coup était porté, il avait atteint son cœur d'un trait mortel . . . elle pouvait écarter la réflexion et non se soustraire à la souffrance. Enfin, le Roi partit à onze heures du soir. Mademoiselle de Clermont se hâta de remonter dans son appartement, décidée à se
rendre

rendre chez M. de Melun quand tout le monde serait couché. Elle se débarrassa de sa parure, et à trois heures après minuit elle descendit. . . Il fallait traverser une partie de la cour. . . . La nuit, l'heure, le silence, tout lui rappela un souvenir déchirant dans ce moment !... Hélas ! dit-elle, j'ai passé ici avec le même mystère, il y a huit jours ! . . Cette nuit s'écoula pour moi dans tous les transports de l'amour et du bonheur ! . . . et celle-ci ! . . . Cette félicité ne fut qu'un songe rapide, et cette aurore qui va luire, sera peut-être pour moi le plus affreux réveil !... Arrêtons-nous . . . Jouissons encore un instant, sinon de l'espérance, du moins de l'incertitude, le seul bien qui me reste ! . . . A ces mots, elle s'assit sur une pierre, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et levant vers le ciel des yeux noyés de pleurs : O Consolateur invisible, s'écria-t-elle, viens fortifier ce cœur éperdu !... O Maître souverain ! si tu ne m'as destinée sur la terre que huit jours de bonheur, préserve-moi de désespoir qui blasphème ou qui murmure, donne-moi l'humble douleur qui détache de tous les biens périssables, pour se réfugier dans ton sein ! . . . En prononçant ces paroles, ses larmes coulaient avec abondance, mais ce-

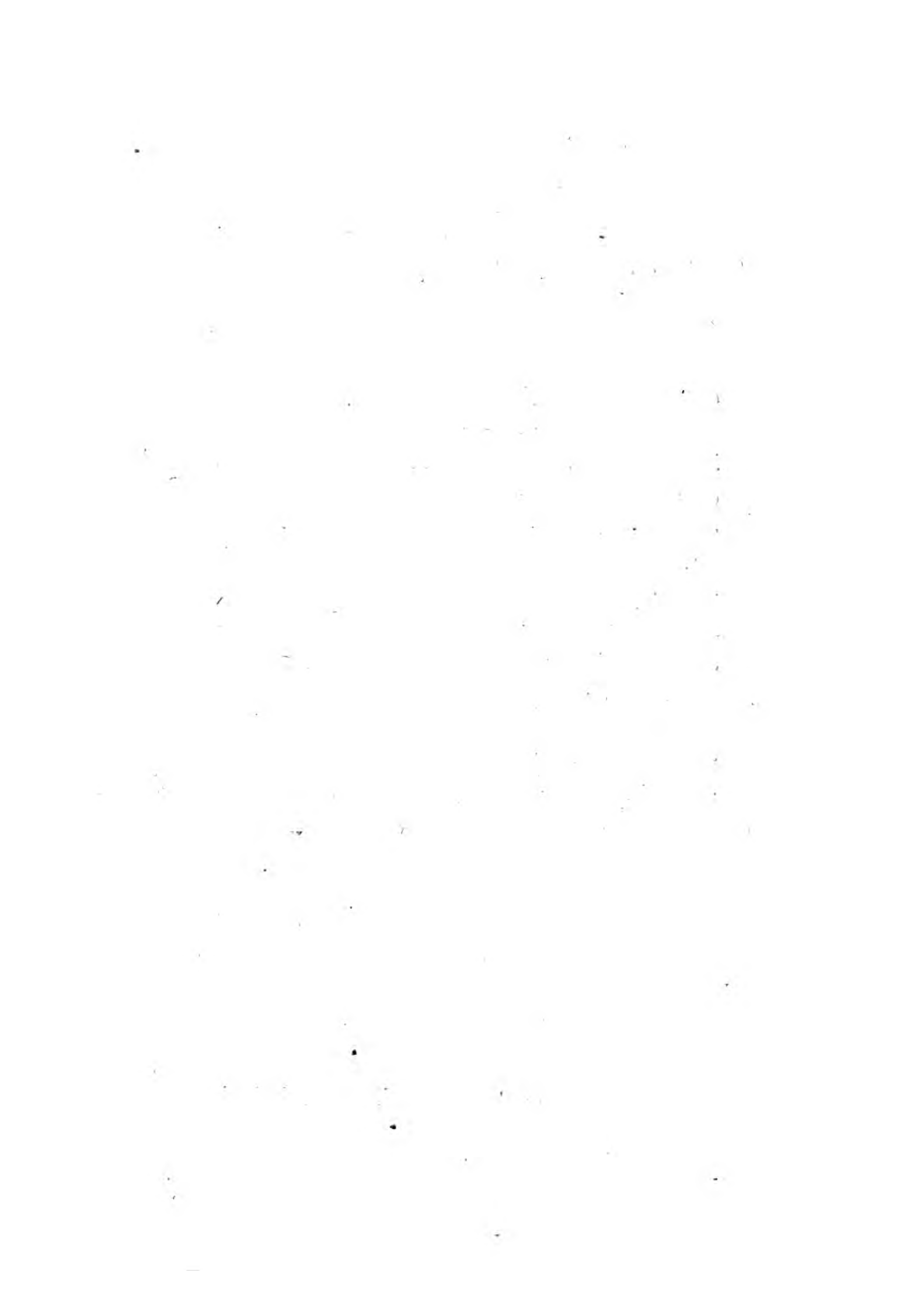
G 2

pendant

pendant avec moins d'amertume. . . . Le jour commençait à poindre, elle frissonna ; jour incertain et terrible, dit-elle, que seras-tu pour moi ! Tu contiens tout mon avenir !

Après un moment de silence, elle se leva et se remit en marche. Elle rentra dans le palais et monta l'escalier ; bientôt elle fut à la porte de M. de Melun ; là, ses genoux tremblans fléchirent, elle s'appuya contre le mur . . . Allons, dit-elle, connaissons mon sort ! . . . Elle cherche la clef pour ouvrir la porte, mais en vain Elle n'ose frapper . . . Elle écoute . . . Un silence profond régnait dans tout le corridor ; ce silence l'effraya Hélas ! du bruit et du mouvement l'eussent épouvantée de même ! . . . Elle resta plus d'une demi-heure, collée sur cette porte ; enfin le grand jour l'obligea à se retirer. . . Elle rentra chez elle, s'assit dans un fauteuil, en attendant que ses femmes fussent éveillées. . . A sept heures elle entend marcher, ouvrir une porte, elle sort, en tressaillant, d'une douloureuse rêverie. . . Elle se lève avec agitation . . . Une femme de chambre, avec un air consterné, entre et lui dit que le valet de chambre de M. de Melun demande à lui parler . . . Mademoiselle de Clermont frémit, et ne répond

pond que par un signe. . . Le valet de chambre paraît. . . Son maintien, sa physionomie n'annoncent, que trop, l'affreuse vérité. La princesse tomba sur une chaise, une pâleur mortelle se répand sur tous ses traits. . . Le valet de chambre s'approche lentement, et lui présente un papier. La malheureuse princesse se jette à genoux pour le recevoir, et recueillant le peu de forces qui lui reste, elle ouvre l'écrit fatal ; c'était le premier billet qu'elle écrivit jadis à M. de Melun, et qui ne contenait que ces mots : *pour toujours !* Mais son époux mourant, avant de rendre le dernier soupir, avait aussi retracé sur ce même billet, sa première déclaration : on y lisait ces paroles touchantes :
“ Je dépose en vos mains ce que je possédais
“ de plus cher ! . . . Adieu, n'oubliez point
“ celui qui vous aima *jusqu'au tombeau ! . . .*”



L'APOSTASIE,

OU

LA DÉVOTE.

Non loin du Fort de l'Ecluse, sur la route de Lyon à Genève, le jeune et malheureux Delrive, assis tristement sur la pointe d'un rocher, considérait, d'un air farouche, les cieux parsemés d'étoiles ; un torrent impétueux se précipitant, avec fracas, du sommet des montagnes, dans les ondes écumantes du Rhône, formait à ses côtés, cette espèce de cascade que les gens du pays appellent *la chute de l'abîme*. L'air était serein et la nuit calme . . . Delrive, après un long silence, poussant un profond soupir, jette un œil égaré sur les objets qui l'environnent : " Oui, dit-il, un gouffre est sous mes pieds, et l'enfer est dans mon cœur ! . . . Ce-

pendant, nul remords encore ne me poursuit ; mais j'ai vu tant d'excès, tant de crimes ! j'ai connu toute la perversité de la race humaine, et j'ai cessé de croire à l'existence d'un Être Suprême. . . Ils ont raison, ces philosophes dont j'ai si long-temps détesté les maximes, ils ont raison ! . . . Nulle Providence ne régit ce malheureux univers. Le hasard a tout formé ! . . . Tout périt avec nous, vivons donc pour jouir... Je ne répandrai point le sang, ma nature y répugne ; mais je ne combattrai plus mes passions, je surmonterai de tristes préjugés, j'étoufferai de vains scrupules. . . Ouvrage fantastique d'une imagination exaltée et d'une âme craintive ; imposante, mais trompeuse idole des dupes et des victimes de tous les siècles, ô vertu ! (toi que j'adorai ! . . .) je me dégage de tes fers, je t'abjure ! . . .”

En prononçant ces blasphèmes du désespoir, l'infortuné Delrive répandait un déluge de pleurs. . . . Tout-à-coup, ses larmes s'arrêtèrent . . . il fixa ses regards sur *la chute de l'abîme*. Les rayons de la lune, réfléchis sur les eaux du torrent, formaient des lames brillantes et de longs sillons de lumière qui, se prolongeant jusqu'à l'entrée du gouffre, semblaient en éclairer

éclairer toute la profondeur. Delrive tressaille !
... Cet abîme affreux, dit-il, pourrait être pour moi, dans un instant, l'asile impénétrable de la mort ! ... Que m'offre désormais la vie ? ... j'ai tout perdu, tout, jusqu'à l'espérance ! ... Ces souvenirs désolans qui déchirent mon cœur, s'effaceront pour jamais dans cette onde salutaire, je cesserai de souffrir ! ... Le néant est le seul refuge du malheur sans ressource. . . . Le néant ! ... A ces mots, il frémit, un mouvement machinal, indépendant de sa volonté, lui fait lever les yeux vers le ciel. . . Tout ce qui l'entoure semble être en accord avec lui ; cette onde agitée qui bouillonne, ces flots tumultueux qui se précipitent avec impétuosité, ces rochers menaçans sur les bord des abîmes, ces montagnes escarpées, ce bruit, cette confusion, ce désordre lui présentent un tableau frappant du trouble affreux de son cœur. . . Mais, en détachant ses regards de la terre, en les portant vers les cieux, il retrouve la céleste image de la paix ; là, tout est calme, immuable, harmonieux. . . Il s'étonne, comme s'il voyait, pour la première fois, ce ravissant spectacle ; son âme flétrie se relève malgré lui, sa bouche murmure encore, mais sa conscience dément

ses discours, et ses pleurs recommencent à couler. . . O pouvoir de l'habitude, s'écrie-t-il, pouvoir inconcevable des préjugés inspirés dès l'enfance !. . . En disant ces paroles, il se lève précipitamment, descend du rocher, et continue sa route.

Delrive se rendit à Lausanne, où il arriva sur la fin du printemps de l'année 1793. . . Il se mit en pension dans une maison où logeait aussi un autre émigré Français ; c'était un vieillard, parent de feu son père. M. d'Orselin (c'est le nom du vieillard) était un homme d'esprit qui avait adopté, avant la révolution, tous les principes philosophiques, et qui les abhorrait depuis trois ans, car il avait perdu cent mille livres de rente, une superbe terre, et une maison charmante, à Paris. Cependant, le respect humain, et l'habitude l'empêchaient de se rétracter entièrement ; d'ailleurs, se jeter dans la dévotion, est un parti bien violent pour un vieux Epicurien. M. d'Orselin, avec une incrédulité très-ébranlée, par conséquent, avec des remords importuns et beaucoup d'idées noires, n'avait pas assez de courage pour abjurer la philosophie avec franchise et publiquement. Il ne soutenait plus *qu'une société d'athées*

D'athées pourrait paisiblement subsister, parce que l'athée, dans son erreur, conserve sa raison qui lui coupe les griffes * ; il ne disait plus que *le néant a du bon, et que d'habiles gens prétendent que nous en tâterons* †. Il ne louait plus le suicide, il n'admirait plus *le courage qui triomphe de l'instinct qui nous attache à la vie, et qui nous fait sortir d'une maison mal bâtie qu'on désespère de raccommoder* ‡. Il ne prétendit plus *que les reproches qu'on faisait aux philosophes, ressemblaient à ceux que le loup faisait à l'agneau* §. Sans rien changer à ses mœurs, il avait pris un langage un peu différent. D'athée, il était devenu sceptique, c'est toujours une sorte de conversion. Il s'était beaucoup moqué, jadis, de l'éducation religieuse que l'on avait donnée à Delrive ; il vit, avec plaisir, que Delrive n'était plus le même, quoique détaché de la philosophie ; cependant, par un reste d'habitude, il regardait ce changement comme une espèce de victoire, et il en aima mieux Delrive. M. d'Orselin était excessivement égoïste,

et

* Volt. Dict. philos. mot *Athée*.

† Lettres de Voltaire.

‡ *Ibid.*

§ *Ibid.*

et par conséquent avare, depuis qu'il ne possédait plus une fortune immense. Ne pouvant plus briller par le faste, il affectait une grande pauvreté ; il avait un logement commode, mais très-modeste, et pour tout domestique, une jeune servante. L'ennui et un intérêt secret lui donnèrent le désir de s'attacher Delrive qui, seul, et ayant apporté quelque argent, ne pouvait pas lui être fort à charge. Il lui offrit une chambre à côté de la sienne. Delrive, âgé de vingt six ans, rempli d'esprit, d'une figure charmante, et ayant reçu la plus parfaite éducation, était, pour tout le monde, une société agréable, et surtout, pour un vieillard accablé de regrets, d'inquiétudes et d'infirmités. Il invitait tous les jours Delrive à déjeûner, et un matin, le questionnant plus vivement qu'à l'ordinaire, sur sa profonde mélancolie, Delrive consentit enfin à lui conter son histoire, ce qu'il fit à peu près dans ces termes :

“ Vous quittâtes la France dès la seconde année de la révolution. Mon père, alors, se retira en province ; je l'y suivis, et lorsque la guerre se déclara, je partis pour les armées. J'y restai jusqu'au mois de Février 1793. A
cette

cette époque, j'eus un congé ; j'allai passer quinze jours avec mon père. Ensuite, par son ordre, j'allai à Paris pour y terminer quelques affaires. Je logeais ordinairement, dans mes petits voyages à Paris, dans la rue Tarranne, chez une femme nommée madame Martin. Je m'y rendis ; elle me dit qu'elle ne pouvait me donner qu'un cabinet très-propre, au troisième étage, mais qui n'était séparé que par une mince cloison, de la chambre d'une dame mourante, soignée par sa fille, âgée de dix-huit ans, et belle comme un ange. Je fis des questions sur ces infortunées. On m'apprit que la mère (madame d'Armalos), veuve d'un riche banquier Espagnol, qui venait de périr sur l'échafaud, était tombée dans la plus affreuse misère, et qu'elle se mourait de la consommation. On les a dépouillées de tout, continua madame Martin. La pauvre jeune demoiselle qui joue parfaitement du piano, a pris, depuis douze jours, deux écolières dans le quartier, cela lui vaudra deux louis par mois ; c'est-là toute leur ressource ; mais je leur ferai crédit tant que je le pourrai. Combien vous doivent-elles ? demandai-je.—Pour la nourriture et le logement, cela se monte déjà

déjà à cent cinquante livres.—Tenez, les voilà, ayez bien soin d'elles, et gardez-moi bien le secret.—Oh ! soyez tranquille : si je leur contaït votre générosité, elles n'en voudraient pas profiter ; elles sont bonnes, mais si fières ! . . . Les pauvres dames, elles ne sont pas encore accoutumées à l'indigence, elles étaient si riches !.—Ont-elles un domestique ?—Mon Dieu, non, elles n'ont pas même une servante, c'est une des miennes qui les sert. Cependant la mère ne manque de rien, mademoiselle d'Armalos se passe de tout pour elle ; hier encore, sa mère ayant eu l'envie de manger des oranges de Malte, mademoiselle d'Armalos, pour lui en acheter six, fit vendre à son insçu, son manteau de taffetas ouatté, elle ne sort plus qu'avec un simple mouchoir de mousseline, par le froid qu'il fait, et avec une robe de toile ; car elle a aussi vendu pour sa mère, toutes ses robes d'étoffes. Tout cet argent a passé en vin de Malaga, en confitures, en poulets gras pour madame d'Armalos. C'est un ange que cette fille-là.

Ce récit me fit d'autant plus d'impression, que madame Martin était une femme
simple

simple qui n'avait aucun coméragé, et qui était incapable d'exagérer. . .

“ Je montai dans ma chambre, avec émotion. J'y rentrai doucement. . . (Il était dix heures du soir.) Je m'approchai de la cloison, on parlait d'un ton soutenu ; je reconnus qu'on lisait. . . . Une voix angélique, une voix enchanteresse prononçait ces paroles : *La vertu tient cela de l'éternité, qu'elle trouve son être en un point. . . Le monde entier n'est rien, tout ce qui est mesuré par le temps va finir. Que quitte-t-on en quittant la vie ? ce que quitte celui qui, à son réveil, sort d'un songe plein d'inquiétude**. Ici, on s'arrêta. Un sentiment inexprimable de respect et d'admiration remplit délicieusement mon âme : (Je croyais alors à la vertu.) J'écoutais toujours : au bout de quelques minutes, j'entendis la même voix qui récitait tout haut des prières ; je tombai à genoux. . . Jamais ma foi ne fut si vive, il me semblait que je priais avec des anges, et que toutes les vertus m'entouraient, la religion, la piété filiale, la douce innocence, la sainte résignation !. . . Après les prières, j'entendis donner et recevoir un baiser maternel :

* Bossuet.

maternel. On cessa de parler, je recueillis encore quelques soupirs ; enfin, un profond silence m'annonça le sommeil de ces deux victimes du malheur. Je jouis de l'idée qu'elles ne souffraient plus. Je restais immobile, dans la crainte de faire le moindre bruit ; il serait si barbare de réveiller l'infortuné qui goûte peut-être l'illusion d'un songe heureux, ou qui, du moins, a perdu le sentiment et le souvenir de ses peines !. . . . Je devais aller souper chez un ami ; il me fut impossible de m'arracher de ma chambre, il me semblait qu'en y restant, je soignais ces infortunées. J'aimais à veiller sur elles, tandis que la Providence leur accordait quelques instans de repos !. . . .

“ Je me couchai tard, je m'éveillai avec le jour ; je m'habillai à la hâte, j'étais pressé de sortir. Je fus acheter une énorme quantité d'oranges de Malte et de grenades que je portai à mon hôtesse ; je la chargeai d'offrir la moitié de cette provision à madame d'Armalos, en lui disant qu'elle l'avait reçue en présent, d'une dame à laquelle, depuis la révolution, elle avait rendu quelques services. Madame Martin fit parfaitement ma commission ; elle étala
7 dans

dans sa chambre, toutes les oranges qu'elle gardait, ce qui ne laissa aucun doute sur la sincérité de son récit ; les oranges furent acceptées avec une vive reconnaissance, sur-tout, de la part de Caliste (on appelait ainsi mademoiselle d'Armalos) ; car c'était le seul aliment que sa mère prît sans dégoût.

“ Je n'avais pas oublié que Caliste avait vendu le seul vêtement qui la pût garantir un peu du froid ; il fallait la tromper pour lui en rendre un autre. J'en trouvai le moyen. Je découvris qu'une femme à laquelle elle avait donné plusieurs leçons de piano, venait d'émigrer subitement, sans lui payer ses cachets ; j'achetai une pelisse de satin gris très-simple, longue, ample, et bien fourrée ; j'enveloppai dans un papier, l'argent des cachets ; je fis un paquet du tout, sur lequel, d'une écriture contrefaite, j'inscrivis ces mots : *De la part de madame de *****, et je le fis remettre à Caliste qui n'eut pas le moindre soupçon de la vérité, d'autant plus que la dame émigrée lui avait toujours montré un caractère très-généreux, et la plus vive amitié.

“ Madame Martin qui me connaissait depuis long-temps, ne pouvait se défier de la

H

pureté

pureté de mes intentions : d'ailleurs, pour lui ôter jusqu'à l'ombre d'une crainte à cet égard, je lui déclarai, dès le premier moment, que je voulais respecter la solitude de deux personnes qui menaient une vie si retirée ; que je ne désirais point faire connaissance avec elles ; que je la priais instamment, non-seulement, de me garder un inviolable secret sur ce que je faisais pour elles, mais encore de ne leur jamais parler de moi. Madame Martin me le promit, et j'y comptai. Elle était la femme du monde la moins bavarde et la moins curieuse. J'exigeai, de plus, qu'elle ne me parlât de madame d'Armalos, que pour m'instruire des choses que je pourrais faire pour elle. Quant à Caliste, madame Martin avait d'elle-même, la délicatesse de ne jamais me prononcer son nom sans nécessité.

“ Caliste copiait parfaitement de la musique, mais ne trouvait point d'ouvrage. Madame Martin eut l'air de lui chercher des pratiques, et Caliste, bientôt, eut une prodigieuse quantité de musique à copier. Sa mère eut un bon médecin qui fit des visites assidues, en disant qu'il ne recevrait de paiement que lorsque la malade serait parfaitement guérie. Caliste

liste pouvait d'autant moins soupçonner que je fusse l'auteur de toutes ces choses, que, depuis quinze jours que je logeais à côté d'elle, je n'avais pas fait la moindre démarche pour la voir, ou pour me faire remarquer d'elle. Elle savait seulement qu'un jeune homme couchait dans le cabinet voisin de sa chambre ; mais j'étais si peu bruyant, que souvent je l'écoutais depuis trois heures, sans qu'elle m'eût entendu rentrer. Je l'avais rencontrée deux fois sur l'escalier, sans m'arrêter et sans lui parler ; je n'avais pu voir son visage, entièrement caché par un voile épais de mousseline, qu'elle portait toujours ; mais je n'éprouvais pas, à cet égard, la curiosité que vous pourriez supposer. Mes sentimens religieux étaient, à cette époque, au dernier point d'exaltation. L'éducation que j'avais reçue, l'exemple de mon père, ma tendresse pour lui, les forfaits des athées et des déistes, la foi, le courage héroïque des martyrs et des fidèles ministres de la religion, la persécution, et les plus chères affections de mon cœur, tout, jusqu'alors, avait non-seulement fortifié, mais porté jusqu'à l'enthousiasme, la vénération des principes que je respectais depuis mon enfance. J'avais eu le bonheur de trouver, dans les armées mêmes, quel-

ques jeunes gens de mon âge qui partageaient, à cet égard, toutes mes opinions. Je n'étais lié qu'avec eux, et sur-tout avec Sérilly, le compagnon des jeux de mon enfance, et depuis, de mes études ! . . . Sérilly, qui me montrait une amitié si tendre ! . . . Ah Dieu !" . .

Dans cet endroit de son récit, Delrive s'arrêta. Un souvenir douloureux oppressait son cœur ; il mit ses deux mains sur ses yeux, et resta quelques instans dans cette attitude. Ensuite, reprenant la parole : " Oui, dit-il, la licence grossière, et l'impiété intolérante ne pouvaient que m'attacher davantage à la religion. La trahison, la perfidie, la fausseté des objets que je chérissais, ont seules causé le changement qui vous étonne. . . . Vous imaginez peut-être qu'une passion romanesque me retenait dans ce cabinet, où j'entendais, où j'écoutais Caliste ? Mais à l'époque dont je parle, je n'étais occupé que du bonheur de faire une bonne action ; c'était sur-tout, l'extrême piété et l'infortune de ces deux femmes qui m'inspiraient un si vif intérêt ; j'aimais à trouver dans leurs entretiens, les preuves les plus touchantes de l'utilité de la religion ; en les écoutant, je m'affermis dans tous mes principes ; je me
4
plaisais,

plaisais, sans doute, à penser que Caliste était belle, mais il me suffisait de le savoir. L'imagination m'offrait d'elle une idée vague et céleste, c'est ainsi qu'on se représente les anges. Tous les soirs je rentrais avec la précaution d'ouvrir doucement ma porte, et de ne pas faire le plus léger bruit, afin d'écouter la lecture de piété, faite par Caliste, et ensuite, de prier avec elle...

“ Un matin, madame Martin me dit en confidence, que madame d'Armalos était décidée à faire l'effort de sortir, sous deux jours, pour aller entendre une messe qui se disait dans une cave à six heures du matin, tous les Dimanches, chez une dame du voisinage. Madame Martin y allait aussi, elle me promit d'obtenir la permission de m'y mener. Le jour suivant, madame d'Armalos, pour essayer ses forces, fut avec sa fille, faire une visite dans notre rue. J'ouvris ma fenêtre pour les voir passer. Caliste soutenait sa mère à laquelle madame Martin donnait le bras, de l'autre côté. Caliste avait toujours le visage voilé. Je remarquai qu'elle avait enveloppé sa mère dans sa pelisse.. Quand je les eus perdues de vue, il me prit envie d'entrer dans leur chambre; je sortis de

la mienne, et je vis, avec plaisir, que leur porte était ouverte. Une vieille servante faisait leurs lits. . . J'entrai, sous prétexte de parler à la servante. . . . Je considérai, avec attendrissement, cet humble et triste asyle du malheur. . . Les deux lits jumeaux, avec des rideaux d'indienne, étaient placés l'un à côté de l'autre ; un grand fauteuil, trois chaises de paille, une petite table couverte de musique, et un secrétaire, formaient tout leur ameublement. J'ouvris les livres posés sur le secrétaire ; c'étaient l'Évangile, des Heures, et les Sermons de Bossuet. Parmi ces livres était placé un petit sablier. La servante, voyant que je le regardais, me dit que c'était mademoiselle d'Armalos qui l'avait fait, afin de donner à sa mère, aux heures prescrites par le médecin, les potions qu'elle était obligée de prendre. Les pauvres dames, ajouta-t-elle, avaient encore une belle montre, quand elles sont venues ici, mais il a bien fallu la vendre avec tout le reste. Tandis que la servante parlait, je considérais, avec intérêt, ce sablier, ouvrage touchant de la piété filiale, qui n'avait jamais indiqué l'heure d'une dissipation profane, et qui, sanctifié par son emploi, réglait constamment le cours d'une
journée

journee consacrée à la retraite, au travail et à la vertu . . . Croyant avoir tout vu, j'allais m'en aller, lorsque, j'aperçus, dans un coin de la chambre, un tableau couvert d'une toile verte; je demandai ce que c'était : la vieille servante le découvrit, en disant : *C'est le portrait de mademoiselle d'Armalos.* A ces mots, j'éprouvai une émotion si extraordinaire, et causée par tant de sentimens différens, qu'il m'est impossible de vous la bien dépeindre. Jamais je n'aurais ouvert le rideau, qui cachait le portrait de celle qui voilait toujours son visage, de celle que je révérais comme un ange, et dont j'étais le bienfaiteur secret ! Un mouvement invincible de curiosité fixa mes yeux sur son image; mais il me semblait que je faisais une mauvaise action en la regardant...Emu, troublé, et trop séduit par cette dangereuse contemplation, je sortis de la chambre en ordonnant à la servante, de ne dire à personne, pas même à madame Martin, que j'y fusse entré. De ce moment, l'intérêt que je prenais, au sort de Caliste, devint, sans doute, plus vif et plus pressant; mais ne m'enorgueillissant plus d'une parfaite pureté d'intentions, je ne goûtai plus cette satisfaction intérieure dont le charme était si

doux que tout l'enchantement de l'amour ne put m'empêcher de le regretter. En quittant la chambre de Caliste, je me hâtai de sortir, je volai chez un horloger, j'achetai une pendule avec une sonnerie bien éclatante. Je revins chez moi, et n'osant porter cette pendule où j'aurais voulu l'offrir, je la posai contre la cloison qui me séparait de Caliste. Je ne voulais pas rendre *le sablier* inutile, mais il ne marquait que des intervalles, que la durée du temps, il ne pouvait indiquer l'heure. J'étais *incognito* dans ma chambre, c'est-à-dire, sans que Caliste soupçonnât que j'y fusse, lorsque, pour la première fois, elle entendit sonner ma pendule. Oh ! quel fut mon ravissement, lorsqu'une exclamation de la mère et de la fille me fit juger de la joie que leur causait cette nouveauté ! . . . Avec quel plaisir j'entendis la douce voix de Caliste compter l'heure ! . . .

“ Le lendemain matin à six heures, je me rendis dans l'appartement de madame Martin, pour aller avec elle dans la maison où nous devions entendre la messe ; je trouvai dans sa chambre madame et mademoiselle d'Armalos. Nous n'étions éclairés que par une seule chandelle, car il ne faisait pas encore jour. Caliste
avait

avait toujours son grand voile de mousseline, rabattu : elle était assise à côté de sa mère ; elle était sans gants. Mes yeux se fixèrent sur ses mains, je n'en ai jamais vu d'aussi éblouissantes et d'aussi parfaites. Madame d'Armalos avait le visage découvert : quoiqu'elle eût quarante ans, et qu'elle fût mourante, elle était encore belle, et, malgré la différence d'âge, le portrait de sa fille lui ressemblait prodigieusement. Cette ressemblance frappante rendait à mes yeux son visage si intéressant, que je ne pouvais me lasser de la regarder. Au bout de quelques minutes, madame Martin donna le signal du départ. Madame d'Armalos, soutenue par Caliste, se leva ; je m'approchai d'elle, je lui offris mon bras qu'elle accepta, et nous partimes. La maison où nous allions, était au bout de la rue ; une servante vint nous ouvrir, et nous introduisit mystérieusement ; on nous fit descendre une cinquantaine de marches, et nous nous trouvâmes dans une cave. J'éprouvai une sorte de saisissement, en entrant dans ce sombre souterrain, où la vertu gémissante, opprimée, venait se réfugier et se recueillir. . . . C'était le temple secret et caché de la piété persévérante ;

vérante ; c'était le dernier sanctuaire de l'espérance. . . Nous avançons, et nous voyons une douzaine de personnes prosternées devant un autel posé sur une table, et seulement éclairé par deux chandelles. Nous tombâmes à genoux. L'enthousiasme de la dévotion était dans tous les cœurs. Oh ! comme il animait le mien ! . . . Combien me parut respectable la religion proscrire, persécutée, par conséquent dénuée de faste, et à l'abri de tout soupçon d'affectation et d'hypocrisie. . . Près de l'autel, un prêtre vénérable, assis sur une escabelle de bois, prêcha pendant une demi-heure. Il avait pris pour texte ces paroles de l'Évangile :

*“ Mes frères, regardez comme le sujet d'une grande joie, les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. . . **

“ Jamais les discours les plus éloquens des plus grands orateurs chrétiens, n'ont pu faire une telle impression ; c'était un prêtre résigné au martyre, qui parlait, un prêtre courageux et fidèle qui, chaque jour, exposait sa liberté et sa vie pour la religion, et qui déjà lui avait sacrifié sa fortune et son état. Nous fondions
en

* Ep. de St. Jacques, ch. 1.

en larmes. . . . Avec quelle attention profonde nous l'écoutions ! . . . Quelle autorité lui donnaient sa foi, ses mœurs et son exemple ! Quoiqu'il ne répâtât que ce que mille autres avaient dit avant lui, il nous semblait que nous entendions prêcher, pour la première fois, les maximes de l'Évangile. Malgré l'extrême simplicité de son exhortation, rien ne nous en parut commun ; chaque mot de son discours avait pour nous un sens attachant, et dans sa bouche, la morale évangélique joignait à sa sublimité, tout l'intérêt puissant qu'elle dut avoir dans les premiers siècles de l'église.

“ Durant la célébration de la messe, je vis un exemple frappant du pouvoir de la religion. Madame d'Armalos, à l'instant de la communion, parut véritablement recouvrer ses forces et la santé ; elle se leva seule, s'avança, d'un pas ferme et précipité, vers l'autel ; son visage était coloré, la douce confiance, une joie pure et céleste venaient d'en effacer l'empreinte de la souffrance. . . Elle se précipita aux genoux du prêtre pour recevoir la communion. Ah ! dans ce moment, son âme exaltée pouvait braver la persécution et défier les tyrans ; elle était au-dessus de la crainte et de la douleur.

“ Quand

“ Quand le service fut fini, on se pressa d'enlever et de cacher l'autel ; alors, par un mouvement unanime, nous nous rapprochâmes tous les uns des autres ; les hommes se serraient la main, les femmes s'embrassaient ; on se félicitait ainsi, tacitement, de la consolation qu'on venait de goûter, et d'avoir remporté une sorte de victoire sur la tyrannie.

“ Je reconduisis madame d'Armalos et sa fille, jusqu'à la porte de leur chambre. Obligé de sortir pour une affaire, je ne rentrai qu'à huit heures du soir. Madame Martin me dit que madame d'Armalos, au dernier période d'une maladie mortelle, s'était trouvée mal plusieurs fois dans la journée, et que le médecin appelé, n'avait pu cacher son effroi.

“ Je montai dans ma chambre, et, suivant ma coutume, je fus m'asseoir, sans bruit, à côté de ma pendule, c'est-à-dire, tout-à-fait contre la cloison. . . La mère et la fille s'entretenaient ensemble. Je ne perdis pas un mot de leur conversation. Ah ! ma fille, disait madame d'Armalos, que mon âme est calme et satisfaite ! j'ai pu remplir ce devoir sacré de la religion ; maintenant, je suis tranquille ! Oh ! qu'elles sont belles, ces paroles de l'apôtre qu'on

qu'on nous a citées ce matin ! *Regardez comme le sujet d'une grande joie, les diverses afflictions qui vous arrivent.* Non, ce n'est point assez d'être résignée, il faut embrasser l'infortune avec joie ; il faut reconnaître que durant cette vie si courte, dans ce passage rapide et dangereux, elle est un bienfait de la Providence : c'est elle, ô ma Caliste, qui a mûri ta raison, et qui a développé toutes tes vertus. . . Elle me ravit un époux, mais je vais le rejoindre. . . Je te laisse sans appui sur la terre, mais le Suprême Protecteur de l'innocence veillera sur toi. L'Esprit-Saint n'a-t il pas dit : *Celui qui n'a que le Très-Haut pour appui, recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel* *. Ah ! puis-je m'inquiéter sur ton sort ! . . . A ces mots, j'entendis Caliste soupirer et sangloter ; mes pleurs coulèrent avec les siens. . . Madame d'Armalos, avec une inconcevable fermeté, fit à sa fille une exhortation dont chaque mot semblait annoncer qu'elle croyait sa fin très-prochaine. J'admirais le courage surnaturel de cette femme, de cette mère infortunée ; la religion, pour elle, réparait tout, consolait de

* Pseaume 90.

de tout. . . Convenons-en, nul ami, nul puissance sur la terre n'en pourraient faire autant.

“ Quand ma pendule sonna neuf heures, Caliste, d'une voix entrecoupée, commença, comme à l'ordinaire, sa lecture de piété. A dix heures, sa mère lui demanda de l'aider à se mettre à genoux. Eh quoi ! dit Caliste d'un ton plein d'effroi, n'avez-vous plus de forces ? . . . J'en ai eu assez aujourd'hui, répondit madame d'Armalos . . . Ma mère ! . . . s'écria Caliste. Mon Dieu ! bénissez-la, reprit, d'une voix forte, madame d'Armalos. A ces mots, Caliste fit un cri déchirant qui m'apprit que sa mère n'existait plus. . . . Pénétré d'attendrissement et d'horreur, je me lève, je frappe à la cloison, en m'écriant : je vais vous envoyer des secours dans l'instant, et je vais vous chercher un médecin. . . *Ab ! monsieur Delrive !* répondit Caliste d'une voix éteinte, mais avec l'accent le plus touchant. . . Je m'élançai vers ma porte, je sortis en courant, j'appellai les servantes ; on vint, et sans m'arrêter, je franchis l'escalier, je traversai la cour, je volai dans la rue, et me jetant dans un fiacre, j'allai chez un chirurgien du voisinage qui vint sur-le-champ avec moi.

moi. Il entra chez Caliste, et je restai dans ma chambre. Caliste se flattait que sa mère n'était qu'évanouie. Le chirurgien lui déclara l'affreuse vérité. Les gémissemens de cette infortunée me percèrent le cœur. Madame Martin essaya vainement de l'engager à coucher dans son appartement, Caliste voulut passer la nuit auprès du corps de sa mère. Nous ne pouvons, dit-elle, avoir un prêtre pour veiller, je dois le suppléer et prier ici jusqu'au jour. Une servante resta avec elle.

“ Une demi-heure après que madame Martin l'eut quittée, j'entendis qu'elle réveillait la servante qui déjà s'était endormie; je frappai de nouveau à la cloison. A ce signal, Caliste attentive, cessa un instant de gémir, afin d'écouter. Vous n'êtes point seule, lui criai-je; toute la nuit entière je veillerai, et je prierai avec vous. . . Ange consolateur! dit Caliste; ses pleurs qui la suffoquaient, lui coupèrent la parole. Je veillai en effet, et je trouvai dans cette nuit mélancolique, un charme indéfinissable que je ne puis maintenant ni dépeindre, ni même concevoir. Loin de craindre, suivant ma coutume, d'être entendu, j'avais soin, au contraire, de faire assez de bruit pour prouver

à Caliste que je ne dormais pas ; c'était une manière de m'entretenir avec elle, et de lui exprimer tout l'intérêt que m'inspirait une douleur dont j'étais alors l'unique témoin et le seul confident. Je recevais ses soupirs, j'y répondais par les miens. Nous étions l'un avec l'autre, sans nous parler et sans nous voir. . . . Au milieu de la nuit et des méditations sur la mort, cette sympathie touchante, indépendante des sens, cette correspondance si pure, ressemblait à l'union céleste des âmes qui, dégagées des illusions et des liens de la vie, se retrouvent, s'unissent et se confondent ensemble par un sentiment immortel.

“ Caliste voulut garder trois jours le corps de sa mère, et je restai tout ce temps dans ma chambre. Lorsqu'elle eut achevé de remplir tous ces tristes devoirs, je lui fis proposer par madame Martin, de changer de chambre avec elle, la sienne devant lui être devenue odieuse. Elle accepta cette offre avec une extrême reconnaissance, et elle me fit dire qu'elle espérait me renouveler elle-même ses remerciemens chez madame Martin, aussitôt que ses forces lui permettraient de descendre. Ce message me causa la joie la plus vive ; j'étais transporté de l'idée
que

que j'allais enfin voir celle que je connaissais déjà si bien, et qui m'était si chère. . . . Avant de quitter la chambre que je cédaï, j'y fis poser plusieurs jolis meubles et un *piano*. Il ne fut pas possible de persuader à Caliste, que cet instrument appartînt à madame Martin; mais pour l'engager à le garder, on l'assura qu'un de mes amis, partant pour la province, me l'avait prêté pour six mois. J'entrai dans ma nouvelle chambre, avec autant d'émotion que d'attendrissement. Il n'y avait plus qu'un lit, et c'était celui de Caliste. Elle avait emporté son portrait, et mes yeux se fixaient encore sur cette place vide; j'y voyais toujours cette figure charmante.... J'examinai, de nouveau, tous les meubles qui lui avaient servi, j'ouvrais tous les tiroirs, j'espérais y trouver quelques lignes de son écriture. En faisant cette recherche, quelle fut ma joie de découvrir tout-à-coup, dans un coin, le petit sablier oublié, ou, pour mieux dire, abandonné; je m'en saisis avec transport, je jurai qu'il ne serait point profané, qu'il ne serait employé que pour marquer le temps consacré au sentiment, à la vertu, et que je le conserverais toujours. J'ai tenu ma parole, je le possède encore, je n'y dois plus

attacher de prix, et cependant je l'ai gardé. . . .
 Le lendemain au soir du jour où je fus établi dans ma nouvelle chambre, j'éprouvai la plus douce sensation, Caliste joua du piano. Quand elle n'aurait pas eu un talent aussi supérieur, je l'aurais écoutée avec ravissement. Elle jouait de tête.... Cette harmonie expressive et plaintive n'était pas de la musique, c'était le langage du cœur, il s'adressait à moi; Caliste me parlait, elle me remerciait, elle se confiait à moi... Elle ne cessa de jouer qu'à dix heures; alors je l'entendis s'approcher de la cloison; je me levai avec saisissement, Caliste était devant moi, près de moi, je la voyais, je l'entendais respirer Elle se mit à genoux, et nous terminâmes cette soirée comme les autres, en priant ensemble.

“ Le jour suivant, un de mes amis vint m'apprendre que Sérilly, dénoncé, était arrêté à Chartres. Quoique je fusse au désespoir de quitter Caliste pour quelques jours, je n'hésitai point, et je partis sur-le-champ. Je comptais ne rester à Chartres que deux ou trois jours, et l'affaire de Sérilly me retint plus d'une semaine. J'eus le bonheur de le servir comme je le désirais, et de le tirer entièrement du danger

danger où il se trouvait. Je lui confia mes sentimens pour Caliste, et mon projet d'écrire à mon père pour l'instruire, aussitôt que j'aurais vu Caliste. Je retournai à cheval, à Paris, afin d'y arriver plus promptement. Mais, quelle affreuse nouvelle m'y attendait ! . . . Caliste n'était plus chez madame Martin. Le surlendemain de mon départ, on fit dans la maison une visite domiciliaire; on fut dans la chambre de Caliste, qui, suivant sa coutume, et la recommandation de sa mère, avait toujours, depuis six mois, le visage couvert d'un voile. L'un des satellites de la tyrannie eut l'insolence d'arracher son voile : ce misérable, frappé de sa beauté, revint le lendemain, et osa lui faire une déclaration d'amour, que Caliste reçut avec le dernier mépris, et d'autant plus justement que ce scélérat était marié. Outré de fureur, il fut la dénoncer comme *royaliste et fanatique*, et il produisit pour preuve, un petit crucifix qu'il avait trouvé dans son secrétaire. L'innocente et malheureuse Caliste fut arrêtée et conduite en prison. J'y volai à l'instant même, elle était au secret; il me fut impossible de pénétrer jusqu'à elle : mais je découvris qu'un homme que je connaissais un

peu, était en prison dans un cachot à côté du sien. Comme les dénonciations contre cet homme paraissaient moins *graves* que celles qui avaient privé Caliste de sa liberté, j'espérai que j'obtiendrais facilement la permission de le voir ; je quittai la prison, pour aller faire, à cet égard, les sollicitations nécessaires. Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que j'obtins cette permission si ardemment désirée : alors, je retournai à la prison, et j'entrai dans le cachot voisin de celui de Caliste. Après avoir promis au prisonnier de lui rendre tous les services qui dépendraient de moi, je le mis dans ma confiance, et m'approchant du mur qui me séparait de Caliste, j'élevai la voix pour lui dire : *je suis encore avec vous ! . . .*

“ Grand Dieu ! s'écria-t-elle, êtes-vous prisonnier ? Non, répondis-je, mais je voulais vous apprendre mon retour, c'est vous dire que je me dévoue entièrement à vous servir. Le plus sûr moyen est de vous réclamer comme mon épouse, en déclarant que nous sommes secrètement unis depuis cinq semaines ; y consentez-vous ?—Pouvez-vous disposer de votre foi ?—Oui.—Me la donnerez-vous en effet ?—Ah ! c'est avec transport que j'en prends

prends le ciel à témoin.—Je fais à genoux le même serment.—O ma Caliste ! mon épouse ! . . .—Cher Delrive, je suis à vous.—Demain, ce soir, peut-être, vous serez libre. A ces mots, je m'élançai vers la porte pour sortir ; mais le prisonnier (nommé Durand) m'arrêta : Un moment, me dit-il, je vous déclare que si vous ne me faites pas sortir avant la demoiselle que vous aimez tant, je découvrirai votre stratagème. Ces paroles furent un coup de foudre pour moi ; je restai immobile d'étonnement et de colère. Je sentis, cependant, combien il m'importait de ménager mon égoïste confident. Je dissimulai mon indignation. Eh quoi, mon cher Durand, repris-je, pouvez-vous avoir la dureté de m'imposer une telle condition ! n'êtes-vous pas sûr de mon zèle. . . Pas du tout, interrompit-il froidement ; vous me connaissez à peine, je trouve une occasion unique de vous engager à mettre en œuvre pour moi tout votre crédit, souffrez que j'en profite.—Puis-je du moins, à ce prix, compter sur votre parfaite discrétion.—Jamais je ne fais le mal de gaîté de cœur. Faites-moi sortir, et je soutiendrai, de toute mon âme, que j'ai été l'un des témoins de votre mariage.

—Il serait bien plus généreux de vous confier à ma reconnaissance.—Il est bien plus sûr de ne m'en reposer que sur votre intérêt le plus cher.

“ Je n'eus rien à répondre, je promis tout ce que ce maudit homme exigea. Il me fallut subir l'ennui d'entendre tous les détails de son affaire, il fallut même l'écouter avec la plus grande attention, afin de me mettre en état de le mieux servir. Je le quittai, outré contre lui, mais décidé à risquer ma vie, s'il le fallait, pour lui rendre la liberté, puisque l'existence de Caliste en dépendait. Ce qui, sur-tout, me désespérait, c'est que je ne pouvais faire la moindre démarche en faveur de Caliste, avant d'avoir obtenu l'élargissement de Durand, car il aurait tout déclaré, si, par hasard, on m'eût accordé sur-le-champ la liberté de Caliste. Il fallait donc d'abord, n'agir uniquement que pour lui. Je courus tout le reste du jour, et jusqu'à minuit, pour cette affaire. On me donna des espérances, mais je ne terminai rien. J'étonnai beaucoup tous ceux auxquels je m'adressai, par l'ardeur de mon zèle, et par la véhémence de mes sollicitations pour Durand : en effet, on ne pouvait montrer un
intérêt

intérêt plus passionné. Le lendemain matin, je retournai à la prison ; j'avais, au fond de l'âme, une humeur affreuse contre Durand. Malgré les efforts que je faisais pour la dissimuler, je vis bien, à son sourire malin, qu'il la pénétrait. Je lui dis, sans aucun détail, que j'avais déjà fait beaucoup de démarches pour lui. Je m'en rapporte à vous, répondit-il, je suis sans inquiétude. Pour vous récompenser, ajouta-t-il en riant, je vais m'acquitter d'un message qui vous sera agréable. Vous voyez bien, à ce mur, cette profonde lézarde ; eh bien, à travers cette fente, on m'a passé un billet pour vous. . . Ah ! donnez, m'écriai-je. . . Lisez-le, reprit-il, je ferai passer votre réponse ; mais ne parlez plus à travers ce mur, il faut crier trop haut, cela est dangereux, on pourrait vous entendre, si par hasard le porteclefs venait ici subitement, ce qu'il fait quelquefois. J'ouvrais, d'une main tremblante, le précieux billet, écrit avec un cure-dent et le sang de Caliste, sur le revers d'une vieille lettre ; il contenait ces mots :

“ Dans cet instant, je bénis la tyrannie
 “ qui me refuse les choses nécessaires pour
 “ écrire, puisqu'elle me force à signer, de mon

“ sang, le serment sacré de vous aimer tou-
 “ jours. . . . Jugez de mes sentimens pour
 “ vous. . . . Dans votre absence, madame
 “ Martin, cédant à mes instantes prières, et
 “ lisant dans mon cœur, m’a tout avoué avec
 “ détail. Je sais tout ce que je vous dois,
 “ j’en avais quelques soupçons depuis le don
 “ du piano. O mon généreux, mon vertueux
 “ bienfaiteur ! je vous appartiens, je suis à
 “ vous !. . . . Quel que soit mon sort, je por-
 “ terai au tombeau cette amitié chaste et sainte,
 “ formée par la vertu, par la reconnaissance. . .
 “ Mon unique protecteur, vous seul pouvez
 “ me rattacher à la vie, et je ne désire la
 “ conserver que pour vous.

“ CALISTE D’ARMALOS.”

“ Je l’ai conservé ce billet qui contenait
 un serment si solennel ! ce billet tracé de son
 sang, et qui fut si souvent arrosé de mes larmes !
 Mais je ne veux point anticiper sur les
 événemens, et je vais rassembler toutes mes
 forces, afin de terminer avec sang-froid, s’il est
 possible, cette étrange et triste narration.

“ N’osant plus, d’après l’observation de
 Durand, parler à Caliste, je répondis, à l’ins-
 tant

tant même, par quelques lignes tracées aussi avec mon sang, et nous fîmes passer mon billet à travers la lézarde du mur, après nous être assurés qu'elle était seule, ce que nous fîmes en frappant sur le mur, certains qu'elle ne répondrait point à ce signal, si par hasard, le géolier était avec elle. Caliste frappa trois coups ; je mis un genou en terre. Durand, en me regardant, éclata de rire : mais elle ne nous voit pas, me dit-il. Non, repris-je, mais elle me devine. Ne pouvant parler à Calisté, je sortis promptement de la prison, afin de recommencer mes courses pour Durand. Après plusieurs démarches nouvelles, je vis clairement qu'il serait très-facile de le faire sortir avec de l'argent ; je n'en avais point, j'en empruntai. Je donnai cinq cent louis, et j'obtins, à dix heures du soir, l'ordre signé en bonne forme qui délivrait Durand."

Ici, M. d'Orselin interrompant Delrive :
Ce Durand, dit-il, n'avait pas tort, il prit un excellent parti, c'était, à coup sûr, un homme d'esprit. Oui, reprit Delrive, je suis à présent de votre avis : voilà l'esprit, ou, pour mieux dire, le caractère qu'il faut avoir ; la délicatesse n'est qu'une duperie, et la générosité, qu'une sottise.

sottise. . . . Après ces réflexions, M. d'Orselin pressant Delrive de reprendre son récit, il continua de la sorte :

“ Voulant alors sur-le-champ agir pour Caliste, j'envoyai à Durand l'ordre que je venais d'obtenir, et je fus dans l'instant faire une déclaration, et réclamer Caliste comme mon épouse. Je dis que, m'étant marié sans le consentement de mon père, j'avais différé cette démarche jusqu'au moment où je l'avais obtenu. On me crut, et je me couchai avec l'espérance de voir Caliste bientôt libre. J'avais des amis et de puissans protecteurs ; on me promit de me rendre ma femme ; mais, pour hâter l'ordre, il aurait fallu aussi donner encore de l'argent à quelques personnes subalternes, et j'avais épuisé pour Durand, tout mon crédit. Dans cette conjoncture, Sérilly arriva à Paris ; je l'informai de ma situation et de mon embarras, et il me promit formellement de me trouver quinze mille francs sous deux jours. Je commençais à respirer, lorsque je reçus une lettre accablante qui m'apprit que mon père, à cent cinquante lieues de moi, était dangereusement malade, et qu'il me demandait. Malgré le désespoir que j'éprouvai de quitter Caliste, enfermée encore,

je

je ne pouvais balancer. J'envoyai chercher Sérilly, je comptais sur lui comme sur moi-même ; je le chargeai d'une lettre pour Caliste, il me donna sa parole de se consacrer entièrement à cette affaire ; je n'en doutais pas, mais je partis la mort dans le cœur. Je trouvai mon père mourant, quoiqu'il eut toute sa tête. Je lui fis l'aveu de tout ce qui m'était arrivé, et en approuvant mon attachement pour Caliste, il me la rendit plus chère encore. Dévoré d'inquiétudes déchirantes, j'étais, depuis six jours chez mon père, quand je reçus une lettre de Sérilly ; il me mandait que le scélérat qui avait dénoncé Caliste, faisait de puissans efforts pour nous nuire, que sans lui, Caliste serait déjà en liberté ; cependant, Sérilly me protestait qu'il était sûr du succès ; que déjà Caliste, mieux logée dans la prison, n'était plus enfermée au secret, qu'il avait eu la permission de la voir ; il me parlait avec enthousiasme de ses grâces, de sa beauté. . . . et m'envoyait d'elle la lettre la plus touchante.

“ Cependant, l'état de mon père empirant chaque jour, ne me permit plus de conserver l'ombre même de l'espérance. Vous connaissiez ma tendresse pour lui, vous pouvez vous
6 représenter

représenter ma douleur. Il lutta contre la mort pendant trente-trois jours, et durant tout ce temps, je ne reçus de Sérilly que la lettre dont j'ai parlé. Au bout de quinze jours, j'envoyai un courrier à Paris. Divers accidens retardèrent son retour, il ne revint que le jour de la mort de mon père ; mais du moins, il m'apprit que Caliste était sortie de prison trois semaines après mon départ, qu'elle avait quitté Paris, ainsi que Sérilly, et que l'on ignorait où l'un et l'autre pouvaient être. C'était tout pour moi d'être rassuré sur le sort de Caliste ; je ne doutai point qu'elle ne m'eût écrit : j'imaginai que ses lettres et celles de Sérilly avaient été ou perdues, ou remises entre des mains négligentes. Je ne concevais rien à ce prompt départ de Paris ; mais, comptant sur la parfaite fidélité de deux personnes qui possédaient toute mon estime et ma plus vive tendresse, je ne formais pas le moindre soupçon, et j'étais sans inquiétude. Des affaires de la plus grande importance me retinrent encore malgré moi, à ***, environ douze jours, au bout desquels je retournai à Paris. Après quelques informations, j'appris que Sérilly, en effet, était parti avec Caliste, et qu'on le croyait à L***, dans sa terre

donc. Je tombai sur une chaise. Comme je vous le disais, continua-t-il, la citoyenne Sérilly est belle *comme les amours*. Son père s'appelait d'Armalos ; c'était un riche banquier . . . Ici, l'aubergiste me voyant pâlir, appela, à grands cris, sa servante, pour me faire donner un verre d'eau-de-vie, en assurant que rien n'était meilleur pour la lassitude. Pendant ce temps, l'idée me vint que ce mariage n'était peut-être qu'une feinte que Sérilly avait jugée nécessaire. Quand la servante fut partie, je demandai où Sérilly s'était marié. D'abord, à la municipalité de Châlons, répondit l'aubergiste. Mais la citoyenne Sérilly ne s'est pas contentée de cela (car entre nous, elle est dévote) ; elle a fait chercher un prêtre qu'on a eu bien de la peine à trouver, et elle s'est remariée dans le château ; j'en puis parler sagement, car j'ai été l'un des témoins, c'est moi qui ai tenu le poêle.—Et . . . l'épouse de Sérilly est-elle restée à L*** ?—Vraiment oui, la pauvre femme est bien affligée, car elle aime tant son mari ! . . .—Je veux la voir ; m'écriai-je. En disant ces paroles, je me levai brusquement, je fus chercher un cheval, et, dans un état impossible à décrire, je continuai ma route.

Je

Je n'avais que deux lieues à faire. J'entrai dans le village de L*** à neuf heures et demie. Je laissai mon cheval dans le premier cabaret que je rencontrai, et je m'acheminai à pied vers le château. Je rencontrai dans l'avenue une servante, et l'arrêtant pour la questionner, j'appris que madame de Sérilly se promenait avec une femme de chambre, dans un bois voisin. Je m'y rendis.....Je marchais au hasard, avec un battement de cœur qui m'ôtait la respiration. Le moindre bruit me faisait frissonner ; je croyais toujours entendre la perfide que je cherchais. . . En approchant d'un petit pavillon Chinois, dont les fenêtres étaient fermées et la porte entr'ouverte, je fus prêt à m'évanouir, car j'entendis véritablement la voix de Caliste. . . . Cette voix n'avait plus, à mon oreille, la même douceur, mais je ne pus la méconnaître. . . Je m'arrêtai à la porte pour écouter. Dans ce moment, la femme de chambre parlait. . . Vous le reverrez, madame, disait-elle, pourquoi vous affliger ainsi ! . . . Pourquoi ! reprit Caliste en pleurant, grand Dieu ! . . ô mon cher Sérilly ! que ne m'as-tu permis de te suivre, avec quelle joie j'aurais partagé tes dangers !..—Mais, madame, il faut
espérer

espérer en la bonté de Dieu.—Ah ! sans doute, j'ose y compter ; sans la religion que deviendrais-je ? . . . Ces dernières paroles achevèrent de soulever mon âme indignée. Hypocrite ! m'écriai-je, et j'entrai dans le pavillon. . . Ce fut ainsi que, pour la première fois, je vis, sans voile, celle que j'adorais . . . Sa ressemblance frappante avec sa mère et avec son portrait si bien gravé dans mon souvenir, aurait suffi pour me la faire reconnaître au milieu de mille personnes. Elle fit un cri perçant à ma vue... Je m'avançai vers elle, avec fureur : Frémissez, lui dis-je, en voyant l'ennemi mortel de votre indigne époux ; non, ce n'est point par une mort glorieuse qu'il doit périr, c'est cette main vengeresse qui terminera son infidèle vie. . . . A ces mots, Caliste éperdue, s'évanouit. Secourez-la, dis-je à la femme de chambre épouvantée. Dites-lui qu'elle ne craigne rien d'un premier mouvement que je désavoue ; le plus profond mépris sera ma seule vengeance. En disant ces paroles, je m'élançai hors du pavillon, je sortis précipitamment du bois, j'allai reprendre mon cheval, et je m'éloignai avec rapidité de ce funeste lieu. Je retournai en hâte à Paris, j'y recueillis une trentaine

trentaine de mille francs; ensuite, muni de faux certificats, et déguisé en marchand de chevaux, je partis sous un nom supposé. J'abandonnai une patrie infortunée que les crimes des tyrans, depuis long-temps me rendaient odieuse. Trahi de la manière la plus inconcevable, par les objets de ma tendresse, je renonçai à l'amour et à l'amitié; c'était pour moi abjurer la vertu. . . . La lâche inconstance et la perfidie de Caliste me firent connaître que la religion n'ajoute rien à la morale, et n'influe en rien sur nos caractères et sur nos actions. Caliste est encore *dévot*. . . . et elle m'a indignement trompé, sacrifié, et sans le moindre remords! . . . Si la religion est inutile, elle n'est qu'une imposture. . . . Caliste m'a trahi, Caliste est ingrate. . . . Sérilly est un monstre, et cependant, ce couple infidèle et parjure est heureux, et moi je suis abandonné, fugitif, désespéré. . . . Il n'y a point de Providence. Ajoutez à cela, dit M. d'Orselin, que les assassins et les spoliateurs sont triomphans en France. . . . Ah! reprit Delrive, je me dédommagerai d'avoir été dupe et crédule si long-temps.

K

Delrive,

Delrive, pour se distraire de sa mélancolie, voyagea dans la Suisse pendant un mois. Il revint ensuite à Lausanne, et il reprit son logement chez M. d'Orselin. Il passa ainsi tout l'automne et tout l'hiver. M. d'Orselin lui témoignait beaucoup d'amitié ; Delrive lui montra sa surprise qu'il n'eût pas fait venir, près de lui, son neveu, qui avait émigré depuis plusieurs années. Ce neveu qui s'appelait aussi d'Orselin, était un jeune homme intéressant, mais il avait une femme, des enfans, et le vieux d'Orselin, trop personnel pour se charger d'une famille entière, prétendait que sa pauvreté ne lui permettait pas de secourir son malheureux neveu qui, relégué au fond de l'Espagne, languissait dans la misère. Néanmoins, il assura Delrive, qu'il avait la plus vive tendresse pour le jeune d'Orselin. J'ai été jadis son bienfaiteur, dit-il, et mon plus grand chagrin est de ne pouvoir l'être aujourd'hui. Cependant Delrive, malgré tous ses efforts, ne pouvait bannir Caliste de son souvenir ; quand il se rappelait les détails de sa liaison avec elle, il ne pouvait concevoir un changement si prompt, une trahison si audacieuse. Quelquefois, il relisait ses lettres et
alors,

alors, il reprenait toute la violence de son premier ressentiment. Il s'emportait, il déclamaient contre la religion ; mais la passion et la colère ne lui ôtèrent pas entièrement le jugement, il ne pouvait s'empêcher de convenir, avec lui-même, que la dévotion avait jadis épuré ses mœurs, exalté toutes ses vertus, que ce même sentiment avait adouci, jusqu'au tombeau, toute l'infortune de madame d'Armalos ; enfin, il se rappelait encore la mort douce et pieuse de son père ; et tous ces souvenirs, sans le ramener à la vertu, le troublaient et le tourmentaient. Il était si aigri, si révolté des crimes qui se commettaient en France, et de la prospérité des tyrans ; il éprouvait, sur-tout, une indignation si profonde de la trahison inouïe de sa maîtresse et de son ami, qu'il aurait passionnément désiré pouvoir s'affermir dans son incrédulité. Le scepticisme de M. d'Orselin ne lui convenait nullement : outre qu'il lui paraissait absurde de secouer le joug de la religion, sans en rejeter positivement la croyance, il fallait à sa rage insensée, un parti plus tranchant, il voulait être matérialiste, athée ; il en avait déjà l'affreux langage ; c'était en lui, non une opinion, mais une vengeance. Il entreprit de lire

Hobbes, Spinoza, et les philosophes modernes, leurs disciples. Il abandonna bientôt cette lecture ; car jadis son père l'avait armé contre ces méprisables sophistes, en lui faisant remarquer la subtilité de leurs plus spécieux raisonnemens, et surtout, en lui donnant une connaissance approfondie de la religion : ces livres, disait-il à M. d'Orselin, sont tellement remplis de mensonges et de contradictions, les argumens en ont si peu de solidité, qu'ils ne peuvent faire d'impression que sur les gens de la plus extrême ignorance, ou sur les esprits faux. Se livrer aux plaisirs et aux passions, est l'unique moyen de se débarrasser d'importuns préjugés ; et pour moi, le seul argument sans réplique contre la religion, est la dévotion et l'éducation parfaite et religieuse de la plus perfide de toutes les femmes. Oui, reprenait M. d'Orselin, car si votre Caliste, avec le temps, se fût laissé entraîner par la séduction des mauvais exemples, et qu'elle eût cessé d'être dévote, on pourrait dire qu'elle n'a cessé d'être vertueuse, qu'en abandonnant la religion, et en se laissant corrompre par degrés ; mais changer si subitement, après de tels sermens, trahir si promptement un amant, un bien-

fauteur, et d'une manière si outrageante, sans éprouver le moindre remords, et en conservant sa croyance religieuse ! voilà, sans doute, un exemple qui doit convaincre que le seul respect humain est mille fois plus utile que ne sauraient jamais l'être la religion et la piété. Delrive applaudit beaucoup cette réflexion qui lui paraissait, en effet, aussi juste que frappante.

Delrive habitait Lausanne depuis près d'un an, lorsqu'un soir, en rentrant chez lui, on lui annonça que M. d'Orselin venait de tomber en apoplexie : il envoya chercher un médecin. On saigna plusieurs fois le malade qui ne reprit sa connaissance que le lendemain matin, mais non l'usage libre de la parole ; il ne pouvait que bégayer quelques mots à peine intelligibles. Il montrait une extrême agitation. Delrive ne quitta point le chevet de son lit. Sur le soir, M. d'Orselin parut être beaucoup plus mal ; il fit entendre, par ses signes et quelques monosyllabes mal articulés, qu'il désirait un prêtre. Delrive en envoya chercher un ; la servante sortit un moment après. M. d'Orselin, plus agité que jamais, se trouvant seul avec Delrive, se souleva avec effort, pour

prendre, sous son chevet, un gilet de la poche duquel il tira deux clefs qu'il présenta à Delrive, en lui montrant une petite armoire à deux pas de son lit. D'après cette indication, Delrive ouvrit l'armoire avec la plus grosse clef. Le moribond lui indiqua du doigt, une cassette; Delrive referma l'armoire, y laissa la clef et apporta la cassette qui était excessivement lourde. M. d'Orselin eut l'air de vouloir parler; mais, tout-à-coup, ses yeux égarés se fermèrent, et une affreuse convulsion termina sa vie. . . . Delrive resta stupéfait: sans doute, se dit-il, ce vieillard qui m'aimait, m'a fait présent de cette cassette, je puis légitimement accepter un don de l'amitié. . . . Le temps n'est plus où j'aurais eu la sottise d'éprouver, à cet égard, quelques scrupules, mais ne perdons point de temps. En disant ces paroles, Delrive porta la cassette dans sa chambre, à côté de celle de M. d'Orselin; il l'enferma dans son secrétaire, et revenant promptement dans l'appartement de M. d'Orselin, il sonna, et appela tous les gens de la maison. On accourut; mais tous les secours furent inutiles, M. d'Orselin était mort. La justice vint mettre les scellés chez le défunt. Il était neuf heures du soir ;

soir ; on condamna la porte de l'appartement de Delrive qui donnait dans la chambre de M. d'Orselin, et Delrive qui avait une autre porte de dégagement, se renferma chez lui. A minuit, tout était calme dans la maison, Delrive agité et pensif, ouvrit la mystérieuse cassette. . . . Il y trouva cinq mille louis en or, et quatre gros diamans d'un très-grand prix. . . . Quoi ! dit-il, ce vieillard qui se disait si pauvre, possédait un tel trésor ! . . . Me voilà donc, par ce bienfait, à l'abri de l'infortune ! . . . M. d'Orselin n'a point fait de testament, il me l'a dit, et d'ailleurs, il avait peur de la mort, il était épicurien et philosophe bien égoïste ; ces gens-là ne s'embarrassent guère de ce qui peut arriver après eux. . . . A cette réflexion, succéda celle qu'il était bien singulier que M. d'Orselin, dans ses derniers momens, précisément à l'instant où les idées religieuses paraissaient le tourmenter, eût été si occupé du désir de faire, à un étranger, un présent si considérable. . . . Il avait un neveu dans la misère. . . . N'avait-il pas craint que cette cassette ne fût volée par la servante qui le gardait ? n'était-ce pas un dépôt qu'il avait voulu confier à Delrive, pour le faire remettre à son héritier naturel ? . . .

Delrive cherchait en vain à repousser ces idées, il en était poursuivi. Au reste, qu'importe, dit-il, n'ai-je pas secoué, pour toujours, le joug ridicule d'une morale qui ne fait que des victimes ! . . . Rien ne nous survit. A quoi bon se sacrifier soi-même pour un inconnu ? qui me récompensera d'un tel effort ? le témoignage de ma conscience ? . . . La conscience n'est qu'un mot vide de sens pour celui qui ne voit dans l'univers que l'ouvrage du hasard, pour celui qui n'a rien à craindre et rien à espérer après cette vie. . . . Quelle folie d'immoler, sans espoir et sans but, son propre intérêt à celui d'un autre qu'on n'aime point ! Après ces raisonnemens, Delrive remit la cassette dans son secrétaire, et il se coucha. Mais ce fut en vain qu'il invoqua le sommeil, un remords invincible éloignait de lui le repos. Il eut beau se promettre de ne point laisser dans la misère le jeune d'Orselin, et de lui faire passer, par une main inconnue, une partie des cinq mille louis ; cet accommodement avec sa conscience, ne fit qu'augmenter ses remords. Se décider à cette action, c'était s'avouer qu'il ne pourrait pas jouir avec tranquillité de la somme entière, et que, par conséquent, ce
qu'il

qu'il s'en réservait ne le rendrait point heureux. Son agitation augmentant toujours, il se releva à deux heures. Il prit sa lampe de nuit, et ralluma sa chandelle. Maudite soit, dit-il, l'éducation que j'ai reçue, je ne serai jamais qu'un sot. . . . L'habitude est plus forte en moi que ma raison. . . . En disant ces paroles, il r'ouvrit son secrétaire : l'or, dit-il, est beaucoup moins précieux que le sommeil, je rendrai tout. . . En prononçant ces mots, il prit la cassette, et la mettant sur une table : aussitôt qu'il fera jour, continua-t-il, je la porterai chez le magistrat : il faut attendre encore trois heures. . . . En parlant ainsi, de douces larmes humectaient ses paupières, un calme délicieux renaissait dans son cœur. . . . Son secrétaire était encore ouvert ; ses regards se portèrent sur le petit sablier de Caliste qu'il avait conservé et placé là ; il s'attendrit en le regardant : j'ai juré, dit-il en le prenant, que tu ne marquerais que les heures consacrées à la vertu. . . tu dois marquer celles-ci. . . . A ces mots, il posa le sablier sur un guéridon, il s'assit dans un fauteuil, ses pleurs coulèrent doucement. . . . Avec quel délice il pensa à la famille infortunée du jeune d'Orselin ! quel plaisir il goûtait à se représenter

représenter sa surprise et sa joie ! . . . Il ne s'endormit point, le sommeil l'eût privé d'une rêverie ravissante. . . . Aussitôt que parut le jour, Delrive s'habilla ; il envoya chercher une voiture, il prit la cassette, et se rendit chez le premier magistrat de la ville. Là, il déclara que feu M. d'Orselin, privé de la parole, mais ayant sa connaissance, lui avait donné ses clefs, indiqué la cassette ; Delrive ajouta que M. d'Orselin avait un neveu en Espagne, et qu'il pensait qu'on devait lui envoyer ce dépôt.

La corruption générale est telle, que ce procédé de Delrive parut une belle action. Le magistrat qui était un homme vertueux, prit pour lui la plus vive amitié, et s'informant de sa situation, il lui conseilla d'aller lui-même en Espagne, et de s'y mettre dans le négoce. J'ai à Cadix, poursuivit-il, une liaison intime avec un banquier nommé Mellos, je lui manderai les détails de votre action, il vous recevra à bras ouverts ; il est d'une richesse immense, et en vous livrant au travail, vous pouvez faire là votre fortune. Delrive accepta cette proposition, et deux mois après, il partit pour l'Espagne ; mais, pour éviter de passer la mer, il se décida à traverser la France avec un marchand

chand Gènevois qui allait à Madrid, qu'il devait trouver à Berne, et auquel il fut recommandé comme un dessinateur Italien qui cherchait un compagnon de voyage. Delrive, muni des passeports et des papiers nécessaires, parlant parfaitement l'Italien, et en imitant bien l'accent, teignit ses cheveux blonds en noir, se peignit les sourcils, se rembourra les jambes et le corps, et sous ce travestissement qui le faisait paraître beaucoup moins jeune, et qui fournissait un signalement très-peu d'accord avec sa véritable figure, il se présenta au marchand Gènevois qui n'eut aucun soupçon de la vérité. Nos voyageurs, en partant de Berne par la diligence, trouvèrent dans cette voiture, une jeune personne extrêmement jolie, dont la naïveté et la timidité intéressèrent, sur-tout, Delrive. C'était une émigrée qui allait, ainsi qu'eux, à Bâle, en passant par Zurich, où le marchand voulait séjourner quarante-huit heures. Delrive s'occupait beaucoup d'Euphémie, c'était le nom de la jeune Française ; mais elle était si craintive et si farouche, que l'on ne pouvait obtenir d'elle que les réponses les plus laconiques, accompagnées d'une vive rougeur, quelque simple que fût la question.

Cependant,

Cependant, Delrive s'aperçut que souvent elle le regardait à la dérobée, et qu'elle lui répondait avec un peu moins de brièveté qu'aux autres. Il la trouvait charmante ; il s'ennuyait beaucoup avec des marchands Suisses qui dormaient ou qui fumaient ; il résolut d'appriivoiser la jeune et sauvage Euphémie. On s'arrêta pour dîner. Pendant qu'on préparait les tables, Euphémie entra dans un verger où Delrive la suivit. Euphémie parut épouvantée de se trouver seule avec un homme, sous un berceau de verdure. Delrive lui parla avec tant de douceur et si *sensément*, qu'elle se rassura un peu. Alors, il hasarda quelques questions sur sa situation et ses projets ; Euphémie leva les yeux au ciel, rougit et soupira. Delrive lui protesta qu'elle aurait de la confiance en lui, si elle le connaissait. Euphémie laissa entrevoir qu'elle le trouvait un peu jeune. Delrive jura qu'il avait quarante-cinq ans. Cette déclaration qui surprit infiniment Euphémie, calma toutes ses craintes confuses, et elle n'hésita plus à convenir qu'elle était religieuse nouvellement échappée de France et de Lyon, où elle avait couru des dangers inouis. Ah ! ma chère sœur, répondit Delrive, en quittant son

son accent Italien, je méritais cette confiance ! Vous m'avez dit votre secret, je vais vous apprendre le mien ; je suis un père de la Trappe.—De la Trappe ! est-il possible ? —Ne me trahissez pas.—Ah ! mon révérend père, j'aimerais mieux mourir. . . . Un des voyageurs vint interrompre cette conversation, mais de ce moment, Euphémie eut pour Delrive autant de confiance que de vénération ; il lui paraissait si bon, si respectable, et même si beau ; car Euphémie lui trouvait la physionomie angélique *d'un saint*.

On arriva le soir à Zurich. L'auberge où s'arrêta la diligence, était si pleine, que tous les voyageurs furent obligés de chercher d'autres gîtes. Le marchand, compagnon de voyage de Delrive, logeait chez un ami, et Delrive se séparant de lui pour deux jours, se chargea de la craintive Euphémie qui redoutait, par-dessus toute chose, les nuits passées dans les auberges ; mais, sous la garde du *révérend père*, elle se croyait aussi en sûreté qu'elle avait pu l'être jadis dans la cellule de son couvent. Delrive, chargé de choisir le logement, établit la crédule Euphémie à côté
de

de lui, dans un petit cabinet qui n'avait d'issue que dans sa chambre.

Delrive et Euphémie soupèrent tête-à-tête. Euphémie fut sensiblement touchée de la bonté du *révérend père*, et de l'amitié qu'il lui témoignait : en se retirant, elle lui dit que pour la première fois, depuis bien long-temps, elle allait s'endormir sans inquiétude. Delrive la prévint qu'il se leverait avant le jour, parce qu'il était obligé, pour affaire, de sortir de grand matin. Euphémie ne voulant pas rester seule endormie dans ce cabaret, le pria de la réveiller, en frappant à sa porte avant de s'en aller ; Delrive le promit. A deux heures du matin, Delrive entra doucement, avec de très-mauvais desseins, dans la chambre d'Euphémie ; il s'approcha sans bruit de son lit. . . . Une chandelle de nuit, posée sur la cheminée, éclairait parfaitement l'imprudente et douce Euphémie. . . . Elle dormait du plus profond sommeil. . . Delrive s'arrêta pour la contempler. . . . Elle était embellie par le calme, le repos, et surtout par l'innocence. . . Elle avait conservé une partie de ses vêtements, un jupon et un grand mouchoir qui couvrait entièrement son sein. La décence

4

de

de son attitude, l'aimable sérénité répandue sur ses traits, frappèrent Delrive, et lui causèrent un attendrissement qui ressemblait à la vertu. . . . Tout, en elle, annonçait l'habitude de la pudeur et d'une piété touchante ; ses deux mains étaient croisées sur sa poitrine, et tenaient encore un long chapelet à gros grains noirs, entortillé comme un bracelet autour d'un de ses bras. . . Innocente créature ! dit tout bas Delrive, tu ne peux inspirer que le désir de te protéger !. . . Que ta pureté, que ta crédulité soient ta sauvegarde !. . . . En disant ces paroles, Delrive, en soupirant, s'éloigna promptement. Il rentra dans sa chambre, il se coucha, et, s'il ne s'endormit pas sur-le-champ, du moins, quand ses yeux appesantis se fermèrent, il goûta, ainsi qu'Euphémie, le charme d'un sommeil tranquille.

Le lendemain, Delrive revit Euphémie avec une émotion délicieuse et le plus tendre intérêt. Que j'ai bien dormi cette nuit, lui dit-elle, on dort si tranquillement près de vous ! Delrive sourit, et le soir, il trouva un prétexte pour changer de logement ; il fit coucher Euphémie dans la chambre d'une servante. On reprit la route de Bâle. Arrivé dans cette ville, Delrive se sépara d'Euphémie.

Il la força d'accepter comme un don paternel, une bourse qui contenait vingt louis, et il l'exhorta à se fier avec moins de sécurité, aux *pères de la Trappe*, en habits séculiers, qu'elle pourrait rencontrer dans ses voyages. Euphémie, pénétrée de reconnaissance, promit à Delrive de prier Dieu pour lui, tous les jours de sa vie. Je vous demande, ma chère sœur, répondit-il, de dire de temps en temps, à mon intention, un certain chapelet à gros grains noirs, que vous portez la nuit autour du bras. . . — Comment savez-vous cela ? mon révérend père. — C'est une chose qui m'a été révélée dans une très-agréable vision. . . — O saint homme ! . . . s'écria la naïve Euphémie transportée d'admiration. . . . Cet entretien mystique fut interrompu par le marchand, compagnon de voyage de Delrive, qui, sans entrer dans la chambre, l'appelait, à grands cris, du corridor. Adieu, ma chère Euphémie, dit Delrive, et s'éloignant, adieu, soyez toujours heureuse et pure, adieu. . . . Pour toute réponse, Euphémie en larmes, tire de sa poche son chapelet, joint les mains et tombe à genoux. . . . Delrive troublé, la regarde un instant avec émotion, et ensuite, s'arrachant d'auprès
3
d'elle,

d'elle, va précipitamment rejoindre les autres voyageurs.

Delrive, sans passer par Paris, traversa heureusement la France, et n'éprouva pas le moindre accident. Malgré ce bonheur, il fut charmé de se trouver en Espagne. Il se rendit, sans s'arrêter, à Cadix, où il arriva sur la fin du mois de Juin. On lui dit que le banquier Mellos était dans sa maison de campagne, à Chiclane, charmant village à quatre lieues de Cadix ; on s'embarque pour y aller. Delrive fit cette petite traversée en moins de deux heures. Introduit chez Mellos, il lui présenta ses lettres de recommandation, et reçut l'accueil le plus cordial ; car le magistrat de Lausanne, ami de Mellos, lui mandait, avec détail, toute l'histoire de la restitution de la riche cassette que feu M. d'Orselin avait remise, en mourant, à Delrive. Ce trait acquit sur-le-champ à Delrive, la confiance et l'amitié du vertueux et bon Mellos qui, dès le même jour, lui donna chez lui un joli logement, s'informa de sa situation, prit l'argent qui lui restait, pour le faire valoir dans son commerce, et lui promit de lui donner de l'occupation, avec des appointemens beaucoup plus considé-

L

rables

rables que Delrive n'eût osé les demander. Quant au jeune d'Orselin, dit Mellos à Delrive, personne, mieux que moi, ne peut vous donner des renseignemens sur cet infortuné. Il vint ici, il y a plus de deux ans ; je fus assez heureux pour lui rendre quelques services. Il est établi à Algésiras, à quatorze lieues d'ici. Je vous conseille de lui porter vous-même l'heureuse nouvelle qui change son sort ; il est juste que vous ayez le plaisir de la lui annoncer ; pendant ce temps, j'irai faire une course rapide à Madrid, où je suis appelé par une affaire de famille ; ainsi, vous pourrez rester trois semaines à Algésiras. Delrive consentit, avec joie, à faire ce petit voyage, et il fut convenu qu'il partirait sous trois jours.

Mellos, l'un des plus riches négocians de Cadix, était veuf, et n'avait qu'une fille âgée de dix-sept ans, nommée Zeïma, seule héritière de sa fortune. Zeïma, vive, étourdie, et même un peu coquette, avait le plus joli visage du monde, une taille svelte, une tournure piquante, et des manières remplies de grâces. Elle était sous la garde, très-peu vigilante, d'une vieille duègne qui s'occupait beaucoup plus du projet de lui plaire, que du soin de la surveiller.

surveiller. Zeïma fut très-frappée des agrémens de Delrive, et elle lui laissa pénétrer cette impression, sinon avec ingénuité, du moins avec franchise. Delrive qui commençait à oublier Caliste, ne fut nullement insensible aux agaceries de Zeïma. Mais il partit pour Algésiras, avant d'avoir pu réfléchir à l'espèce de sentiment qu'il inspirait, et à celui qu'il pouvait accorder encore.

Algésiras est un bourg agréablement situé sur le bord de la mer qui le sépare de l'Afrique, par un trajet de cinq lieues. Ce fut dans cette solitude que Delrive trouva le jeune d'Orselin, dans une chaumière, avec une femme belle comme un ange, et quatre enfans charmans. Grand Dieu ! s'écria-t-il à l'aspect de cette famille intéressante, comment feu M. d'Orselin a-t-il pu, volontairement, se priver du bonheur si pur que la nature lui offrait ! . . . Que lui a valu son égoïsme ? il n'a pas joui de sa fortune, il a vécu isolé, et il est mort dans les plus cruelles angoisses du repentir. . .

Ce fut avec ravissement que Delrive s'acquitta de sa commission ; il partagea la joie qu'il causait, il jouit de la reconnaissance si vive qu'on lui témoigna.

D'Orselin et sa famille partirent pour Cadix le sur-lendemain. Delrive voyagea dans les environs intéressans d'Algésiras, il visita la petite île pittoresque des *Palamos*, le bourg de Saint-Roch, la montagne de Gibraltar ; enfin, passant la mer, il se trouva, en cinq ou six heures, dans une autre partie du monde. Il toucha les côtes de l'Afrique, il vit Ceuta, et au bout de trois semaines, il retourna à Cadix, où il retrouva Mellos, revenu la surveillance, de Madrid.

Zeïma parut charmée de revoir Delrive qui, de son côté, ne reçut pas sans émotion, un accueil aussi flatteur. Zeïma était si séduisante, que Delrive se promit bien de profiter des sentimens qu'elle lui montrait. J'ai eu pitié de l'innocence et de la simplicité d'une pauvre religieuse, se disait-il ; mais la vive et brillante Zeïma n'est nullement une Agnès, elle ne s'abuse point sur ce qu'elle éprouve, elle n'est ni crédule, ni dévote ; pour triompher d'elle, il ne faudra point la tromper. . . . Elle est fille de mon bienfaiteur ; ceci m'engage seulement à me conduire avec prudence et discrétion ; pourvu que cette intrigue soit à jamais ignorée du monde et de Mellos, qu'aurai-je à

me reprocher ? Quel remords pourrais-je avoir de céder au penchant le plus doux et le plus naturel, qui ne produira dans la société, ni désordre, ni scandale, et qui ne causera de chagrin à qui que ce soit au monde ? . . . Pour cette fois, je n'aurai pas la sottise de sacrifier mon bonheur à d'importunes réminiscences de vieux préjugés que je n'ai plus, et qui, dans ce cas sur-tout, sont absurdes. Ce serait une trop grande duperie d'être constamment vertueux sans vertu, et de laisser à l'habitude, un pouvoir si tyrannique sur moi. Jusqu'ici, je n'ai eu l'esprit fort qu'en projets, et par une fatalité que je ne conçois pas, dès qu'il s'agit de vaincre des préjugés que je méprise, je les retrouve tous ; alors, toutes les idées qu'on a gravées dans ma tête, dès mon enfance, viennent, en foule, me troubler et changer mes dispositions. . . . Mais les charmes de Zeïma triompheront de cette faiblesse, et ce premier pas fait, j'espère que je serai enfin d'accord avec moi-même.

En conséquence de cette résolution, Delrive fit une déclaration très-passionnée à Zeïma, et il obtint l'aveu qu'il sollicitait. Il ne fut plus question que de chercher les moyens de se voir en liberté et sans aucune crainte ; et après y

avoir mûrement réfléchi, Delrive n'en trouva point d'autre que de se rendre, la nuit, dans un petit jardin particulier, dépendant du logement de Zeïma, et dont elle seule avait la clef. Zeïma fut d'abord épouvantée de cette demande ; elle voulait bien accorder un rendez-vous, mais dans le jour, et en présence de la duègne qu'elle se promettait de gagner. Delrive exigea positivement que personne ne serait dans cette confidence ; il insista sur la proposition du rendez-vous nocturne ; suivant l'usage, il protesta que ses intentions étaient aussi pures que sa passion. Zeïma finit par céder, et un matin, elle remit à Delrive la fatale clef. Mais, le jour même, Mellos en sortant de table, emmena sa fille dans son cabinet, et l'y retint deux heures. Zeïma en sortit toute en larmes, et fut se renfermer dans son appartement. Mellos monta à cheval pour aller faire une course aux environs. Alors, Zeïma fit dire à Delrive de se rendre dans un bois voisin ; il y fut. Zeïma s'y trouva sans la duègne ; et là, elle apprit à Delrive que son père venait de lui annoncer qu'il avait disposé de sa main, donné sa parole, et qu'elle serait mariée sous huit jours. Elle avoua qu'elle n'avait pas eu le courage de résister

sister à son père ; en même temps, elle montra à Delrive beaucoup de douleur et d'amour, et lui redemanda la clef de son jardin. Delrive n'avait point de passion pour Zeïma, mais il la trouvait charmante, et, loin de renoncer au rendez-vous promis, il mit en œuvre, pour l'obtenir, toute l'adresse et tous les artifices qui pouvaient séduire une jeune personne très-légère et sans expérience. Il promit un *respect inviolable*, il joua le désespoir, demanda cette grâce comme une preuve de confiance, et comme une sorte de consolation ; il menaça, il pria, pleura, et l'imprudente et faible Zeïma, pour éviter des scènes qu'il n'avait nulle envie de faire, et même pour lui *sauver la vie*, consentit à lui laisser la clef, à le recevoir à une heure après minuit.

Tout le reste de la journée, Zeïma, triste, rêveuse, agitée, parut à Delrive plus jolie que jamais ; il se persuada même qu'il en était éperdument amoureux, et il se répétait : *L'amour excuse tout* ; car, malgré toute sa philosophie, il avait encore besoin de se chercher une excuse, sur-tout lorsqu'il pensait à Mellos. Ce dernier ne rentra que fort tard ; sa vue fit de la

peine à Delrive, mais un tendre regard de Zeïma dissipa ce premier remords.

Suivant la coutume de la maison, chacun, le soir, se retira, pour se coucher, à onze heures. Delrive, renfermé dans sa chambre, éprouva une sorte d'effroi en se retrouvant seul avec lui-même; il craignit ses propres réflexions; en vain cherchait-il à se représenter Zeïma avec tous ses charmes, son imagination ne lui retraçait que la figure vénérable de Mellos. . . . Il voulait penser au bonheur qu'il se promettait, une voix importune murmurait au fond de son cœur; malgré lui, il l'entendait répéter: *On ne trouve point le bonheur avec le crime. . . Tu vas violer tous les droits de la sainte hospitalité, tu n'échapperas point au repentir. . . .* Delrive honteux, irrité de se trouver si peu de courage, jura de surmonter ses scrupules: quel empire, disait-il, peuvent avoir sur toute la vie, les idées reçues dès le premier âge! je suis comme ces gens qui, ne croyant plus aux revenans, ont peur encore au milieu des ténèbres, parce qu'ils se rappellent alors tous les contes qui les ont effrayés durant leur enfance. . . . Mellos en sera-t-il moins heureux, parce que je répondrai aux sentimens secrets de Zeïma?

Je

Je ne veux ni lui enlever sa fille, ni même l'engager à lui désobéir. . . J'aime, je suis aimé, je cède au penchant inspiré par la nature, mon bonheur ne fera point verser de larmes ; pourquoi donc en ferais-je le sacrifice ? qui m'en tiendrait compte ? En disant ces paroles, Delrive un peu raffermi dans sa nouvelle doctrine, s'assied devant une tablette chargée de livres, et fixant ses yeux sur *la Nouvelle Héloïse*, il en prit le premier volume : c'était choisir l'ouvrage qui pouvait le mieux dissiper ses remords. L'exemple de *Saint-Preux* fit sur lui un effet merveilleux, tous ses scrupules s'évanouirent, et il attendit l'heure du rendez-vous, avec autant d'intrépidité que d'impatience. Il était dans cette disposition, et sa montre marquait onze heures trois quarts, lorsqu'il entendit frapper doucement à sa porte : très-surpris, il se lève, va ouvrir, et son trouble est extrême en voyant Mellos. . . . Je me suis douté, dit Mellos, en souriant, que vous n'étiez pas encore couché ; car je sais que l'étude vous fait souvent veiller. Mon ami, continua Mellos, je n'ai pu me refuser le plaisir de vous annoncer une nouvelle qui me comble de joie. . . J'avais fait à Madrid, des démarches pour vous, dont je
ne

ne vous ai point parlé ; je viens de recevoir un courrier qui m'apprend que tout a réussi selon mes désirs : le ministre qui a de la bonté pour moi, et auquel j'ai conté votre histoire, vous accorde une place honorable et lucrative qui vous fixe à Cadix, et dont voici le brevet ; en outre, j'ai placé, d'une manière si heureuse, les vingt mille francs que vous m'avez confiés, que vos fonds sont triplés ; mon caissier vous comptera demain soixante mille francs. A ces mots, Delrive, avec la contenance d'un criminel qui reçoit sa sentence, resta debout, pâle, immobile, sans proférer une parole. Mellos prit l'état où il le voyait, pour le saisissement de la joie et de la reconnaissance ; il s'attendrit, embrassa Delrive, et il le quitta à l'instant où il entendit sonner minuit. Aussitôt qu'il fut sorti, Delrive tombant sur une chaise, fondit en larmes. Ah ! s'écria-t-il, que serais-je devenu, si cet homme respectable eût différé de me parler jusqu'à demain ? . . . Comment aurais-je supporté le poids accablant d'un tel bienfait ! . . . Je me serais poignardé à ses pieds. . . En prononçant ces mots, Delrive tira de sa poche la clef du jardin, il l'enferma dans un papier qu'il cacheta ; je la rendrai demain, dit-il ;

il : ah ! que ne donnerais-je pas, pour ne l'avoir jamais ni reçue, ni désirée ! . .

Delrive se promenant à grands pas dans sa chambre, entendit sonner une heure après minuit, sans aucune tentation, mais non sans trouble ; il s'émut en pensant que Zeïma l'attendait ; il resta debout tant qu'il put supposer que Zeïma conservait l'espoir ou la crainte de le voir arriver, il ne se coucha qu'au grand jour ; on était au mois d'Août. Il rendit la clef. Il eut une explication touchante avec Zeïma ; il lui avoua l'impression qu'avaient produite sur son cœur, les bienfaits du vertueux Mellos ; il rappela dans l'âme de Zeïma les principes que l'amour en avait bannis, il lui parla comme un sage et comme un véritable ami. Zeïma pleura, le remercia, et jura de consacrer sa vie à la piété filiale et à la vertu.

Deux jours après cette conversation, Mellos, un matin, demanda à Delrive, si dans ses courses, aux environs de Chiclane, il avait remarqué une maison placée sur la hauteur qui dominait la vallée ; Delrive répondit qu'il n'avait pu entrer dans cette maison qu'on venait de vendre, parce que les nouveaux propriétaires n'y étaient point encore, et qu'on y travaillait.

travaillait. J'y fus hier, dit Mellos, les travaux sont finis, les jardins en sont admirables, je vous conseille d'aller vous y promener. Delrive suivit ce conseil. Cette maison, isolée sur le sommet d'une montagne, était en effet remarquable par son élégance et la beauté de sa situation. De-là, on embrasse, d'un coup-d'œil, l'île de Léon, Cadix, la baie, tous les lieux qui la bordent, et la mer qui est au-delà; on suit le cours de la rivière Santi-Petri, et son embouchure dans la mer de l'ouest. En se tournant vers l'orient, on aperçoit Medina-Sidonia, et les vastes plaines de l'Andalousie méridionale. Heureux, dit Delrive, le possesseur de cette délicieuse habitation, si ses principes, sa croyance et ses opinions sont d'accord avec les sentimens de son cœur! .. Il demanda à voir les jardins, on l'y conduisit. En côtoyant la partie de la maison qui donnait sur un vaste parterre, il passa devant les fenêtres d'un appartement au rez-de-chaussée, dont les jalousies étaient fermées, et il entendit jouer du piano. Il s'arrêta pour écouter, et il admira un talent supérieur qui lui rappelait celui de Caliste. Questionnant, à ce sujet, son conducteur, c'est, lui répondit-on, la maîtresse de la maison,

maison, mademoiselle Lucella. Est-elle jeune ? demanda Delrive.—Oh ! très-jeune, elle a tout au plus vingt ans.—Elle est donc ici avec ses parens ?—Non, dans ce moment elle est toute seule.”

Comme on ne jouait plus du piano, Delrive allait s'éloigner, lorsque tout-à-coup la jalousie se leva, et Delrive vit paraître à la fenêtre, tout près de lui, la plus belle et la plus charmante jeune personne qu'il eût jamais vue... c'était Lucella; elle pâlit en l'apercevant, et fit un pas en arrière. Delrive frappé d'étonnement, la salua, et Lucella se rapprochant de la fenêtre, l'invita, en Français, à venir se reposer dans le salon. Delrive tressaille, une nouvelle surprise le fixe à sa place....En écoutant Lucella, il avait cru entendre Caliste, c'était exactement le même son de voix. . . D'ailleurs, la figure de Lucella n'avait pas le moindre rapport avec celle de Caliste; Lucella était infiniment plus régulière, et d'un genre de beauté plus touchant; elle avait un éclat éblouissant, des traits parfaits, et une physionomie céleste. Delrive, un peu remis de son trouble, profita, avec empressement, de l'invitation de la charmante Lucella. Il entra dans un beau salon, où

où il trouva Lucella assise à côté d'une espèce de duègne qui brodait au métier avec elle. Lucella accueillit Delrive, avec autant de grâce que de politesse, et un air de sentiment dont il fut pénétré. Le son de sa voix retentissait jusqu'au fond de son cœur, et lui rappelait un souvenir déchirant, dont il ne pouvait se distraire qu'en fixant ses yeux sur le visage ravissant de Lucella. On apporta des glaces et des fruits, et au bout d'une heure, Delrive faisant un véritable effort sur lui-même, prit congé de Lucella, en lui demandant la permission de revenir quelquefois. Oui, monsieur, dit Lucella en rougissant, je serai charmée d'avoir l'honneur de vous recevoir; depuis long-temps, j'entends parler de vous, et je suis chargée, pour vous, d'une commission délicate dont je dois m'acquitter promptement. Ces paroles excitèrent en Delrive la plus vive curiosité; il en sollicita vainement l'explication; mais Lucella promit de lui révéler ce secret le lendemain. Delrive rempli d'étonnement, de trouble et d'inquiétudes, retourna chez Mellos; il compta toutes les heures du reste du jour et de la nuit; il ne pensa qu'à Lucella; cette idée effaça de son imagination toutes les autres, et même

3

celle

celle de Caliste. Il avait eu pour Caliste un attachement vertueux, vif et profond, mais qu'on ne pouvait pas appeler de l'amour, et il était passionnément amoureux de Lucella. Quelle était cette incomparable beauté, si jeune, si modeste, si solitaire, et qui paraissait jouir d'une si grande indépendance ? comment le connaissait-elle ? que pouvait-elle avoir à lui confier ? . . . Delrive se perdait dans ses conjectures, ou, pour mieux dire, il lui était impossible d'en former une seule qui pût l'approcher de la vérité. Avec quel plaisir il vit naître le jour suivant ! . . . Lucella l'avait invité à revenir à cinq heures du soir, et à quatre, Delrive était déjà sur la montagne ; mais, n'osant encore se présenter dans la maison, il fut attendre l'heure parmi les ruines d'un vieux château Maure, voisin de l'habitation de Lucella. Il s'assit sur une pierre, et là, sa montre à la main, il comptait les minutes, lorsqu'il entendit marcher près de lui, c'était Lucella qui se promenait sur le côté de la montagne par lequel il devait arriver. . . Comme l'esprit est prompt à saisir les rapports qui nous flattent ! que la réflexion alors est rapide ! Delrive pensa, dans l'instant, que Lucella, partageant son im-
patience,

patience, avait dirigé sa promenade dans ce lieu, avec l'intention d'aller au-devant de lui, et de le revoir plutôt. . . . Il s'élança vers elle; Lucella rougit; mais ses regards, pleins de douceur, exprimaient la joie d'une agréable surprise; elle était avec sa duègne dont elle quitta le bras pour s'avancer vers Delrive. Puisque nous sommes auprès des ruines de ce beau château, dit elle, arrêtons-nous-y; il est impossible de choisir, pour se reposer, un lieu plus charmant. En effet, Lucella, entrant dans le château, conduisit Delrive dans une cour ovale, entourée d'arcades élégantes, et au milieu de laquelle se trouvait un quinconce de palmiers, de citronniers et d'orangers couverts de fleurs. Lucella se plaça près de Delrive, sur les débris d'une colonne de marbre. La duègne tirant un livre de sa poche, s'assit à quelque distance d'eux. Elle ne savait pas le Français, ainsi, elle ne pouvait être un tiers incommode.

Lucella, après un moment de silence, regardant Delrive d'un air attentif et touché: Souffrez d'abord, monsieur, dit-elle, que je vous demande si vous avez oublié les amis que vous laissâtes à Paris. . . . J'oublie tout, dans
ce

ce moment, répondit Delrive. . . . Mais d'ailleurs, j'ai dû en effet bannir de mon souvenir, des ingrats monstrueux, dignes de toute ma haine. . . . Je crois, interrompit Lucella, que vous êtes dans l'erreur. . . . Dans l'erreur ! s'écria Delrive, ah ! c'est vous, mademoiselle, qui êtes mal informée, c'est vous seule que je veux pour juge ; votre suffrage est tout pour moi. . . . Qui donc a pu vous conter l'histoire de mes malheurs ? quelqu'émigré, sans doute, mal intentionné. . . . — Non, monsieur. — Daignez me nommer la personne de qui vous tenez ces détails ? . . . — De Caliste, elle-même. — Grand Dieu ! . . . madame de Sérilly est en Espagne ? — Oui, elle est à Madrid, elle s'est sauvée de France avec son mari, il y a peu de mois ; elle est revenue dans sa patrie (vous savez qu'elle nâquit en Espagne) . . . — Et vous la connaissez ? — Je suis son amie intime. — Ainsi donc, mademoiselle, vous la croyez innocente ? — Oui, monsieur. — Juste ciel ! . . . elle vous a donc fait le récit le plus infidèle. . . — Eh bien, monsieur, si vous avez assez de confiance en moi, pour me conter votre histoire, je suis prête à vous écouter." A ces mots, Delrive prit la parole, et conta brièvement,

M ment,

ment, mais avec exactitude, les principaux traits de sa liaison avec Caliste. Pendant cette narration, les pleurs de Lucella coulèrent plus d'une fois ; il tira d'un porte-feuille, les lettres de Caliste, et les fit lire à Lucella, et lorsqu'il eut fini de parler, Lucella fixant sur lui des yeux baignés de larmes : je conviens, dit-elle, que Caliste et Sérilly ont dû vous paraître coupables ; mais doit-on condamner, sans les entendre, des personnes si chères ?—Et n'ai-je pas vu Caliste, l'épouse de Sérilly ? ne l'ai-je pas entendue parler de son amour pour lui ?... Ecoutez, interrompit Lucella, je dois vous apprendre une chose que vous ignorez ; c'est que madame de Sérilly est parente de Mellos, votre généreux bienfaiteur... et qu'elle doit venir incessamment à Chiclane, pour les noces de la jeune Zeïma...—Caliste ! ô ciel !...—L'aimez-vous toujours ?—On ne peut aimer ce qu'on méprise...—Peut-être avez-vous pris un autre engagement ?—Non... et mon cœur hier matin... était libre encore..."

Ici, Lucella rougit et baissa les yeux. " Enfin, dit-elle, aurez-vous le courage de revoir madame de Sérilly et son mari, sans faire de scène ? Je voyagerai pendant qu'ils seront

ici, répondit Delrive. Eh quoi ! reprit Lucella, en souriant, le ressentiment a donc plus de pouvoir sur vous que l'amitié, vous vous éloignerez de vos amis, afin de fuir ceux que vous haïssez. . . .—Ah ! si vous m'ordonniez de rester. . . —Eh bien, je vous en prie.—Je vous obéirai. Mais se peut-il que le couple perfide que vous protégez, puisse supporter ma présence sans mourir de honte !—Il m'est impossible, dans ce moment, de les justifier à vos yeux, et vous me questionneriez en vain à cet égard ; mais lorsqu'ils seront ici, je vous promets de m'expliquer entièrement ; au reste, vous n'attendrez pas long-temps, ils arrivent ce soir. . . .—Ce soir ! . . .—Oui, et je vous invite à souper avec Mellos. . . .—Comment ?—Oui, Mellos soupera chez moi. Puis-je compter sur vous ?—Ah ! pour la vie.—Il suffit, dit Lucella en se levant, je vous attendrai ; il est près de huit heures, revenez à dix ; j'ai plusieurs ordres à donner, il faut que je vous quitte. Adieu, Delrive, ajouta-t-elle d'un air attendri, adieu, j'ose espérer que ce soir vous bénirez la Providence." En disant ces paroles, elle s'éloigna précipitamment. Ce mot de *Providence*, prononcé par une si belle bouche, et avec le

son de voix de Caliste, fit tressaillir Delrive, et rappela dans son esprit, toutes les idées religieuses qui jadis avaient eu tant de pouvoir sur lui . . . Ses yeux se remplirent de larmes, il s'assit sur la place que Lucella venait de quitter. . . . Le jour finissait ; les premiers rayons de la lune perçaient à travers les branches fleuries des orangers, l'air était parfumé. Le calme de la nuit, le silence de cette solitude, tout disposait à l'attendrissement le cœur sensible de Delrive. . . . *La Providence!* répéta-t-il en soupirant, avec quelle bonne foi j'en respectais les décrets ! . . . Hélas ! qu'ai-je gagné à rejeter cette croyance salutaire ? d'horribles tentations, de vils projets ont souillé mon cœur ; j'ai perdu le goût et les récompenses de la vertu, sans pouvoir me familiariser avec le vice ! . . . Ah ! Lucella pourrait seule me rendre à moi-même. Mon âme, flétrie par le désespoir, en reprenant sa sensibilité, reprendrait tous ses principes. . . Mais, grand Dieu ! que me dira-t-on ce soir ? que signifie ce mystère ? . . . et cet intérêt si pressant que paraît y prendre Lucella ? . . . Pourquoi Mellos qu'elle connaît, ne m'a-t-il jamais parlé d'elle ? . . .

Caliste

Caliste arrive ce soir, sera-t-elle présente à cette explication ? . . .

Chaque réflexion augmentait l'étonnement et la curiosité de Delrive ; il faisait sonner la répétition de sa montre tous les quarts d'heure. Enfin, à neuf heures trois quarts, il sortit, avec transport, du vieux château, et vola vers la maison de Lucella. Il l'aperçut de loin, car toute la façade en était magnifiquement illuminée : cet aspect accrut sa surprise et son émotion. . . . Il avance, deux domestiques l'attendaient à la porte, et se chargent de le conduire. On lui dit que le souper est préparé dans un pavillon à l'extrémité des jardins. Delrive, tremblant d'inquiétude et d'espérance, s'abandonne à ceux qui le guident. On le mène dans les jardins dont tous les arbres étaient ornés de festons de fleurs et de lampions ; il passe sous un long berceau de myrtes qui le conduit à un canal couvert de barques légères, remplies d'arbustes odoriférans, contenus dans des caisses, et éclairés par des lanternes de couleurs. . . . Au bout du canal, on apercevait, en perspective, un superbe pavillon illuminé. On invite Delrive à s'embarquer, on le fait entrer dans une nacelle chargée de ro-

siers, de myrtes et d'immortelles. Aussitôt qu'il est assis dans la barque, tout ce parterre flottant forme un demi-cercle derrière lui. Au même instant, une musique délicieuse se fait entendre, et de douces et jeunes voix de femmes, chantent en chœur ces paroles :

Vogue sans redouter l'orage,
 Le ciel qui veille sur ton sort
 Sut t'attirer vers ce rivage
 Pour te conduire enfin au port.

Delrive, transporté, croyait rêver, et ne concevait rien à cet enchantement. . . . Au bout du canal, on débarque, et Delrive voit son chiffre et son nom tracés, en lettres de feu, sur toutes les colonnes du pavillon. . . . Il monte six marches, et, après avoir traversé deux antichambres, il s'arrête vis-à-vis une porte que ses guides lui disent d'ouvrir, et il entre dans un cabinet où Lucella seule l'attendait. L'éclat de sa parure et sur-tout, de sa beauté, l'expression touchante de sa figure, la joie douce et pure qui brillait dans ses yeux, achevèrent d'enivrer Delrive ; il mit un genou en terre devant elle : Oh ! dites-moi, s'écria-t-il, que tous ces prestiges qui m'entourent, ne sont point des illusions, dites-moi, qu'il m'est permis

permis d'adorer la divinité de ce séjour ravissant. . . Suivez-moi, Delrive, interrompit Lucella, en s'avançant vers une porte. Delrive obéit. Après avoir fait quelques pas, Lucella s'arrête, en disant : Armez-vous de courage, je vous préviens que vous allez voir madame de Sérilly et son mari. . . . A ces mots, Delrive pâlit. Delrive, reprit Lucella, j'exige qu'en leur présence vous écoutiez ce que j'ai à vous révéler. . . . Je ne vous conçois pas, s'écria Delrive, vous bouleversez toutes mes idées, et vous exigez de moi l'effort le plus pénible et le plus douloureux ; mais je me soumetts à tout, quand c'est vous qui me commandez. Vous ne vous en repentirez pas, répondit Lucella. A ces mots, elle ouvre une porte, et prenant Delrive par la main, entre avec lui dans un beau salon, où Delrive aperçoit sur un canapé, Mellos assis entre Sérilly et sa femme. . . . A cet aspect, Delrive recule et chancelle ; Sérilly se lève les bras ouverts, en s'avançant vers Delrive qui fait deux pas en arrière, en lançant sur Sérilly un regard plein d'indignation. Sérilly, dit Lucella, retournez à votre place, vous m'aviez promis d'y rester immobile ; et vous, Delrive, continua-t-elle, venez écouter la justi-

fication de Caliste. Rien ne peut la justifier, interrompit Delrive. Asseyez-vous là, reprit Lucella, en le faisant placer à côté d'elle, vis-à-vis une table, en face du canapé.—Il y eut un moment de silence, pendant lequel, le tremblant Delrive, jetant les yeux sur madame de Sérilly, fut aussi surpris qu'indigné, du calme de son maintien et de sa physionomie, et du sourire qu'il aperçut sur ses lèvres. Lucella reprenant la parole : Delrive, dit-elle, c'est par écrit que je veux justifier Caliste, afin que vous puissiez conserver toujours ce témoignage de son innocence. En disant ces paroles, elle prend sur la table une écritoire et une feuille de papier ; après avoir écrit, elle donne le papier à Mellos qui lit tout haut ce qui suit :

“ Oh, Delrive ! je n'ai jamais aimé que
 “ vous je n'ai jamais trahi le serment si
 “ cher à mon cœur ; cessez donc de mécon-
 “ naître Caliste Lucella.”

Dieu ! s'écria Delrive hors de lui
Caliste Lucella Tenez, reprit Mellos, en
 lui donnant le papier, regardez. Delrive
 éperdu, prend le billet, et reconnaît, en effet,
 l'écriture de Caliste. . . . Oui, mon ami, dit
 Sérilly, Caliste est Lucella ; le portrait qui
 causa

causa ton erreur chez madame d'Armalos, est celui de ma femme, sœur cadette de Caliste. . . . Bonté divine et suprême ! s'écria Delrive, en se jetant à genoux, et en levant ses yeux et ses bras vers le ciel : ô Souverain Arbitre de nos destinées, vois ma reconnaissance, et pardonne à mon repentir ! A ces mots, Delrive ne pouvant supporter l'excès d'un bonheur si surprenant, et la violence de tous les sentimens qui remplissaient son âme, se retourne vers Caliste, et tombe évanoui à ses pieds En reprenant l'usage de ses sens, il retrouve tout son bonheur ; il était entre les bras de Caliste, en pleurs, et de Sérilly. Quoi ! s'écria-t-il, c'est Caliste que j'adorais sous le nom de Lucella ! par un prodige inoui, le ciel daigne me rendre, à-la-fois, mon épouse et mon ami. . . . Caliste est fidèle, et Sérilly est devenu mon frère ! En parlant ainsi, il essuyait ses yeux obscurcis de larmes, pour contempler Caliste, et il répétait en la regardant : Ah ! j'aurais dû la reconnaître ; Caliste seule pouvait avoir ce visage angélique, cette physionomie céleste et touchante. . . .

Delrive, au comble de la félicité, n'avait nul empressement d'entendre l'explication de
cette

cette étrange aventure : certain que Lucella était sa Caliste, que lui importait le reste !

Cependant, Mellos pria Caliste de conter son histoire, et Caliste adressant la parole à Delrive : “ Ne vous ayant jamais dit que quelques mots à travers une cloison, dit-elle, je n'avais pu vous apprendre que j'avais une sœur, confiée par ma mère, à l'époque de nos désastres, à madame de C*** qui l'emmena en province, mais qui désira que l'on ne sût pas qu'elle se chargeait de la fille d'un malheureux proscrit. Ma sœur ne fut point élevée avec moi, on l'avait mise dans un couvent de province, voisin de la terre de madame de C*** amie de ma mère qui la voyait souvent, et prit pour elle, une tendre amitié. Madame de C*** vendit cette terre, peu de temps après la révolution ; elle en acheta une autre auprès de Châlons, et ce fut là qu'elle emmena ma sœur qui, parfaitement inconnue dans cette province, passa, pendant long-temps, pour une orpheline, parente de madame de C***. Avant notre établissement chez madame Martin, madame de C*** envoya à ma mère, le portrait, en pastel, de ma sœur ; et ma mère, d'après le désir qu'avait témoigné madame de C*** ne voulant point
parler

parler de ma sœur, couvrit ce portrait d'un rideau, afin d'éviter toute question à cet égard. Madame Martin venait rarement chez nous, elle était distraite, peu curieuse, et jamais elle ne fit attention à ce tableau, couvert d'un taffetas. Mais je me rappelle que plusieurs fois ma mère recommanda à la servante de prendre garde d'en casser la glace, en employant cette expression pour désigner le tableau : *le portrait de ma fille*. Ainsi, la servante en conclut tout naturellement, que ce portrait était le mien, et ce fut ainsi qu'elle vous induisit en erreur.

Vous savez quelle était en France, dans ce temps, l'insolence, non-seulement des tyrans, mais des agens subalternes employés par le gouvernement ; on devait craindre, avec de la jeunesse et une figure passable, les insultes d'une licence effrénée, ou l'ignominie d'être choisie pour jouer un rôle dans des fêtes aussi ridicules qu'impies. Ce fut ce qui engagea ma mère à me prescrire de ne jamais sortir de sa chambre sans un voile épais, rabattu sur mon visage. Je ne me trouvai avec vous dans un appartement qu'une seule fois, chez madame Martin, la nuit, où nous fûmes ensemble à la messe, célébrée
dans

dans une cave. Je l'avouerai, j'eus la tentation de me montrer à vous, à visage découvert, non dans l'espoir de vous intéresser davantage, mais pour jouir du plaisir de vous donner une preuve de confiance. . . . Je fus retenue par la crainte que cette action ne déplût à ma mère, et surtout, par un sentiment religieux. Nous avions consacré cette nuit à la piété ; ma mère était mourante, j'allais prier pour elle, et remplir le devoir le plus auguste de la religion, et dans une telle situation, je repoussai comme une pensée condamnable, le désir de fixer les regards d'un jeune homme. . .

Je ne vous peindrai point tout ce que j'éprouvai dans l'une des plus douloureuses situations de ma vie. . . . Nous nous entendions si bien alors, que votre cœur dût vous instruire de tout ce qui se passait dans le mien. La pitié généreuse dont vous me donnâtes de si touchans témoignages, devint pour moi, non-seulement la plus douce de toutes les consolations, mais un lien puissant qui me fit chérir encore mon existence. Votre souvenir que tout me retraçait dans la chambre que vous me cédâtes, effaça toute l'horreur de ma profonde et triste solitude. Quoique invisible à vos yeux, et
séparée

séparée de vous, je n'existais plus que par vous et pour vous. Quel était mon bonheur, quand je pouvais saisir un son fugitif de votre voix !... seulement vous entendre marcher, était un plaisir pour moi. . . . Mais, quelle fut ma douleur, quand la nouvelle du danger que courait Sérilly, vous obligea de me quitter ! . . . Vous partîtes au milieu de la nuit ; hélas ! je dormais. Que mon réveil fut affreux ! Je me levais ordinairement avec le jour : mon premier mouvement était d'aller prier contre la cloison ; vous répondiez toujours à cette espèce de signal, je vous entendais, ou vous rapprocher précipitamment de moi, ou vous lever et tomber à genoux ; nous invoquions ensemble l'Être Éternel, réunis, alors, par nos vœux, par nos sentimens, et par un même espoir ! O prières ferventes et délicieuses, où nos âmes exaltées, ne semblaient se chercher et se confondre, que pour offrir à la Divinité, le double hommage d'un amour infini comme elle ! Mais, dans cette matinée fatale, le silence profond qui régnait dans votre chambre, ne m'annonça que trop que vous n'y étiez plus. . . . O mon Dieu ! m'écriai-je, il est parti ! . . et un déluge de pleurs inonda mon visage. . . Madame Martin monta chez moi, elle m'apprit que vous
l'aviez

l'aviez réveillée pour lui parler, et lui recommander expressément de venir souvent me voir, de vous donner de mes nouvelles, et de monter régulièrement *vo*tre pendule. . . . Il m'a chargée encore d'une commission, ajouta madame Martin, en souriant, mais c'est un secret. Je la questionnai en vain à cet égard; elle refusa positivement de répondre. Que le reste du jour me parut long ! que tout était morne autour de moi ! . . En pleurant ma mère, avec plus d'amertume que jamais, je pensai, pour la première fois, qu'elle m'avait laissée seule dans l'univers. . . La nuit joignit à mes peines, une sorte de terreur invincible que je n'avais point encore éprouvée. Je me couchai avec effroi, certaine de ne trouver ni le sommeil, ni le repos. . . . J'étais, depuis une demi-heure, dans mon lit, lorsque, tout-à-coup, j'entendis dans votre chambre, les sons célestes d'un harmonica ! . . Mon saisissement et mon attendrissement furent extrêmes. Il ne me fut pas difficile de deviner qu'une si douce surprise était cette commission secrète que vous aviez donnée à madame Martin, et dont elle m'avait fait un mystère. Ah ! c'est lui encore ! m'écriai-je, son âme est encore là. . . elle parle à la mienne. . . . Cette musique ravissante

ravissante calma toutes mes douleurs ; c'était vous qui me consoliez, chaque son pénétrait jusqu'au fond de mon cœur ; je vous retrouvais dans ces soins si délicats et si tendres qui me déguisaient votre absence ; c'était vous que j'écoutais, et je m'endormis en vous bénissant. Le lendemain matin, à l'heure accoutumée où je faisais ma prière, l'harmonica se fit entendre ; il ne joua que le chant des hymnes et des psaumes de l'église, c'était pour moi le concert céleste des anges : avec quelle ardeur je priaï pour vous, pour votre ami, et pour implorer votre retour ! . . . Tous les jours, soir et matin, suivant vos ordres, je fus endormie et réveillée par cet instrument divin, que je n'entendrai jamais sans éprouver les émotions délicieuses des plus purs sentimens : la piété, la reconnaissance, la fidèle et sainte amitié.

Cependant, madame Martin venant beaucoup plus souvent chez moi, obtint bientôt toute ma confiance ; j'avais un tel besoin de parler de vous . . . Connaissant mes sentimens, elle m'avoua enfin tout ce que vous aviez fait pour ma mère et pour moi. Combien il me fut doux d'unir votre souvenir à celui d'une mère révérée ! de pouvoir me répéter sans cesse :

cesse : *Il fut le bienfaiteur de ma mère . . .* et de trouver dans la tendresse filiale, ainsi que dans la religion, une raison puissante de vous aimer davantage. Vous savez comment je fus conduite en prison. Dans ce temps où l'on faisait un crime de tous les sentimens humains, et surtout, de la pitié pour les infortunés, madame Martin, dans la crainte de se compromettre, n'osa vous mander cet événement, et même elle cessa tout-à-fait de vous écrire. Pour moi, dans mon cachot, je me soumettais paisiblement à mon sort ; je ne m'attendrissais point sur ma jeunesse, car la religion m'apprenait qu'il n'est point de mort funeste et prématurée, lorsqu'on porte l'innocence au tombeau. Mais, mon courage s'ébranlait, quand je me représentais vos regrets ; je sentais ma force, et je ne connaissais pas la vôtre ; j'aurais voulu, du moins, vous voir et vous parler avant de mourir ; il me semblait qu'il n'appartenait qu'à moi de vous fortifier, de vous consoler ; vous m'aviez accoutumée à penser que je pouvais, sans effort, vous communiquer mes impressions, et faire passer dans votre âme tous les sentimens de la mienne.

Oh, qui pourrait exprimer ce que j'éprouvai,

prouvai, lorsqu'à travers les murs de ma prison, je vous entendis parler ! Le seul son de votre voix me rendait l'espérance, et me promettait la liberté ; je me retrouvais sous votre garde, je ne craignais plus rien. . . Votre départ subit me replongea dans une douleur qui fut augmentée de toutes les inquiétudes que vous causait l'état de votre père . . . Mais bientôt Sérilly m'obtint un logement moins sinistre ; il vint me voir, et enfin me tirer de prison. Ce même jour, madame Martin m'envoya des lettres de Châlons qui m'apprenaient les plus tristes nouvelles. Les tyrans avaient plongé dans des cachots, ma sœur et sa bienfaitrice ; cette dernière venait de périr sur un échafaud, et l'on craignait, pour ma sœur, le même sort. Je confiai tout à Sérilly, qui, ayant une terre et beaucoup d'amis dans cette province, m'offrit de partir sur-le-champ, et de voler au secours de ma malheureuse sœur. Nous vous écrivîmes, en partant, par une occasion qui nous parut parfaitement sûre. Arrivés à Châlons, nous eûmes le bonheur d'arracher ma sœur aux dangers affreux qui la menaçaient. Sérilly prit pour elle un attachement qu'elle par-

tagea, et s'unir à la sœur de votre épouse, parut à Sérilly un bonheur de plus.

Cependant, nous apprîmes, par les papiers publics, que l'homme qui s'était chargé de nos lettres pour vous, avait été arrêté à vingt lieues de Paris. Nous primes le parti de vous envoyer un courier par lequel nous vous mandions tous les détails du mariage de Sérilly avec ma sœur. Peu de jours après, Sérilly eut ordre de partir, sans aucun délai, pour l'armée.

Notre courier ne revenant point, et ne recevant aucunes nouvelles de vous, je me décidai à vous en envoyer un autre, mais ce fut trop tard, vous étiez déjà à Paris, et ce dernier messenger se croisa avec vous. Lorsque vous vintes au château de ma sœur, j'étais à Châlons; je ne fus informée de cette étrange scène que le lendemain. Votre apparition qui causa tant de frayeur à ma sœur, ne nous parut d'abord, à l'une et à l'autre, qu'un acte de démence de quelqu'infortuné que les malheurs du temps avaient privé de la raison; mais, bientôt, le rapport du maître de poste qui vous avait parlé, me fit connaître la vérité entière. J'imaginai bien que vous n'aviez reçu aucune
de

de nos lettres ; je sentis qu'ignorant que j'eusse une sœur, le nom d'Armalos, et la ressemblance du son de voix de ma sœur avec le mien, avaient dû vous abuser ; cependant, j'avoue qu'au fond du cœur, je ne pensais pas que ces apparences fussent assez convaincantes, pour ne vous laisser aucun doute, quand il s'agissait de prononcer que Caliste et Sérilly étaient les êtres les plus vils et les plus coupables. J'ignorais la circonstance du portrait de ma sœur, que vous aviez vu chez ma mère, en croyant que c'était le mien. Quand vous m'avez conté votre histoire, aujourd'hui, ce détail m'a fait le plus grand plaisir, il justifiait votre erreur. J'écrivis et j'envoyai à Paris, il n'était plus temps, vous en étiez parti. A cette époque, notre premier courrier revint avec nos lettres ; une chute de cheval, et divers accidens, avaient retardé, de telle manière, son voyage, qu'il n'avait pu vous rencontrer. Accablée de douleur, je fis de vaines perquisitions pour savoir où vous étiez, et ce ne fut qu'au bout de trois mois que j'appris que vous aviez émigré, mais sans pouvoir découvrir dans quel pays vous vous étiez réfugié. Cependant, quelques faux renseignemens que je recueillis, me persuadè-

rent que vous aviez passé en Espagne, ce qui redoubla le désir que j'éprouvais d'y aller. Mais seule, manquant d'argent, et ne vivant que des bienfaits de ma sœur, il m'était impossible d'entreprendre un aussi long voyage. En conséquence de la fausse déclaration par laquelle vous m'aviez sauvé la vie, je passais à Paris pour être votre femme, Sérilly l'avait même dit à la municipalité de Châlons, en ajoutant que je ne portais pas votre nom, parce que j'attendais le consentement de votre père, que vous sollicitiez. Le scélérat qui m'avait dénoncée à Paris, vint me persécuter à Châlons. Me croyant votre femme, il m'accusa de correspondre avec vous. On vint m'avertir en secret, que je n'avais d'autre moyen d'éviter la captivité, et peut-être la mort, qu'en demandant le divorce ; quoique je ne dusse pas avoir un véritable scrupule à cet égard, puisque je n'étais point mariée, il me parut que renoncer ainsi publiquement à vous, serait, à la fois, un parjure et une lâcheté. Je m'étais donnée à vous, j'étais la seule cause de votre fuite ; enfin, j'aimais à braver pour vous ces mêmes dangers dont votre tendresse avait su me tirer. Je fus obligée de comparaître à l'un de ces tribunaux iniques,

iniques, d'où, communément, l'on ne sortait que pour aller en prison ou à l'échafaud. Comme on ne révoquait point en doute mon mariage, on ne m'interrogea pas à cet égard ; mais on eut assez peu de bienséance pour oser me demander pourquoi je ne divorçais pas ; je répondis que ma mort seule pourrait rompre le nœud qui m'unissait à vous. Cette réponse excita les plus grands murmures ; on allait, sans doute, prononcer contre moi le jugement le plus sinistre, lorsqu'un homme qui m'était totalement inconnu, prit la parole pour me défendre, et avec tant de chaleur et de succès, qu'après son discours, toutes les voix me furent favorables. En sortant du tribunal, j'appris que mon défenseur s'appelait Durand ; c'était ce prisonnier qui nous facilita les moyens de nous parler à travers le mur mitoyen de son cachot et du mien, et qui, notre confident malgré nous, vous força d'employer tout votre crédit pour le faire sortir avant moi. Ce même homme, peu de temps avant mon départ, vint me remettre douze mille francs, somme que vous aviez dépensée afin de hâter sa délivrance ; il le découvrit, et me chargea de vous faire passer cet argent. D'ailleurs, Durand me ren-

dit encore, ainsi qu'à ma sœur, une infinité de services importans, et il s'exposa même, plus d'une fois, pour nous servir. Ceci prouve qu'il ne faut pas juger d'un caractère sur une seule action ; car cette homme qui abusa si effrontément de notre situation, est naturellement bon et généreux.

Enfin, Sérilly revint après un an d'absence ; il sollicita, et il obtint d'être envoyé en Espagne, pour une commission secrète. Nous partîmes, bien décidés à ne revenir en France qu'après la chute des tyrans ; leurs crimes la promettent ; attendre leur châtiment et le rétablissement de la religion et de la paix, c'est croire à la Providence.

Mon premier soin, en arrivant en Espagne, fut de m'adresser au généreux Mellos ; il n'était que parent éloigné de feu mon père : mais nos malheurs nous donnèrent sur son cœur, des droits plus puissans encore que ceux du sang. Nous recueillîmes, par ses soins, des débris assez considérables de la fortune de mon père. J'étais insensible à tous ces événemens heureux, je ne vous retrouvais point, rien ne me paraissait changé dans ma situation. Quels furent

furent les transports de ma joie, lorsque Mellos, arrivant à Madrid, conta, devant moi, l'histoire d'un jeune et vertueux Français qui venait de restituer à une famille infortunée, le don d'un vieillard mourant. . . . Tout mon cœur s'émut à ce récit, et quand votre nom fut prononcé, je m'écriai, en bénissant le ciel : *je l'avais deviné !*. . . . Je confiai toute mon histoire à Mellos. Aussitôt, il fit pour vous les démarches qui vous ont procuré la place que le ministre vient de vous accorder. Mellos me prescrivit ma conduite avec vous. Sérilly et moi, nous donnâmes notre parole de suivre exactement le plan qu'il nous traçait. Une inquiétude cruelle oppressait mon cœur ; il était possible que vous eussiez pris un autre engagement, puisque vous me croyiez ingrate et parjure. . . . Et, c'est ce que je voulais savoir avant de me découvrir à vous. Cependant, l'ingénieuse générosité de Mellos nous préparait, à Chiclane, une agréable surprise. Il acheta, pour ma sœur et pour moi, la maison charmante où nous sommes maintenant. Alors, il me fit venir ; je m'établis ici sous le nom de *Lucella* ; vous savez le reste. . . .

Qui pourrait décrire tout ce qu'éprouva l'heureux et repentant Delrive durant ce récit ! Lui-même était hors d'état d'exprimer ce qu'il ressentait ; toujours saisi, toujours tremblant, il ne pouvait que soupirer, lever les yeux au ciel, ou serrer les mains de Mellos et de Sérilly, et regarder Caliste. Mellos annonça aux deux amans, qu'il avait, pour leur mariage, toutes les dispenses nécessaires, et qu'ils seraient unis, le lendemain matin, dans la chapelle du château. Mellos ajouta qu'il se chargeait de tous les préparatifs de la noce. Lorsqu'on se sépara le soir, Delrive conjura Sérilly de venir passer la nuit dans sa chambre, afin de veiller avec lui, car il avait besoin de parler, de questionner, de répéter mille fois les mêmes choses, et, surtout, de prononcer à chaque instant, le nom chéri de Caliste. Pour rien au monde, il n'aurait voulu dormir une minute, c'eût été perdre l'idée de son bonheur. . . . Le lendemain, à dix heures, il se rendit avec Sérilly dans l'appartement de Caliste qu'ils trouvèrent toute habillée, ainsi que sa sœur. Mellos vint les rejoindre à onze heures, pour leur annoncer qu'il fallait se rendre dans
la

la chapelle à midi. Il sortit pour aller donner quelques ordres. Alors, Delrive, tirant de sa poche le petit sablier de Caliste, le posa sur une table, en disant : Ouvrage sacré de la vertu, c'est toi qui marqueras l'heure fortunée de mon union indissoluble avec elle ! Il ne fut pas nécessaire d'expliquer cette action à Caliste ; elle reconnut avec attendrissement, le sablier, et elle fut profondément touchée que Delrive, malgré son erreur, l'eût toujours conservé. A midi précis, le son d'un harmonica se fit entendre. Caliste tressaille, les plus douces larmes inondent son aimable visage que le coloris de la pudeur embellit encore. . . . Delrive, à ses genoux, reçoit sa main tremblante. La porte s'ouvre, Mellos paraît, et conduit à l'autel, ce couple heureux. . . . Qu'il fut touchant et solennel, le serment religieux, prononcé par la pieuse et sensible Caliste ! quelle confiance il dut inspirer ! . . . Ces époux dont l'union fut formée, non par l'ivresse de l'amour, mais par l'enthousiasme de la vertu, jouissent, après sept ans de mariage, d'un bonheur dont le temps ne saurait diminuer le charme, et qu'il a rendu plus intéressant et plus



plus respectable. Delrive est père d'une fille charmante ; il ne forme qu'un seul vœu pour cette enfant chérie : " Puisse-t-elle, dit-il, avoir un jour, la piété de sa mère ! "

LE CHÂTEAU DE KOLMÉRAS.

INTRODUCTION.

CHAPITRE PREMIER.

J'AI toujours passionnément aimé les romans, et dès ma première jeunesse j'eus la tentation d'écrire les mémoires que je donne enfin au public ; mais, malgré la singularité des événemens de ma vie, je ne trouvais point dans mon histoire les matériaux nécessaires pour faire ce qu'on appelait alors un bon roman, tel que ceux de mesdames Lafayette, de Grafigni, de Richardson, de Madame Ricoboni, &c. Mes aventures (dont les plus surprenantes se sont passées dans le château de Kolmérias), ne m'offraient ni caractères à peindre, ni développement de senti-
mens,

mens, ni résultats moraux ; je renonçai au projet de les faire imprimer. Quelle fut ma joie, dix ans après, en voyant ce genre perfectionné par l'invention *des châteaux*. En fait de châteaux, m'écriai-je, avec transport, je ne crains personne ; et sur-le-champ, j'écrivis mes mémoires. Cependant, je dois rappeler au lecteur que, racontant une histoire véritable, je n'ai pu rendre cet ouvrage tel que je l'aurais désiré à certains égards, mais j'en publierai incessamment un autre qui a pour titre *le Château de Bentheim*. J'ose dire que le plan en est superbe ; il offre une enfilade d'appartemens gothiques qui contient plus de quarante pièces, sans compter les cabinets. Ce château, bâti sur le roc, et situé sur le sommet d'une montagne, a cinq étages et les dépendances de tout château fait avec génie, telles que caves, grand souterrain, petit souterrain, chapelle ruinée, caveaux, tombeaux, prison, cimetière dans lequel j'ai placé un petit précipice ; c'est la seule chose qui soit de mon invention, car je n'ai pas eu la gloire de le composer ; je l'ai trouvé tout fait, et tout délabré sur la route d'Hambourg à De-
 venter.

Ce château réunit tout ce qu'un auteur peut désirer. Il a été assiégé en 1794 ; ses murs sont criblés de coups de canon, plusieurs de ses chambres sont encore teintes de sang, ses cours sont remplies d'ossemens humains, &c. En le parcourant, je remerciai le ciel que madame Radcliff n'eût pas fait ce voyage avant moi ; elle n'aurait pas manqué de s'emparer d'un si beau canevas de roman. Enfin, grâce à mon étoile, il m'appartient, et j'avoue qu'il n'est pas difficile de faire une belle chose sur un fond aussi riche. Le château de Bentheim ayant une surface immense, et un nombre prodigieux d'escaliers en colimaçons, j'ai divisé mon ouvrage en cinq tomes, c'est-à-dire, un pour chaque étage, et ce n'est pas trop. Le château de Kolméras ne me présentait pas les mêmes avantages ; malheureusement, il est presque neuf, et il ne s'y est pas commis un seul meurtre, ni un seul crime. Les littérateurs sentiront qu'il n'est pas agréable de travailler sur un tel sujet, et je me flatte qu'ils sauront apprécier le mérite de la difficulté vaincue.

CHAPITRE II.

Une première Passion.

QUE j'envie ceux qui ont eu le bonheur de naître dans ces beaux climats qui fournissent, dès les premières pages d'une histoire, l'heureuse occasion de dépeindre un site majestueux et pittoresque ! Pour moi, je suis né dans la province la moins *romantique* de la France, la Picardie ; triste pays, disgracié de la nature, où l'on ne trouve ni volcans, ni rochers, ni précipices, où l'on ne voit que du blé, des pommiers et des champs d'artichauts. . . . Je perdis le comte d'Olbac, mon père, dès mon enfance, et je fus élevé par ma mère, dans une petite terre à quatre lieues de Noyon. Ma mère qui n'avait jamais eu d'amour, était néanmoins la personne du monde la plus romanesque ; elle croyait fermement aux passions formées dans un clin d'œil, et faisant le *destin de la vie*. Elle croyait aux sympathies, aux pressentimens ; et quant *aux revenans*, elle faisait, à cet égard, une distinction assez subtile. Imaginez, disait-elle, que tous les morts reviennent pour effrayer les vivans, c'est une idée *de servante,*

vante, et c'est ce qu'on appelle *croire aux revenans*. Mais pensez qu'il n'est pas impossible que ceux qui nous ont passionnément aimés, puissent, après la mort, par une permission divine, nous manifester leur immortalité, c'est une opinion qui n'a rien d'absurde, quand on croit que l'âme nous survit. Ce raisonnement me parut aussi touchant que savant, d'autant plus que ma mère l'appuyait de preuves, en me contant plusieurs *manifestations* qu'elle avait eues de mon père et de ma grand'mère. D'après ces conversations, je n'eus pas la simplicité, comme le peuple, de croire aux revenans, mais je crus aux apparitions, deux choses fort différentes, comme on vient de le voir. Ma mère qui ne lisait que des romans, m'inspira, par son exemple, un goût passionné pour cette lecture, que je ne quittais que pour faire de la musique. J'avais une espèce d'instituteur qui savait fort mal le Latin, mais qui jouait très-bien du violon. Il me donna ce talent qui a eu beaucoup d'influence sur le reste de ma vie.

A dix-huit ans, j'entrai au service, et cette année même, je passai l'hiver à Paris, chez madame de Volny, ma tante, et sœur de ma mère. Madame de Volny avait un fils unique,
plus

plus âgé que moi, de deux ans. Amédée (c'était son nom) était un aimable jeune homme qui devint bientôt mon ami intime. Il aimait autant la danse que j'aimais la musique ; mais ce goût le fixa dans la bonne compagnie, car les beaux bals et les fêtes brillantes ne se donnent que là, tandis que l'on peut entendre une musique ravissante dans les sociétés les plus mal composées et les plus dangereuses. Un musicien de ma connaissance me proposa de me mener à un petit concert d'amateurs, où j'entendrais, me dit-il, une jeune demoiselle qui chantait comme un ange. J'y consentis, et j'entendis, en effet, mademoiselle Sophie, jeune personne très-jolie qui avait une voix délicieuse et un talent supérieur. Je jouai aussi du violon, je fus applaudi, et le suffrage de la charmante Sophie m'enivra d'orgueil et de joie. Le concert se donnait chez un vieux garçon nommé M. Désormeaux. Il nous retint tous à souper, et je me trouvai à table à côté de Sophie. Je me rappelai alors tout ce que j'avais lu, et tout ce que ma mère m'avait conté sur les passions nées subitement, sur *les coups de foudre*, et je sentis que mon heure était venue.

Sophie, âgée d'environ vingt ans, s'en donnait

donnait dix-sept, et comme elle avait des manières extrêmement enfantines, je crus facilement qu'elle était aussi jeune. Une tante de quarante ans, assez belle encore, et *amie intime* de M. Désormeaux, la produisait dans le monde. J'obtins la permission d'aller chez madame d'Elberg (c'était le nom de cette tante). J'y fus très-accueilli, j'y faisais de la musique tous les soirs. La société qui se rassemblait dans cette maison, n'était ni brillante, ni aimable, mais je n'y voyais que Sophie. Eperduement amoureux, je n'avais point encore déclaré mes sentimens, quoique je me fusse trouvé plus d'une fois tête-à-tête avec elle, car madame d'Elberg était le mentor du monde le moins vigilant et le moins sévère.

Sophie aimait les fleurs, et avec l'aide d'une serre chaude et d'un bon jardinier, l'amour força l'hiver à produire pour elle de superbes orangers et les plus beaux rosiers. Un jour, sachant que Sophie était à l'Opéra avec sa tante, je fis remplir de fleurs son cabinet de musique, j'en entourai sa harpe sur laquelle je posai, en outre, une gerbe de roses, et j'attachai, sur une branche, un petit billet

O

qui

qui contenait ces mots : *Offrande de l'amour aux talens et à la beauté.*

Cette déclaration fut reçue avec une sensibilité qui acheva de me tourner la tête. J'obtins l'aveu du plus tendre retour, et je pris l'engagement solennel d'unir mon sort à celui de Sophie, me flattant que ma mère approuverait ma passion. D'ailleurs, j'avoue que je n'aurais pas été fâché de rencontrer quelques obstacles, afin d'avoir la gloire de les vaincre, et de parcourir avec un peu d'éclat et de célébrité, la carrière intéressante d'un héros de roman.

Ce fut précisément à cette époque que ma mère arriva subitement à Paris. Elle avait reçu des lettres de son cousin-germain, le baron de Kolméras qui revenait de Saint-Dominique, avec une fortune considérable, après cinq ans d'absence. Ma mère l'avait toujours tendrement aimé, et elle venait l'attendre à Paris. Le baron, en partant, avait laissé dans son château de Kolméras en Bretagne, sa femme et ses deux filles encore dans l'enfance. La baronne mourut trois ans après, et les deux jeunes personnes restèrent sous la garde d'une gouvernante.

naïve. Le baron exprimait dans ses lettres le désir de me donner pour épouse l'aînée de ses filles, nommée Stéphanie, et qui n'était alors que dans sa quinzième année. Ces nouvelles me consternèrent. Le baron arriva sur la fin du mois de Mars. Il revenait de Kolméras. Il était enchanté de ses filles ; et, avec sa franchise naturelle, il reparla du projet d'une union qu'il désirait passionnément. Le lendemain de son arrivée, il m'invita à déjeuner chez lui, et ce fut uniquement pour me vanter sa Stéphanie. Comme je l'écoutais avec un air glacial, il me questionna, et je lui dis, avec candeur, que mon cœur n'était plus à moi. Oh, oh ! reprit-il en riant, tu as été bien pressé de le donner. A ton âge, déjà une intrigue ?—Ce n'est point une intrigue, c'est une passion insurmontable.—J'espère, jeune homme, que ce n'est ni pour une femme mariée, ni pour une courtisane ?—La personne que j'aime est libre, et aussi vertueuse, aussi pure que belle.—Sa naissance est-elle honnête ?—Oui, son grand-père était capitoul de Toulouse.—A-t-elle de la fortune ?—Non.—Depuis combien de temps la connais-tu ?—Depuis trois mois.—Eh bien, écoute. C'est avec peine que je renoncerai au

projet de te donner ma Stéphanie ; mais je suis riche, elle est charmante, il ne me sera pas difficile de lui trouver un mari. S'il ne t'est pas possible de contribuer à mon bonheur, moi, je veux toujours faire le tien. Si dans un an, tu as les mêmes sentimens, je te promets d'obtenir le consentement de ta mère, je me chargerai des frais de la noce, je doterai celle que tu aimes, je lui donnerai quarante mille francs, mais j'exige que tu ne songes à l'épouser qu'après y avoir réfléchi durant une année entière. Ce discours de mon oncle m'aurait inspiré beaucoup de reconnaissance, si je l'eusse cru sincère ; mais, la tête remplie de tous les romans que j'avais lus, je me rappelai les ruses, les stratagèmes des *pères* et des *oncles* pour désunir les *amans*, et je ne vis dans la proposition de mon oncle qu'un artifice qui cachait quelque projet secret contre mon amour. Cependant, comme je n'avais à cet égard aucune certitude, je ne pus me défendre de lui accorder ce qu'il désirait, et je me promis bien de me tenir sur mes gardes, afin de me garantir des pièges qu'il pourrait me tendre.

L'hiver venait de s'écouler, et M. Désormeaux, cet ami de la tante de Sophie, m'invita
4
à passer

à passer quelques jours dans sa maison de campagne à Auteuil. Sophie devait être de la partie, ainsi, j'acceptai avec ravissement. Là, j'eus la liberté de voir Sophie sans contrainte. Je l'informai du refus que j'avais fait d'épouser mademoiselle Stéphanie de Kolméras. Sophie me témoigna de l'inquiétude à ce sujet. Je fis, pour la rassurer, une romance très-passionnée. Comme le refrain de cette romance joue un grand rôle dans cette histoire, il faut que le lecteur le connaisse. Le voici :

De l'insipide Stéphanie
 Pourrait-on devenir l'amant
 Après avoir aimé Sophie ?

Je composai l'air de cette romance, qui plut tellement à Sophie, qu'elle la chantait tous les jours en s'accompagnant de la harpe.

CHAPITRE III.

Des grandes Aventures.

AU bout de huit jours, je retournai à Paris, ivre de bonheur et d'amour. J'aimais avec tout l'enthousiasme et toute la bonne foi que l'on peut avoir à dix-huit ans, avec une tête romanesque et un cœur sensible. Sophie de-

vait rester encore trois semaines à la campagne. Je lui écrivais deux ou trois fois par jour ; je ne pensais qu'à elle, et je brûlais de retourner à Auteuil.

Un matin, mon oncle entra dans ma chambre ; et sans aucun préambule, il me parla brusquement de Sophie, pour me dire qu'il avait pris sur elle des informations, et qu'il savait, à n'en pouvoir douter, que sa tante était une femme entretenue, et que la nièce n'avait pas une meilleure conduite. Ce discours ne me fit d'autre impression que de me confirmer dans l'opinion que le baron avait formé le dessein de me brouiller avec celle que j'adorais. Je ne répondis que par un sourire ironique.— C'est un fait, continua le baron, votre Sophie n'est point petite-fille d'un *capitou* ; c'est une aventurière et une vile courtisane. Je sais que vous êtes sa dupe, et j'ai bien senti que vous ne m'en croiriez pas sur ma parole. Voici donc ce que j'ai fait : Sophie, à votre insçu, est depuis trois jours à Paris. Je me suis fait présenter hier chez elle, sous le nom supposé d'un baron Allemand, et j'ai obtenu d'elle la promesse de venir souper tête-à-tête avec moi, ce soir, dans une petite maison que l'on m'a
prêtée

prêtée à Bagnolet. Je vous propose de vous y rendre à neuf heures du soir, et j'imagine que, lorsque vous y verrez arriver Sophie, vous aurez, de cette créature, l'opinion qu'on en doit avoir.—Oui, repris-je d'un ton ferme, j'irai ce soir à Bagnolet.—Fort bien, mon ami, dit mon oncle, je vois à ton flegme, que tu es déjà guéri d'une passion avilissante, cela fait honneur à ton caractère. Adieu, à ce soir.—En disant ces paroles, mon oncle me quitta. Il se trompait beaucoup sur mes sentimens ; je n'avais pas cru un seul mot de tout ce qu'il venait de me dire. J'imaginai, sur-le-champ, qu'il n'avait engagé Sophie à se trouver à ce rendez-vous, qu'en lui disant son véritable nom, et en l'attirant sous quelque prétexte que j'ignorais, et qui, sans doute, avait rapport à moi ; et je trouvais assez simple que Sophie eût cette confiance pour l'oncle de son amant, qu'on lui avait peint comme l'homme le plus respectable, et comme celui dont j'attendais le plus. Mon oncle imagine, me disais-je, que, persuadé que Sophie le prend pour un baron Allemand amoureux d'elle, je la croirai la plus vile des créatures, aussitôt que je la verrai paraître seule chez lui, à cette heure indue, et

O 4

que,

que, sans autre explication, je romprai avec elle ; mon oncle connaîtra que je ne suis pas tout-à-fait si niais qu'il le pense. La lecture et les réflexions peuvent suppléer à l'expérience. Je partis à huit heures pour Bagnolet ; j'étais à cheval, j'y arrivai avant neuf heures. Mon oncle me conduisit dans la chambre à coucher, afin de me faire cacher dans un petit cabinet vitré qui tenait à une alcove. Au bout de quelques minutes, nous entendimes une voiture. C'est elle, dit le baron ; je crois qu'il te suffira de la voir entrer : mais si tu veux l'écouter, tu es le maître de te cacher dans ce cabinet. Non, répondis-je froidement, je vais l'attendre ici. La porte s'ouvrit, Sophie parut, et s'avança lestement ; mais, tout-à-coup, jetant les yeux sur moi, elle pâlit et recula d'un pas en arrière. . . . Je n'attribuai ce mouvement qu'à la joie inopinée de me revoir. Je fus me jeter à ses genoux : chère Sophie ! m'écriai-je, on veut vous perdre et nous séparer ! mais on le veut en vain . . . j'ai pénétré facilement un artifice si grossier. On ne m'a point persuadé que vous ayez cru venir chez un étranger. Vous connaissiez mon oncle. Eh bien ! ma Sophie, il vous tendait un piège affreux.

affreux . . .—Comment, monsieur, interrompit Sophie, en s'adressant à mon oncle, vous avez voulu noircir ma réputation?—A ces mots, mon oncle, immobile et stupéfait d'étonnement et de colère, nous regarde fixement tous les deux sans répondre . . . Et Sophie se tournant vers moi :—Venez, mon cher Auguste, me dit-elle, arrachez-moi de cette odieuse maison.—En disant ces paroles, elle me prit sous le bras, et nous sortimes précipitamment. Quand nous fûmes en voiture, je contai à Sophie tout ce que m'avait dit mon oncle. Après ce récit, Sophie tira son mouchoir de sa poche et s'en couvrit le visage en sanglotant.—O ciel! s'écria-t-elle, à quels dangers l'innocence est exposée! et que serais-je devenue sans votre pénétration?—Il est vrai, repris-je, que je ne suis pas facile à tromper.—Qui le sait mieux que moi, dit Sophie; mais, poursuivit-elle, quel monstre que ce baron de Kolméras!....—Non, répondis-je, ce n'est point un monstre; tous les pères, les tuteurs et les oncles sont capables de cette duplicité, pour brouiller deux amans qui s'aiment en dépit des projets et de l'ambition de leurs familles. J'ai lu trente histoires de ce genre; mais, ce qui est très-

neuf

neuf dans la nôtre, c'est que je n'ai point été la dupe du stratagème de mon oncle. Ordinairement, l'amant ou la maîtresse conçoivent des soupçons affreux, et se brouillent sans s'éclaircir.—Aussi, repartit Sophie, vous avez pu voir la surprise et la confusion de votre oncle. Oui, répondis-je, et j'avoue que j'en ai joui.

Le lendemain de cette aventure, mon oncle, furieux contre moi, partit pour son château de Kolméras, après avoir instruit ma mère de tout ce qui s'était passé entre nous. Je fus sermonné par ma mère, par ma tante, et même, par mon cousin Amédée ; je ne m'en étonnai point. Voilà, me disais-je, des incidens auxquels j'ai dû m'attendre. Il y a long-temps que je prévoyais *la conjuration de famille* ; nous y voici : cet événement annonce de grands orages, mais l'amour et la constance triompheront de tout.

Je voyais toujours Sophie en secret. Un jour, je la trouvai en pleurs ; elle me dit qu'elle était sûre que ma famille prenait des mesures pour la faire enfermer, et qu'on sollicitait une lettre de cachet contre elle. Mon effroi fut extrême. Alors, Sophie me proposa de fuir.

J'avais

J'avais déjà pensé mille fois à un enlèvement, et elle n'eut pas de peine à me faire consentir à ce qu'elle désirait.—J'ai, me dit-elle, un oncle négociant à Rotterdam, qui vient d'arriver des Indes ; il me recevra à bras ouverts : c'est là qu'il faut me conduire. Vous me déposerez chez mon oncle ; il est immensément riche ; il n'a point d'enfans, je suis sûre qu'il fera tout pour moi ; et l'argent changera peut-être les dispositions de votre famille à mon égard. Mais je ne puis promettre d'engager, par lettre, mon oncle à faire les choses que nous pouvons désirer, il faut que je le voye, que je lui parle ; il faut partir pour Rotterdam. —J'applaudis à ce projet. Tout fut convenu en un instant ; une seule chose m'embarrassait : Sophie m'avoua qu'elle avait quelques dettes, et elle ajouta qu'elle avait trop de délicatesse pour partir furtivement sans les payer, qu'ainsi, avant tout, il fallait lui trouver cent louis. Je vous les emprunterai sans scrupule, me dit-elle, parce que mon oncle vous les rendra aussitôt que nous serons à Rotterdam. Je promis formellement de trouver les cent louis, sous vingt-quatre heures. Je commençai par vendre ma montre et quelques autres bijoux,

Amédée

Amédée me prêta vingt louis ; j'empruntai encore à d'autres personnes, et un vieil usurier me compléta la somme de quatre mille francs, car il fallait me réserver quelque argent pour aller à Rotterdam.

Je portai les cent louis à Sophie, et nous convinmes que je l'enleverais le jour même à minuit. J'avais tout préparé, et à l'heure indiquée, je me trouvai à la barrière, avec une chaise et des chevaux de poste. J'étais à cheval, parce que je n'avais pas voulu emmener un domestique. Je vis un fiacre arrêté ; je m'en approchai, en disant : *Est-ce vous ?* A ces mots, le fiacre s'ouvrit, j'en vis descendre une femme couverte d'un voile blanc ; elle monta dans une chaise de poste, et nous partimes au grand galop. Je pris les devans, afin de faire préparer les chevaux aux postes, ce que je fis toute la nuit ; nous étions convenus que je ne m'arrêterais que lorsque nous aurions passé la frontière. Nous allions comme le vent, j'étais toujours en avant, à une lieue de la chaise de poste, et après une course très-fatigante, j'arrivai à Quévrain. Là, étant hors de France, je descendis de cheval, afin d'attendre Sophie. Au bout d'une demi heure, j'apperçois

j'aperçois la chaise de poste, je vole à sa rencontre, la chaise s'arrête, je m'en approche, j'en ouvre la portière, j'y monte, je me place à côté de la belle fugitive, toujours voilée, et après avoir baissé les stores, je la supplie de relever son voile. . . . Qu'on se représente, s'il est possible, ce que j'éprouvai, en voyant une grosse main, noire comme de l'encre, détacher ce voile, et me découvrir une vilaine négresse Africaine, qui, depuis trois mois, servait Sophie. Je restai pétrifié. . . . La négresse qui savait à peine le Français, avait un langage enfantin, et un grasseyement d'un ridicule extrême avec sa figure matérielle ; elle me sourit agréablement, en me disant : *Moi être ton maîtresse. . . .* Qu'est devenue Sophie ? m'écriai-je, outré de fureur. La négresse épouvantée, fit un mouvement pour sortir de la chaise ; je l'arrêtai, afin de la questionner ; j'appris seulement que Sophie elle-même avait substitué sa négresse à sa place, en lui persuadant que j'étais amoureux d'elle, et en lui recommandant de monter dans la chaise de poste sans parler, et d'y rester voilée jusqu'à la frontière. Ce détail suffisait, car il ne pouvait me laisser de doutes sur la perfidie de Sophie,

et

et j'avais beau chercher dans ma tête un nœud romanesque, un sens mystérieux à cette aventure qui pût justifier Sophie, je n'en trouvais point.

CHAPITRE IV.

La Mort d'une Courtisane.

Je laissai la négresse et la chaise de poste à Quévrain ; je revins à franc étrier à Paris. En y arrivant, je courus à la maison de Sophie, où j'appris qu'elle était partie pour l'Angleterre, avec un musicien qu'elle aimait éperdument, depuis six semaines. Afin d'avoir cent louis, elle m'avait proposé l'enlèvement pour lequel elle savait que j'avais de grandes dispositions ; et pour fuir elle-même avec son amant, pour se mettre à l'abri de mes poursuites, elle avait imaginé l'ingénieux expédient de me donner sa négresse. . . . Confus, désespéré, harassé de fatigue, je fus me jeter aux pieds de ma mère, en lui protestant que je renonçais pour jamais à l'amour. Ma mère me pardonna, et m'envoya coucher. Je dormis douze heures, ce qui n'est pas trop romanesque pour un amant trahi. Je me levai avec une courbature

si terrible, que je pouvais à peine me soutenir, ce qui donna lieu à ma mère de faire une dissertation touchante sur les effets terribles d'une première passion ; car elle se garda bien d'attribuer l'état où j'étais, à la course rapide que je venais de faire à cheval. Au reste, elle ne se trompait pas en me supposant malheureux : j'étais humilié, j'avais le cœur déchiré, et le plus profond mépris ne pouvait effacer de mon imagination le souvenir de l'indigne objet que j'avais si passionnément aimé. Peut-on passer en un instant de l'amour à l'indifférence ? Tant de liens attachent à l'objet qu'on préfère, que le mépris ne saurait les rompre tous. Je n'adorais plus Sophie, mais je trouvais toujours un charme dangereux à me rappeler sa figure, ses talens, le son de sa voix, sa conversation, sa gaîté, l'égalité de son caractère. . . . Je me répétais, elle est perfide, elle est vile, mais je me disais aussi, nulle femme n'est aimable comme elle. . . . C'est encore là de l'enthousiasme, et tant qu'il dure, on n'est pas guéri. Je partis pour mon régiment, j'y restai cinq mois, je m'y conduisis sagement, et je revins à Paris chez ma tante, pour y passer l'hiver. Ce ne fut pas sans une vive émotion, que

que j'appris que Sophie, de retour à Paris, avait débuté à la Comédie Italienne. Elle logeait dans une rue voisine de la mienne; elle était établie dans le bel appartement d'un grand hôtel garni dont les fenêtres donnaient sur la rue. Je la rencontrai plusieurs fois dans une voiture très-brillante; elle était entretenue par un chevalier de Kernosi qui se ruinait pour elle. J'eus de violentes tentations d'aller lui reprocher sa perfidie; cependant, je sentais que je m'avilirais en m'occupant ainsi d'elle, et je me promis de combattre sérieusement une faiblesse qui n'avait plus d'excuse. J'étais à Paris depuis deux mois, lorsque j'appris que cette fille, dangereusement malade, se mourait d'une fluxion de poitrine. Je m'informais tous les jours de ses nouvelles, et le troisième jour, au soir, on me dit qu'elle était à l'extrémité. Je ne sais ce qui se passa en moi, mais poussé par un mouvement irrésistible, je sortis à pied sur-le-champ. L'idée qu'elle était mourante, semblait me donner le droit d'aller chez elle sans rougir. J'y volai. En approchant de sa maison, je vis ses fenêtres ouvertes, je frissonnai, et j'entrai.

Je:

Je rencontre une servante, je l'interroge, elle me répond brusquement : Ma foi, je ne sais pas si elle vit encore, qu'est-ce qui se soucie de ces filles-là? . . . A ces mots, je m'avance vers l'escalier, je le monte. Je m'arrête au premier, j'entre, je ne vois personne, toutes les portes étaient ouvertes; je traverse deux antichambres, et je me trouve dans la chambre à coucher. . . Il n'y avait ni garde, ni prêtre, ni domestique. . . L'auguste religion était inconnue là; jamais l'amitié n'y parut; l'amour venait de fuir avec le plaisir et la volupté. . . La mort seule remplissait ce vaste appartement. . . . Le jour était tout-à-fait tombé, et l'on n'avait même pas laissé une lampe dans cette chambre abandonnée, mais elle recevait une assez grande clarté d'un réverbère placé en face d'une des fenêtres ouvertes. . . . J'avance en chancelant. . . . Le premier objet qui me frappe, c'est une harpe sans cordes, posée contre une table. . . Tous mes sens s'émurent, je me rappelai la figure séduisante que j'avais vue, tant de fois, tenir entre ses bras cette harpe harmonieuse. . . . Tout était en désordre dans la chambre, plusieurs meubles entassés les uns sur les autres,

en occupaient une partie. Près de l'alcove se trouvait une toilette élégante à moitié renversée, autel fragile de la beauté, d'où s'exhalaient toujours les parfums les plus délicieux. . . . Des fleurs fraîches encore, dispersées dans des vases ; un habit de bal couvert de festons de roses et jeté sur un canapé ; des masques b'isés, épars sur le parquet, tout annonçait, dans ce lieu, que la mort avait surpris et saisi sa victime dans les bras de la folie et du plaisir. . . . Je lève les yeux, je frémis. . . . Je vois l'alcove, j'y touche. . . . L'intérieur en était entièrement recouvert de glaces, qui, peu de jours auparavant, multipliaient l'image d'une beauté brillante, voluptueuse, et qui maintenant n'offraient plus que l'effrayant tableau de la destruction. . . . Les rayons du réverbère s'y réfléchissant avec éclat, formaient un foyer de lumière dans lequel mon œil découvrit, avec horreur, la figure inanimée, répétée mille fois de la malheureuse Sophie !. . . . Tu n'es donc plus, m'écriai-je, ces yeux brillans sont éteints et fermés pour jamais. . . . cette bouche enchanteresse et trompeuse ne s'ouvrira plus, on n'entendra plus cette voix de Syrène. . . . Quel usage as-tu fait de tant de charmes réunis ? . . .

Le vice abrégé ta carrière, tu n'éprouvas dans tes derniers momens, qu'un funeste abandon, tu ne laisseras qu'un souvenir flétri par le mépris. . . Infortunée ! . . du moins, une larme de pitié tombera sur ton lit de mort. . . En disant ces paroles, mes pleurs coulèrent, et les regards attachés sur le triste objet que j'avais sous les yeux, je sentis mes genoux trembler et fléchir : craignant de me trouver mal, je m'arrachai enfin à ce terrible spectacle, je m'éloignai du lit funèbre ; mais en retournant précipitamment sur mes pas, je heurtai rudement la harpe ; elle tomba en faisant un bruit harmonieux qui me causa le plus affreux saisissement ; il produisit sur mon oreille l'effet d'une musique mélodieuse. . . Je crus entendre Sophie . . Dans la situation où j'étais, cette illusion eut un tel pouvoir sur mes sens, que je fus au moment de m'évanouir ; je m'appuyai contre une table, et respirant à peine, je restai là quelques minutes immobile. . Je fus un peu ranimé par une grande rumeur que j'entendis dans la maison ; c'étaient les gens de justice qui venaient mettre les scellés. . . . Je rassemblai mes forces, et côtoyant lentement la chambre, je cherchai la porte pour sortir. Dans ce

moment, le commissaire et sa suite, conduits par une femme de chambre qui tenait une chandelle allumée, arrivèrent dans l'appartement. Quand ils entrèrent dans la chambre, je m'avançai vers eux, en poussant une table qui se trouvait sur mon passage. A ce bruit, la femme de chambre épouvantée, jette un cri perçant, et laisse tomber la lumière qu'elle portait, et qui s'éteint. Tout le monde s'émeut, et recule, et moi, profitant de cette terreur et de l'obscurité, je descends chez l'hôte qui me connaissait, et qui me fait ouvrir la porte de la maison.

CHAPITRE V.

Un coup de Théâtre.

CE dernier événement me laissa une profonde mélancolie. Mon oncle, qui était alors à Paris, et qui m'avait accordé mon pardon, m'emmena avec lui dans nos provinces méridionales où quelques affaires l'appelaient. Il m'obtint un congé qui me dispensa d'aller cette année à mon régiment. Ce petit voyage me fit du bien. Je cherchais, de bonne foi, à me distraire : je parvins, au bout de sept ou huit
mois,

mois, à recouvrer la tranquillité ; mais je conservai une faiblesse qui ne venait que de l'imagination frappée, et qui, loin de diminuer, s'accrut avec le temps. Depuis la mort de Sophie, j'avais évité, avec le plus grand soin, d'entendre jouer de la harpe ; la vue même de cet instrument, lorsque par hasard je l'entrevois en passant devant la boutique d'un luthier, me causait un trouble inexprimable. J'aurais pu facilement, par l'habitude, me blaser sur une telle sensation ; mais, au contraire, je ne fis nul effort pour vaincre cette répugnance, et elle devint une véritable manie ; car, au bout de huit mois, il ne m'était même plus possible d'entendre prononcer de sang froid le mot *harpe*, et d'en voir une dans un tableau, sans détourner aussitôt les yeux. A cette folie près, que je m'étais plu à nourrir, parce qu'elle me paraissait intéressante et romanesque, j'étais devenu paisible et raisonnable. Mon oncle, parfaitement content de ma conduite, me reparla de sa fille, et me vanta tellement ses charmes, son esprit et son caractère, qu'il m'inspira le désir de la connaître. Mais, comme je n'avais point renoncé à l'ambition de devenir un héros de roman, je ne voulus

point faire connaissance avec mademoiselle de Kolméras, d'une manière commune. D'ailleurs, si le baron m'eût mené dans son château, il m'aurait présenté à sa fille comme l'époux qu'il lui destinait ; et avant de me prêter à ses vœux, et de prendre un tel engagement, je voulais juger par moi-même si l'amour paternel n'aveuglait pas le baron. Je me rendis à mon régiment au mois de Mai ; j'y passai trois mois. J'obtins de mon colonel un congé de deux mois, et je partis pour la Bretagne. Arrivé près du château de Kolméras, je m'établis dans une chaumière où je fus reçu comme un voyageur fatigué qui ne pouvait continuer sa route. J'étais à cheval, et je me donnais pour un marchand de chevaux. J'appris, avec plaisir, que le baron était absent, et qu'il ne reviendrait que dans quelques jours. J'espérais que je verrais mesdemoiselles de Kolméras à la promenade dans les environs du château ; mais on me dit que, dans l'absence de leur père, elles sortaient très-rarement de leur parc. Alors, je formai la résolution de gagner l'un des gens du château. Mesdemoiselles de Kolméras, sous la garde d'une vieille gouvernante, étaient servies, en outre, par deux domestiques très-jeunes ;

jeunes ; l'un nommé Charlot, âgé de dix-sept ans, et l'autre une petite fille de quinze, appelée Babet. On me conta encore qu'une servante venait de mourir, ce qui donnait lieu à beaucoup d'histoires de revenans dont la vieille gouvernante et les valets de basse-cour du château étaient fort effrayés. Cette circonstance me fit naître l'idée de jouer le personnage de revenant, afin de me glisser dans le château, et d'en écarter à mon gré les importuns. Je gagnai le petit Charlot, qui, malgré la simplicité d'un enfant qui n'était jamais sorti de cette province éloignée, me parut très-intelligent. Il m'introduisit un soir dans le château, et me cacha dans sa chambre. Affublé d'un grand drap blanc, je parcourus tranquillement tout le château dès le soir même, pour en bien connaître la distribution. Je ne m'embarrassais pas de rencontrer les domestiques, ils s'enfuyaient tous à mon approche, en poussant des cris aigus. Je ne voulais point effrayer mesdemoiselles de Kolméras ; je n'approchai point de leur appartement, et après avoir fait ma ronde dans le château, je fus me coucher dans la chambre de Charlot, qui me donna un assez bon souper. Le lendemain, Charlot me

dit que j'avais jeté dans le château la plus terrible épouvante, mais que les domestiques avaient déjà débité tant de contes sur les apparitions de la servante, que mesdemoiselles de Kolméras, ne croyaient pas un mot de tous les récits qu'on leur faisait de la nuit dernière. A midi, Charlot me plaça derrière une porte à laquelle nous avions fait un trou, au travers duquel je vis parfaitement et de très-près, Stéphanie, l'aînée des deux sœurs. Je fus ébloui et charmé de sa figure ; elle était mille fois plus belle que Sophie, et elle avait, de plus encore, un air de modestie et des grâces naturelles qui auraient embelli la laideur même. Hortense, sa sœur, sans être aussi régulière, avait une figure piquante, remplie d'agrément. Ces deux charmantes sœurs logeaient ensemble au rez-de-chaussée, à côté de l'appartement de leur père. Charlot vola une clef du cabinet du baron, afin de m'y enfermer durant le jour. La fenêtre de ce cabinet donnait sur un parterre dont Stéphanie cultivait les fleurs. Caché derrière une jalousie, j'eus le plaisir de la contempler tout à mon aise, car elle passa l'après-dîner dans le parterre. Devenu éperdument amoureux, il me survint une inquiétude qui me troubla

troubla beaucoup. Il était impossible que Stéphanie n'eût pas su que deux ans auparavant j'avais refusé de l'épouser. Je craignis qu'irritée de ce refus, elle n'eût pris contre moi d'insurmontables préventions ; et, avant de me montrer, je résolus de m'éclaircir sur ses sentimens. Je lui écrivis la lettre la plus passionnée, et je chargeai Charlot de la lui remettre quand elle serait seule. Sur le soir, Charlot m'avertit que deux valets de basse-cour, le jardinier et la cuisinière devaient se réunir dans la galerie, pour y veiller, parce que le jardinier, esprit fort, niait les apparitions, n'admettait que les *esprits folets*, et ne croyait point aux revenans. Je voulus éprouver la force d'âme du jardinier ; et dans ce dessein, je me rendis dans la galerie qui était éclairée par une lanterne suspendue au plafond. Charlot m'y laissa seul. Je m'enveloppai dans mon drap ; je grimpai sur une table de marbre, et je me tins là immobile. Au bout de quelques minutes, j'entendis ouvrir doucement une porte, et ma surprise fut extrême en voyant paraître un fantôme blanc, tout semblable à moi. Il ne m'apperçut pas d'abord. Il fit quelques pas, et s'assit sur un canapé, toujours sans me voir.

J'imaginai

J'imaginai dans l'instant, que ce revenant était un rival ; et, dans cette pensée, m'élançant tout-à-coup vers lui. Qui es-tu ? m'écriai-je d'une voix terrible.—Qui es-tu toi-même ? répondit-on du même ton.—Je suis ton ennemi !—Avez-vous une épée ?—Un amant marche-t-il sans cela ?—Suivez-moi.—A ces mots, je découvris mon visage, et aussitôt le revenant, mon adversaire, vint se jeter à mon cou, et je reconnus mon cousin Amédée.—Et qui t'amène ici ! lui dis-je.—Rassure-toi, répondit-il, je n'y viens point pour Stéphanie, c'est Hortense que j'aime.—A cette assurance, j'embrassai Amédée avec transport. Dans ce moment, les domestiques arrivèrent ; nous fondimes sur eux, et tous prirent la fuite, en criant que nous étions une douzaine. Après cet exploit, je regagnai le cabinet du baron, où je me renfermai avec Amédée, qui me conta que son régiment étant en garnison à Dinan, ville à une lieue de Kolméras, il était venu se promener aux environs du château, et que les contes d'apparition lui ayant donné l'idée que j'avais eue, il s'était introduit le matin dans le château, avec le secours de la jeune Babet, sa confidente. Mais, plus heureux que moi, sa déclaration

claration était faite : Hortense savait que son père devait, à son retour, lui présenter Amédée comme son mari futur, et elle consentait à lui parler le soir dans la galerie, où elle devait se rendre avec sa sœur et Babet.

CHAPITRE VI.

Evénemens inattendus, et Incidens du plus grand genre.

IL était neuf heures et demie du soir, lorsque Charlot vint me rejoindre dans le cabinet ; il fut étrangement surpris de me trouver un compagnon. Babet avait eu autant de discrétion que lui ; elle avait aussi gardé le secret d'Amédée. Ce dernier me quitta pour aller à son rendez-vous, en me promettant de revenir dans le cabinet m'en rendre compte. Charlot me dit qu'il n'avait pas encore remis ma lettre à Stéphanie. Je l'en grondai vivement, et je le renvoyai avec l'ordre exprès d'aller la lui donner sur-le-champ. Au bout d'un quart d'heure, Charlot revint tout essoufflé, il paraissait hors de lui ; et en entrant dans le cabinet, il se jeta sur une chaise, en s'écriant : Je n'en puis plus ! Qu'as-tu donc, Charlot ? demandai-

mandai-je, qu'est-il donc arrivé ? . . . — Ah ! monsieur, une chose terrible ! . . . que vous ne croirez pas . . . — Quoi donc ? — Monsieur, il y a dans le château, un vrai fantôme ! . . . — Quel conte me fais-tu là ? — Oui, monsieur, un vrai lutin ; ou, pour mieux dire, une lutine, car c'est l'esprit d'une femme . . . — Tu as donc connu cela à sa malice ? . . . — Et à sa jalousie. — Laissons-là cette folie. Qu'as-tu fait de ma lettre ? — Monsieur, la lutine ne veut pas que je la donne ; elle m'a dit d'une voix épouvantable, *je te le défends* . . . — Ici, je perdis patience, et je fis une telle frayeur au pauvre Charlot, qu'il se leva, en me disant, qu'en dépit de tous les revenans du monde, il allait porter ma lettre. — Mais, à propos, ajouta-t-il, voici un chiffon de papier que le fantôme m'a commandé de vous remettre. — En disant ces mots, il posa le papier sur ma table, et sortit en courant. J'imaginai sur-le-champ que ce spectre était un tour que Babet ou quelque autre domestique jouait à Charlot. Cependant, voulant voir ce que contenait le papier qu'il m'avait laissé, je m'approchai de la table, je le pris et je le déployai. Mais à peine eus-je jeté les yeux sur les premières lignes, que je fus
saisi

saisi d'un tremblement universel, et je tombai dans un fauteuil. . . C'était une lettre d'amour que j'avais écrite jadis à Sophie, et dans laquelle, pour dissiper ses inquiétudes, je parlais de Stéphanie avec le plus grand mépris . . . Honteux de l'effroi que je venais d'éprouver, je tâchai de pénétrer ce mystère. Je me creusais en vain la tête pour y parvenir, quand, tout-à-coup je tressaille. . . . j'entends distinctement près de moi les sons d'une harpe. . . . Un seul accord, mais frappé avec force, et qui retentit jusqu'au fond de mon cœur. . . cet accord éclatant et terrible me parut absolument semblable au bruit que fit en tombant la harpe de Sophie dans cette nuit affreuse où je la vis sur son lit de mort. . . On se rappelle que j'avais évité, depuis cette époque, d'entendre jouer de la harpe ; et l'on ne sera pas étonné du trouble inexprimable que j'éprouvai dans ce moment où tout semblait se réunir pour rendre cette impression plus profonde. . . Je voulais me persuader que c'était une illusion. Mais, que devins-je quand cette harpe invisible, recommençant à jouer, me fit entendre l'air du refrain de la romance que j'avais faite autrefois pour Sophie, dont j'ai déjà cité ces paroles :

De

De l'insipide Stéphanie,
 Pourrait-on devenir l'amant
 Après avoir aimé Sophie? . . .

La harpe s'arrêta. . . . Dans ce moment, Amédée et Charlot rentrèrent. Ils furent frappés de ma pâleur. Amédée me demanda ce que j'avais. Au lieu de répondre, je le questionnai sur son rendez-vous. Il me dit qu'il avait vu les deux sœurs, qu'il n'avait pas osé apprendre à Stéphanie que j'étais caché dans le château, mais qu'on lui accordait la permission d'y attendre le baron qui arriverait le lendemain, et que les deux sœurs lui permettaient de passer la nuit dans un petit pavillon séparé du château par une des cours. Amédée ajouta qu'il fallait que j'y vinsse avec lui ; que Charlot avait enfin donné ma lettre, et que sûrement j'en aurais la réponse le lendemain matin. Après ce récit, je demandai à Charlot quelle était la personne, dans le château, qui jouait de la harpe.—*La harpe?* reprit Charlot, qu'est-ce que cela? Est-ce un jeu?—*Quoi!* il n'y a point de harpe ici?—Non, monsieur.—C'est donc un piano?—Pas davantage.—Vos jeunes maîtresses jouent-elles de quelque instrument? — *D'aucun ;*

cun ; mais je joue de la guimbarde, voilà le seul instrument qu'il y ait dans le château....— Cela est inconcevable. . . . Ici, je frissonnai, et je restai la bouche entr'ouverte, en regardant fixement Charlot avec des yeux égarés. . . . La harpe se faisait entendre, et jouait toujours le funeste refrain. . . Charlot et Amédée se mirent à rire en me demandant à qui j'en avais.—Comment, dis-je d'une voix étouffée, vous n'avez pas entendu ? . . .—Quoi !—Une harpe ?—Quelle idée ! dit Amédée, et comment peux-tu t'imaginer qu'il y ait un joueur de harpe dans un château au fond de la Bretagne. . . — Comme il disait ces paroles, la jeune Babet entra pour nous dire que ses maîtresses se couchaient, qu'elle nous priaient d'aller dans le pavillon, et qu'elles nous recevraient le lendemain matin à déjeuner. Babet parlait encore, lorsque la harpe recommença l'éternel refrain.—Écoutez ! écoutez ! m'écriai-je.—Tout le monde fit silence ; la harpe jouait encore. Quand elle eut cessé :—Eh bien ? dis-je.—Eh bien ! répondit Amédée, je n'ai rien entendu.—Ni moi non plus, ajouta Charlot.—Moi, dit Babet, j'ai entendu le sifflement du vent, et voilà tout. — A ces mots, aussi impatienté qu'ému,

qu'ému, je m'avançai vers la porte. Sortons d'ici, m'écriai-je. J'étais, en effet, charmé de m'éloigner de ce fatal cabinet, rien au monde n'aurait pu me déterminer à y passer la nuit. On nous conduisit dans le pavillon. On nous donna une chambre à deux lits ; je l'avouerai, j'en fus charmé ; toutes les histoires *de manifestations* et d'apparitions miraculeuses que m'avait jadis conté ma mère, revenaient en foule s'offrir à mon imagination troublée. . . . et j'étais bien aise d'avoir un compagnon, durant la nuit. Je me craignais sur-tout moi-même ; car j'étais dans cette situation si semblable à la folie, où l'émotion et le trouble des sens ne permettent plus de repousser des idées bizarres et de vaincre une terreur extravagante. On nous apporta à souper, et comme nous n'étions plus cachés, Charlot nous servit. Au milieu du souper, je me levai tout-à-coup. La harpe jouait le refrain fatal. Amédée me gronda sérieusement, en m'assurant que je devenais visionnaire. Quand Charlot fut retiré, j'instruisis Amédée de la cause de mon trouble, en lui parlant de la romance qu'il ne connaissait pas, il me soutint toujours que cette prétendue musique

4

n'ex-

n'existait que dans mon imagination ; alors, je lui montrai la lettre que j'avais reçue ; il avoua que rien n'était plus extraordinaire. Nous nous épuisâmes en conjectures sur cet événement ; enfin, Amédée vaincu par le sommeil, cessa de me répondre et de m'écouter. Il se jeta sur son lit et s'endormit profondément. Je restai assis auprès d'une table, je tirai de ma poche un livre, et je me mis à lire avec beaucoup de distraction. J'étais placé vis-à-vis une petite porte de la chambre, recouverte d'une portière de tapisserie. Je crus entendre un léger bruit, je levai les yeux, et je vis la portière se mouvoir et s'agiter doucement ; je posai mon livre sur la table, je fus du côté de la porte pour l'examiner ; au moment où j'en approchais, le rideau se tira, et me découvrit une harpe décorée d'une guirlande de roses à laquelle était attachée un papier qui contenait ces mots écrits de ma main : *Offrande de l'amour aux talens et à la beauté. . . .* C'était ma première déclaration d'amour à Sophie, c'était sa harpe Je m'élançai vers le lit d'Amédée pour le réveiller, et lui faire voir ce nouveau prodige. Aussitôt il se lève, nous nous retournons. Tout avait disparu, et le rideau

était fermé. Je regardai derrière, et je ne trou-
 vai qu'une porte qu'il me fut impossible d'ou-
 vrir. J'allai dans le corridor, je visitai tout, je
 ne vis rien. . . . Je rentrai dans la chambre,
 aussitôt que j'y fus, mes jambes tremblantes se
 déroberent sous moi, je tombai sur un canapé,
 Dans cet instant, la raison, le courage, tout
 cédait au nouveau prestige qui bouleversait
 toutes mes idées. Une voix douce et terrible,
 la voix de Sophie, accompagnée de la harpe,
 chantait la romance. . . . Je ne pouvais ni me
 lever, ni appeler Amédée. Saisi d'étonnement,
 glacé de terreur, j'étais fixé à ma place, il sem-
 blait qu'une puissance invisible m'y retînt.
 Tous les couplets furent chantés avec l'expres-
 sion la plus touchante. . . . Enfin la musique
 cessa ; mais toujours oppressé, je n'essayai
 même pas de me lever, je fermai les yeux ; un
 bruit effrayant me les fit rouvrir presque aussitôt ;
 je vis alors un panneau de la chambre se
 détacher, une figure aérienne, couverte d'un
 voile blanc, parut percer le mur. Elle s'avança
 lentement près de la table, et s'arrêta là. . . .
 Elle tenait un anneau qu'elle semblait me
 montrer, et tournée vers moi, elle chanta en
 récitatif avec la voix que je venais d'entendre,
ces

ces deux vers qui formaient la devise d'un anneau que j'avais donné à Sophie :

Oui, puisque l'âme est immortelle,
Au delà du tombeau je te serai fidèle ! . . .

Ensuite l'ombre laissa tomber l'anneau sur la table, la lumière s'éteignit, je me trouvai dans une profonde obscurité, et ne pouvant plus supporter une si violente émotion, je m'évanouis.

CHAPITRE VII.

Nouvelle Surprise et Dénouement.

EN reprenant l'usage de mes sens, je revis la bougie rallumée, et je me trouvai à côté d'Amédée qui m'avait secouru. Il me dit qu'ayant entendu un bruit extraordinaire, il s'était levé, et qu'après avoir été chercher de la lumière, il s'était aperçu, en rentrant dans la chambre, que j'avais perdu connaissance. . . J'écoutai ce récit sans répondre, et sans avoir le désir de lui conter ce qui m'était arrivé. . . . Ma raison s'étonnait en vain, je ne pouvais démentir le témoignage de mes sens. . . . La ferme incrédulité d'Amédée, m'ôtait toute confiance en lui ; j'aurais beaucoup mieux aimé,

dans ce moment, avoir Charlot auprès de moi ; il m'aurait écouté avec frayeur, il m'aurait cru. C'est sans doute par un sentiment du genre de celui que j'éprouvais, que les princes et d'autres grands personnages ont souvent préféré des confidens subalternes et sans lumières, à ceux qui n'auraient pu concevoir de certaines faiblesses.

Amédée me questionna un moment, ensuite il se remit au lit, et quelques minutes après, je l'entendis ronfler, ce qui me blessa, comme si son imperturbable sommeil eût été à mon égard un mauvais procédé. . . . Je jetai un coup d'œil timide sur le panneau de boiserie que j'avais vu tomber, il était remis à sa place ; tout était calme, et j'écoutais encore avec saisissement. . . . Je me levai : je ne pus faire ce mouvement sans éprouver un redoublement de terreur, j'étais effrayé du bruit que je faisais en marchant. Chaque son, quel qu'il fût, agissait sur mes nerfs, et produisait en moi une sensation douloureuse. . . . Je m'avançai vers la table, et je frémis en découvrant l'anneau fatal, posé là par le spectre. . . . C'était bien l'anneau que j'avais placé jadis au doigt de Sophie. . . . Grand Dieu ! m'écriai-je, il est
vrai,

vrai, j'ai trahi le serment gravé sur cet anneau, mais Sophie, du sein de la tombe, a-t-elle le droit de me reprocher mon inconstance ? Elle fut perfide, elle fut vile. . . . Non, le ciel n'a pu permettre de tels prodiges, tous ces prétendus phénomènes ne sont que des illusions . . . mais comment les expliquer ? En disant ces paroles, je m'éloignai de la table, je fus ouvrir la fenêtre, et je m'établis sur le balcon. La fraîcheur de l'air calma mon sang agité, et après avoir passé là près de deux heures, j'allai me jeter sur mon lit, et je m'endormis. Je fus réveillé, à neuf heures du matin, par le baron lui-même, qui entra gaîment dans ma chambre, en disant qu'il venait d'arriver. Il nous gronda avec bonté, Amédée et moi, sur la manière étrange dont nous nous étions introduits dans le château ; ensuite il nous embrassa tendrement, en nous appelant ses enfans, et se retournant vers moi : veux-tu, me dit-il, voir enfin ma Stéphanie. Ah ! mon oncle, m'écriai-je, n'est-elle pas irritée contre moi ? — Je ne l'ai jamais instruit de ta folle passion, elle a su seulement que tu avais de l'aversion pour le mariage. Mais allons, suis-moi, je vais te présenter. A ces mots,

Q 3

mon

mon oncle sortit, et nous le suivîmes. Nous trouvâmes les deux sœurs dans le salon. Stéphanie me parut un ange ; son sourire, à la fois ingénu et fin, donnait à sa beauté quelque chose de ravissant. J'oubliai, en la voyant, mes visions, mes terreurs, mes inquiétudes. . . Elle me reçut avec grâce et sensibilité. Le baron abrégeant les cérémonies, et jouissant de ma surprise et de mon trouble, me fit placer à côté de Stéphanie. On déjeûna ; pour moi, je ne pouvais que regarder Stéphanie, elle rougissait, mais par instinct, et non par un embarras dont la préservait son innocence même. Ses joues seules se couvraient, de temps en temps, du plus vif incarnat, sans que la blancheur éclatante de son front et du reste de son visage, fût altérée. Ce n'est point ainsi qu'on rougit à Paris ; là, toujours, un peu de confusion se mêle au sentiment qui produit la rougeur ; on sait pourquoi l'on est intimidé, ou du moins, on s'en doute, et le visage entier se colore. Le charme le plus ravissant de la pudeur ne se trouve qu'aux champs ou dans la solitude, il n'est donné qu'à la beauté naïve qui s'émeut sans se troubler.

Après

Après le déjeuner, le baron nous conduisit dans le jardin ; il me dit de donner le bras à Stéphanie, et d'aller en avant, afin, ajouta-t-il, de causer sans contrainte avec elle. J'obéis avec transport. Quand nous fûmes à deux ou trois cents pas du baron, j'exprimai à Stéphanie tout ce qu'elle m'inspirait. Elle ne répondit rien. Ce silence m'inquiéta.—Daignez donc me dire, continuai-je, que vous autorisez mes vœux et les projets de votre père ? . . . Vous baissez les yeux, vous vous taisez toujours. . . Que dois-je penser ? Quoi ! vous opposeriez-vous à mon bonheur ? . . . ou votre cœur aurait-il déjà fait un choix ? . . . —Oui, répondit enfin Stéphanie, j'aime, et depuis long-temps. . . . —A ces mots, je fus consterné.—Je suis bien malheureux, repris-je ! . . . mais je renonce au bonheur. Ne craignez point, Stéphanie, que j'abuse contre vous des bontés de votre père. . . . Du moins, donnez-moi les moyens de vous servir. Quel est donc cet heureux mortel que vous me préférez ?—Je n'ose vous le nommer, répondit Stéphanie, mais je puis vous montrer son portrait ! . . . —Vous avez son portrait ?—Oui, le voici.—En disant ces paroles, elle tira de son sein un

médailhon qu'elle me présenta. Mais quel fut mon saisissement, en reconnaissant mon portrait dans un médailhon entouré d'émeraudes, que j'avais donné à Sophie! Grand Dieu! m'écriai-je, c'est moi que vous aimez! Mais comment ce portrait se trouve-t-il entre des mains si pures? . . . Il s'y trouve comme l'anneau.—Quoi! cette ombre qui m'apparut hier?—C'était moi.—Et cette harpe mélodieuse?—C'était la mienne.—Et cette voix céleste?—C'était la mienne.—Juste ciel! quelles indignes paroles vous avez chantées! —Je vous pardonne, répondit Stéphanie en souriant; si vous m'aimez, vous avez tout réparé; mais ne croyez point qu'un esprit de vengeance m'ait fait agir. J'obéissais à mon père, et c'était avec répugnance et chagrin.—A ces paroles, transporté de reconnaissance, d'amour et de joie, je tombai aux pieds de Stéphanie. Le baron, Hortense et Amédée vinrent nous rejoindre, et le baron nous faisant tous asseoir sur un banc :—Je vais, dit-il, vous expliquer, en peu de mots, tous les phénomènes de la nuit passée. Premièrement, j'ai donné à mes filles, il y a six mois, une maîtresse de harpe, que j'amenai de Paris,

6

et

et j'achetai, à l'inventaire de Sophie, la harpe que vous avez vue hier au soir. Le chevalier de Kernosi, dernier amant de Sophie, reçut d'elle le sacrifice de vos lettres et de tout ce que vous lui aviez donné. Comme il est de cette province, je le connais beaucoup ; et ce fut à ma prière qu'il obtint de Sophie tous ces gages de votre passion pour elle, et qu'il me les remit. J'ai lu toutes vos lettres, c'était un moyen de vous connaître parfaitement, je ne devais pas le négliger. J'ai reçu le chevalier de Kernosi dans ce château. Il me dit que Stéphanie, en chantant, avait un son de voix qui ressemblait extrêmement à celui de Sophie, et j'ai tiré parti de cette ressemblance dans les tours que je vous ai joués cette nuit. Quand vous vîntes ici *incognito*, Charlot en avertit en secret Stéphanie qui m'écrivit aussitôt pour m'en instruire. Je n'étais qu'à deux lieues ; je revins sur-le-champ. Votre déguisement en fantôme me donna l'idée de vous tourmenter et de venger un peu ma Stéphanie de vos anciens dédains. J'exigea d'elle tout ce qu'elle a fait ; elle était très-prévenue en votre faveur depuis deux ans ; j'ai eu besoin de toute mon autorité pour l'engager à jouer le rôle qui vous

a tant effrayé. Enfin, je donnai le mot à Amédée, à Charlot, à Babet, et tout s'est fait d'après mes ordres. Désormais, continua-t-il, en me serrant affectueusement la main, j'espère que tu seras moins romanesque et plus raisonnable.—Oui, mon oncle, interrompis-je, le bonheur me rendra sage, l'amour et la reconnaissance m'en inspirent déjà le désir.

Quelques jours après, ma mère et ma tante arrivèrent à Kolméras pour les deux noces, celle d'Amédée et la mienne. Je reçus la main de l'aimable Stéphanie. Ce dénouement termine presque tous les romans ; le mien finit donc là : mais je vais travailler à mon *château de Bentheim*, en invoquant la *dixième muse* inconnue aux anciens, la *muse ténébreuse des châteaux gothiques* : je présenterai des horreurs et une suite de promenades nocturnes qui surpasseront tout ce qu'on a pu lire jusqu'ici dans ce genre.

LE

LE JOURNALISTE.

. . . . **M**AIS, mon cher Busseuil, lisez-le donc cet extrait, je vous en prie ;—Mais, mon cher Mirval, je l'ai lu, il est fort injuste, et cela n'a rien de curieux. J'en lis tous les jours de semblables ; voilà le genre.—Comment ! un journaliste qui feint de trouver de mauvais principes dans l'ouvrage le plus moral ! qui ose se permettre vaguement cette grave accusation, sans rien citer ! qui n'emploie constamment que le ton de l'ironie, ton qui, dans ce cas, décèle si bien la haine ! enfin, un extrait qui donne l'idée la plus fautive de l'ouvrage, et qui d'ailleurs, est rempli de reticences perfides et de traits calomnieux ! . . —L'ouvrage critiqué vous intéresse, il est d'un homme que vous aimez ; je conçois votre colère, mais je ne comprends pas votre étonnement.—Quoi ! vous ne trouvez pas surprenant qu'un journaliste qui ne manque pas d'esprit, ait assez peu de pudeur et de sens commun pour dés-honorer

honoré ainsi son jugement, son caractère, et son journal ?—Rien de tout cela ne *désbonore* aujourd'hui, *l'esprit de parti* justifie tout. Que dira-t-on ? Le journaliste et l'auteur dont il parle, n'ont sûrement pas *les mêmes opinions*. Voilà tout.—Quelle influence peut avoir l'esprit de parti sur des jugemens purement littéraires ?—Quelle influence ! mais vous parlez comme un homme d'un autre siècle, vous êtes à douze ans du vôtre. Il est bien question de juger *les ouvrages*, il s'agit uniquement de prôner ou de décrier les auteurs, selon la manière de penser qu'on leur connaît ou qu'on leur suppose.—Eh bien, moi, je prouverai qu'un honnête homme peut avoir, dans tous les temps, de la droiture et de l'impartialité. Je veux faire un journal.—Et vous serez toujours parfaitement véridique ?—C'est me demander si je conserverai de la probité.—Ah ! mon cher Mirval, il y a une convention tacite qui autorise à ne pas dire un mot de vrai. Le mensonge a perdu toute son infamie : on ment, non pour en imposer au public qu'on ne trompe point, mais par fidélité pour ses engagements, et par complaisance pour ses amis....
—Je ne mentirai d'aucune manière ; je louerai
sans

sans exagération, je critiquerai sans amertume.
 —Vous n'obligerez personne, vous perdrez vos amis et tous vos souscripteurs.—Nous verrons.
 —Ce projet serait bon pour un homme de cinquante ans, sans ambition, qui ne serait d'aucun parti, mais vous avez vingt-huit ans . . .—
 Je n'en serai pas moins fidèle à ma résolution.

Mirval parlait de bonne foi. Il avait un caractère estimable, il aimait et cultivait les lettres avec succès, il était riche, et se croyait indépendant, parce qu'il était content de sa fortune et d'une place lucrative qu'il venait d'obtenir ; il ne désirait rien de plus (pour le moment) car il eût été déraisonnable de demander davantage à son âge. Il voyait dans l'avenir un avancement certain que lui assurait l'emploi qu'on lui avait accordé, et il l'attendait. Il oubliait toutes les sollicitations qu'il avait faites pour acquérir ce qu'il possédait ; ne pouvant attendre que du temps, le changement qu'il espérait, il ne faisait plus de démarches, parce qu'il n'y en avait plus à faire, et il prenait ce repos nécessaire et forcé, pour un effort de raison et de philosophie, il répétait avec vérité : je n'intrigue point, je suis satisfait de mon sort ; il ajoutait : je n'ai point d'ambition, il s'abusait.

sait. On n'est véritablement indépendant que lorsqu'on a assez de modération pour se contenter de sa fortune actuelle, et un assez grand caractère pour ne pas craindre de s'exposer à la perdre quand il le faut. Le soin de conserver fait autant d'esclaves que le désir d'acquérir. Mirval n'était point un homme extraordinaire, mais il avait un grand fonds de droiture et d'honnêteté ; son cœur était bon, sensible, reconnaissant ; il joignait à ces précieuses qualités, un esprit juste, un goût très-pur, de l'instruction, enfin, un amour sincère de la vérité ; d'ailleurs, l'esprit de parti n'avait jamais perverti ses jugemens ; il dissertait comme un autre sur les affaires politiques, mais comme beaucoup d'autres encore, c'était sans y avoir mûrement réfléchi ; il n'avait au fond aucune opinion fixe à cet égard. Cependant, se trouvant engagé par tous les liens de reconnaissance et d'amitié dans une société nombreuse composée de *penseurs* très-passionnés, il avait à peu près adopté leur langage ; à la vérité, on ne le trouvait pas *fort* dans ce genre, car il aimait beaucoup mieux parler de littérature que de politique, mais on disait : il est *des nôtres*, et en conséquence de cette réputation, il

il était, dans le grand monde, aimé des uns et détesté des autres.

Mirval s'associant à quelques gens de lettres, annonça un nouveau journal littéraire ; le titre en était piquant. Mirval avait déjà de la réputation, il eut bientôt un assez grand nombre de souscripteurs. Durant les trois premiers mois, il n'eut à rendre compte que d'ouvrages insignifiants, mais enfin on joua une tragédie qui eut beaucoup de succès, elle était d'un ami de Mirval ; ce dernier en fit un extrait charmant ; il louait avec effusion ; mais conformément à son plan, il fit quelques critiques, il releva même plusieurs défauts que le public n'avait pas remarqués ; cependant, comme chaque mot de critique avait le ton de l'estime, et que les louanges étaient extrêmes, il pensa qu'en remplissant son devoir de journaliste, il était impossible que cet extrait pût déplaire à son ami ; il se trompait. Les amis, aujourd'hui, veulent de l'exagération et de la flatterie, c'est pour eux le dédommagement de l'injustice et des calomnies *des ennemis*. Les satires multipliées ont produit le besoin des *panégyriques*. La vérité, dans la bouche d'un ennemi, ne paraît qu'une lâcheté, qu'une *apostasie*, et dans celle d'un ami, elle n'est plus qu'une

qu'une trahison. L'auteur dramatique fut outré contre Mirval, il cessa de le voir, et l'accusa d'envier son succès et son talent, et on le crut assez généralement dans le monde. Cette accusation paraît si vraisemblable à tant de gens ! Le-pauvre Mirval fit de tristes réflexions sur l'impartialité. Il vit dès-lors, qu'il n'était pas aussi facile qu'il l'avait imaginé, d'obtenir, dans un temps de faction, une réputation désirable en faisant un journal. Il entrevit que la droiture et la sincérité ne sont pas, de nos jours, les vertus qui mènent le plus sûrement à la considération. A cette époque, parurent en même temps deux ouvrages sur le même sujet, de deux auteurs différens, l'un d'un anonyme, et l'autre d'un émigré, nommé Delmas. Ce dernier ouvrage était excellent sous tous les rapports ; mais celui de l'anonyme, écrit d'un style emphatique et bizarre, n'offrait que des idées fausses ou communes, et les principes les plus dangereux. Mirval était seul dans une petite maison de campagne, lorsqu'il reçut ces deux ouvrages ; la feuille de son journal devait paraître le surlendemain : il s'enferma pour composer les deux extraits ; il fit fermer sa porte, travailla sans relâche, et les extraits,

faits

faits avec autant d'équité que de goût, furent achevés le lendemain. Alors, il se rendit à Paris, avec l'intention d'aller dîner chez une de ses amies. C'était une riche veuve, bel-esprit, nommée Célinte. Mirval lui devait en grande partie, sa fortune et ses succès ; Célinte avait de bonnes qualités sans principes, beaucoup d'esprit sans goût et sans justesse, une vanité dévorante, une grande activité ; elle voyait beaucoup de monde ; elle cultivait avec soin la bienveillance des hommes en place et des gens de lettres ; elle sollicitait les uns avec persévérance, elle rendait d'importans services aux autres ; elle prodiguait la louange et la flatterie à tous, mais sans se démentir loin de leurs yeux : dès qu'on dînait chez elle, et qu'on paraissait l'admirer, on avait un mérite supérieur ; mais aussi elle dénigrait, ou faisait décrier par ses partisans, tous ceux qui, avec quelque célébrité, ne recherchaient pas sa société, ou ne briguaient pas sa protection. De quelque genre que fût une affaire, Célinte connaissait tous les moyens de la faire réussir, et elle n'en rejetait aucun. On disait d'elle : *personne au monde ne sait mieux servir ses amis*, ce qui signifie littéralement, *personne au monde ne*

R

sait

sait mieux intriguer, car telle est, et telle doit être en effet la perfection de l'amitié dans un temps où les prétentions universelles ont rendu l'ambition, une passion si vulgaire. L'ascendant de Célinte sur Mirval était extrême ; Mirval jusqu'alors, vivement applaudi par elle, lui lisait avec plaisir toutes ses productions ; il avait cependant assez de goût pour sentir qu'on aurait pu choisir un meilleur juge, mais il prenait la vanité satisfaite pour de la confiance ; c'est une méprise d'auteur assez commune.

Mirval arriva chez Célinte, avec ses extraits dans sa poche, il ne trouva avec elle que Basseuil son ami, et un autre homme de lettres, nommé Delmont. Après le dîner, pendant lequel on n'avait parlé que de politique, il fit la lecture de ses extraits. On l'écouta attentivement, et lorsqu'il eut fini, les auditeurs se regardèrent en souriant, il y eut un moment de silence. Mirval qui n'était pas accoutumé à un accueil aussi froid, ne savait que penser : un auteur qui tombe dans une lecture de société, doit être en effet très-surpris ; ce n'est pas un événement ordinaire. Mirval déconcerté, remettait son manuscrit dans sa poche : lorsque Célinte, prenant enfin la parole, mais, monsieur, lui

lui dit-elle, d'où venez-vous ?—De Montreuil, madame, où j'ai passé huit jours dans une solitude absolue.—On le voit bien. Ici, Busseuil et Delmont éclatèrent de rire. Quoi ! reprit Célinte, vous imaginez de faire deux extraits, sans prendre la moindre information sur les auteurs ! Il me semblait qu'il suffisait de connaître les ouvrages.—Eh bien, il vous sera donc indifférent d'apprendre que l'ouvrage dont vous parlez avec tant de mépris, est de M. de G***. Ces mots atterrèrent Mirval, car ce M. de G*** était un ancien amant de Célinte, et l'homme auquel il devait sa place. Quoi ! madame, s'écria Mirval, cet auteur anonyme est M. de G*** ? — Lui-même, et c'est une chose qui n'est ignorée que de vous. Sûrement, dit Delmont qui saisit l'occasion de faire sa cour à Célinte, sûrement mon cher Mirval, vous aurez lu trop rapidement, car l'ouvrage est bien pensé, et il a du succès. Tenez, poursuivit-il en prenant le livre qui était sur la chiffonnière de Célinte, écoutez-en quelques morceaux. . . A ces mots, Delmont se mit à feuilleter le livre, et Célinte lui indiquant un passage, il lut, avec emphase, deux pages de galimathias absolument inexplicable : certainement, dit

Célinte, ce morceau est étincelant d'esprit, et rempli de sentiment. Mirval forcé de mentir, eut l'air de partager cette admiration, et Célinte se radoucissant, l'assura qu'il y avait dans l'ouvrage vingt morceaux de cette force-là, chose dont Mirval pouvait convenir sans trahir la vérité. — Je vais, dit-il, déchirer mon extrait. — Point du tout, reprit Célinte, j'ai là-dessus une très-bonne idée. Donnez vos deux extraits en y faisant quelques petites corrections, et en changeant les noms des auteurs...—Comment? — Oui, mettez à votre extrait de l'ouvrage de M. de G***, le nom de Delmas, et donnez l'extrait que vous avez fait pour ce dernier, comme étant celui de l'anonyme; alors cela sera parfait.—Mais, madame, je pense tout le bien que j'ai dit de l'ouvrage de Delmas...—Mon ami, vous avez tort, souffrez ma franchise, cet ouvrage est d'une extrême faiblesse; d'ailleurs, ce Delmas est un homme affreux. — Cela est reconnu, ajouta Delmont.—Oui, dit Busseuil, c'est un fort mauvais sujet.—Un hypocrite, reprit Delmont, qui ne pense pas un mot de tout ce qu'il dit dans son ouvrage. . .—Je vous assure, interrompit Célinte, qu'il est impossible, sans se compromettre, de louer un tel personnage.

nage.—Je n'ai loué que son ouvrage.—C'est beaucoup trop. N'avez-vous donc pas remarqué que les principes n'en sont point du tout d'accord avec ceux que vous professez ?—La morale en est excellente.—L'auteur est plein de préjugés. . .—Il a tant de sensibilité, de naturel, un style si pur ! . . . —Il a du naturel, parce qu'il est faible et qu'il manque de hardiesse, il n'ose ni s'élever, ni créer de nouvelles tournures. Il est observateur, c'est le seul éloge qu'on puisse lui donner. On voit qu'il a observé quelques effets des passions, mais qu'il n'en a jamais éprouvé ; l'amour, par exemple, comme il en parle ! . . point d'explosion, point d'abandon. . . cet ouvrage est celui d'une âme froide et d'un esprit médiocre. Ici, Delmont reprit la parole pour faire une satire personnelle de l'auteur dont il traça le portrait le plus haïssable. Ensuite, Célinte renouvela sa proposition sur les deux extraits. “ Mais madame, répétait Mirval, me demander ce changement de noms, c'est me proposer de dire aujourd'hui tout le contraire de ce que je pensais hier, et de ce que je pense encore maintenant, en grande partie, sur l'ouvrage de Delmas.— Si vous relisiez attentivement cet ouvrage, vous changeriez d'opinion. En le critiquant avec

sévérité, vous obligerez vos amis, vous plairez à un parti puissant que déteste Delmas. . . Mais je trahirai la vérité, et je nuirai, dans ce pays, à un infortuné fugitif. . . — Et lui-même a renoncé à sa patrie, qu'il abhorre. Il est très-riche et très-heureux. — Comment ? — Il est établi et fixé en Angleterre, où il a fait un mariage qui lui assure une fortune beaucoup plus considérable que celle qu'il possédait en France. Delmas n'était qu'un petit gentilhomme de province, qui n'a jamais vécu à Paris, et il a épousé la fille d'un négociant immensément riche ! — Eh bien, je me tairai, je brûlerai ces deux extraits, c'est tout ce que je puis faire. — Le silence est la neutralité d'un journaliste, c'est un parti lâche, et par conséquent, indigne de vous. D'ailleurs, j'ose vous dire que vous devez à M. de G***, de faire un extrait favorable de son livre. . . — Je puis du moins, sans manquer à aucun devoir, ne point parler de l'ouvrage de Delmas. . . — Point du tout, vous devez à *votre parti* tout le contraire. Assurément, s'écrièrent à la fois Busseuil et Delmont, et j'ajouterai, reprit Célinte, que vous ne pouvez faire valoir M. de G***, qu'en dépréciant l'ouvrage de Delmas qui est exactement sur le

même sujet.—Mais parler, agir contre sa conscience ! . . . —Croyez-moi, Mirval, répliqua Célinte, la suprême justice est dans la reconnaissance.” Elle prononça ces paroles d’un ton touchant et sentencieux, qui acheva d’ébranler Mirval. Quand on peut donner à un conseil malhonnête une tournure de maxime sentimentale, l’effet en est sûr avec la plupart des jeunes gens. Mirval ainsi pressé, consentit à tout, il objecta seulement qu’il était impossible de louer M. de G*** sur le naturel et la simplicité de son style, et de reprocher de l’enflure, de l’affectation à Delmas. On convint qu’il fallait faire ce changement et quelques autres ; on prit une plume et de l’encre, on se mit à l’ouvrage ; les deux extraits furent retouchés, on effaça sur l’un des manuscrits le nom de Delmas, que l’on inscrivit sur l’autre ; ensuite, Mirval fut embrassé, remercié, accablé d’éloges, et il ne quitta Célinte, que pour aller porter les deux extraits chez l’imprimeur. En montant en voiture, Busseuil lui demanda, en riant, s’il croyait toujours qu’il fût si facile d’écrire un journal avec une *parfaite impartialité*, quand on est jeune, que l’on est obligé de soutenir un *système*, de ménager un *parti*, et d’accorder

tous les intérêts de société, d'amitié, de reconnaissance, d'amour-propre et d'ambition ? Mirval ne répondit que par un profond soupir ; il ne faisait pas une action si contraire à son caractère, sans honte et sans remords ; mais ses deux extraits eurent tant de succès parmi les gens de son parti, il en reçut tant de compliments, Célinte et M. de G***, lui montrèrent une reconnaissance si affectueuse, qu'il parvint bientôt à triompher de tous ses scrupules. Rien ne forme dans ce genre, un jeune journaliste, comme de débiter par une injustice bien complète et bien éclatante ; Mirval se trouva, tout d'un coup, aussi consommé dans son art que pouvaient l'être ceux qui travaillaient depuis dix ans.

Quelques mois après, un des coopérateurs du journal de Mirval partit pour un grand voyage, Mirval voulut le remplacer. On lui proposa un homme de province, nommé Clainville, tombé dans l'indigence, et dont on lui vanta beaucoup l'esprit. Mirval le vit et fut enchanté de sa conversation et de son extérieur. Clainville était un homme de quarante ans, de la figure la plus noble et la plus intéressante. Le malheur avait fortifié sa vertu sans affaiblir

sa sensibilité; né avec l'esprit le plus observateur, la réflexion, autant que sa bonté, l'avaient préservé de la misantropie; il avait appris que de grandes fautes n'excluent pas de grandes qualités, parce qu'en général nos torts viennent moins du penchant qui nous entraîne, que des circonstances qui nous maîtrisent. Cette espèce d'indulgence n'appartient qu'à l'âge mûr; le temps seul peut la donner. Elle n'est pas faite pour la jeunesse; les cœurs purs et sans expérience, ne sauraient connaître ou supposer cet alliage bizarre de mauvaises actions et d'inclinations vertueuses; ils s'indignent, ils méprisent, ils jugent sans appel, ils ont souvent tort. C'était comme on se résigne au malheur, que l'âme de Clainville se décidait au mépris; il ne s'y déterminait qu'à la dernière extrémité, et toujours il conservait quelque espérance; à moins d'atrocités, son mépris n'était jamais absolu: *on peut changer, disait-il, on peut réparer . . .* douces pensées qui le préservaient des tourmens et des émotions douloureuses du ressentiment et de la haine.

Lorsque Clainville eut fait quelques articles du journal de Mirval, ce dernier fut extrêmement étonné de son talent et de sa manière d'écrire.



d'écrire. Il s'attacha véritablement à cet homme, aussi intéressant par sa modestie et sa simplicité, que par son esprit, et il le conjura, avec tant d'instances, d'accepter un petit logement dans sa maison, que Clainville y consentit. Mirval voulait le présenter chez Célinte, mais Clainville ne pouvait sacrifier qu'à la seule amitié, l'étude qui faisait la consolation et le charme de sa vie.

Un jour, Busseuil invita les deux amis à dîner, et Clainville, contre son ordinaire, accepta sans hésiter. Busseuil avait rassemblé chez lui une compagnie assez nombreuse, mais Mirval n'y vit qu'un seul objet ; c'était une jeune personne de dix-sept ans, d'une figure si ravissante que tout le monde, ainsi que lui, en fut frappé d'étonnement. Elle était assise à côté d'une parente de Busseuil, nommée madame de Saint-Firmin, et Mirval apprit bientôt, que cette jeune beauté, qu'on appelait Célestine, nouvellement arrivée de province, était une orpheline, nièce de madame de Saint-Firmin qui devait la garder chez elle tout l'hiver. Mirval, excessivement occupé ce jour-là, de madame de Saint-Firmin, que jusqu'alors il avait à peine remarquée, se mit à table au-
près

près d'elle ; mais Célestine était de l'autre côté, et Mirval observa que madame de Saint-Firmin fit placer Clainville entre elle et sa nièce. Combien Mirval, dans ce moment, envia Clainville qui connaissait madame de Saint-Firmin et sa charmante nièce, et qui jouissait d'une préférence si flatteuse. Pendant le dîner, Mirval fut distrait ; en sortant de table il avait de l'humeur. Célestine n'avait parlé qu'à Clainville, et avec un air si doux ! Mirval s'affligeait et s'étonnait d'avoir été si peu aimable, dans la circonstance de sa vie où il se serait trouvé le plus heureux de le paraître. Le soir, en ramenant Clainville, il n'osa parler de Célestine, mais il vanta l'esprit et la conversation de madame de Saint-Firmin ; on l'aurait bien embarrassé, si on lui eût demandé d'en citer un seul trait. Clainville fit un éloge touchant de madame de Saint-Firmin, et il finit par proposer à Mirval de le mener chez elle. Mirval fut tenté de lui sauter au cou, mais la sagesse de Clainville lui en imposait ; il se contenta de lui serrer affectueusement la main, et il fut convenu que Mirval serait présenté chez madame de Saint-Firmin, le jour suivant.

Le

Le lendemain matin, à dix heures, Clainville trouva Mirval seul dans son cabinet, occupé d'une lecture qui paraissait l'intéresser. " Je lis, dit-il, une nouvelle production de Delmas, un émigré dont vous avez sans doute entendu parler ; cet homme a du talent, et ce dernier ouvrage me paraît encore supérieur à celui dont j'ai rendu compte il y a six mois.—Ferez-vous l'extrait de celui-ci ? demanda Clainville. —Je voudrais bien m'en dispenser, répondit Mirval ; je n'aime pas l'auteur, et cependant, ses ouvrages me plaisent. . . .—Le connaissez-vous, ce Delmas ?—Non pas personnellement, mais je connais son caractère et son histoire. C'est un homme faux, intrigant. . . .—Il a donc fait fortune ? . . .—On le dit . . .—Il a sans doute aussi beaucoup de partisans, de défenseurs ?—Il n'en a point parmi les journalistes. —Un intrigant ! il est donc bien bête ?—Mon cher Clainville, vous connaissez mes liaisons et ma situation, vous concevrez qu'il ne m'est pas toujours permis d'être impartial. J'avais des intentions bien pures en commençant ce journal ; mais je me suis trouvé dans la fâcheuse nécessité de sacrifier mes principes, ou de manquer à la reconnaissance—Est-il un bienfaiteur

bienfaiteur qui doit attendre, ou qui puisse exiger un tel sacrifice ?—Aussi ne l'aurais-je pas fait, si Delmas était un homme estimable.” A ces mots, Mirval se mit à conter tout le mal qu'on lui avait dit de Delmas, et même il se permit de l'exagérer, d'ajouter qu'il était parfaitement sûr de tout ce qu'il avançait; il croyait par-là, sinon justifier, du moins, rendre son injustice plus excusable. Vous voyez, poursuivit-il, que l'on peut, sans scrupule, lancer quelques traits satiriques sur un tel personnage. Néanmoins, je vous l'avoue, cet extrait me pèse, vous me rendriez un très-grand service, si vous vouliez vous en charger. A cette proposition, Clainville sourit : “ Volontiers, répondit-il, c'est une chose que je puis faire sans remords, je connais cet ouvrage, je suis bien loin de l'admirer, et puis, je trouve que tous ces extraits satiriques sont fort innocens, ils ne font aucun mal, ils ne persuadent personne, et n'empêchent les ouvrages qu'ils déchirent, ni de se vendre, ni d'être estimés, traduits et réimprimés. Mirval convint de cette vérité, ensuite il reparla de la visite qu'il devait faire à madame de Saint-Firmin, ce qui l'intéressait beaucoup plus que son journal. Il

dina

dina tête-à-tête avec Clainville, et à cinq heures, Clainville le conduisit chez madame de Saint-Firmin. Mirval trouva Célestine plus charmante encore que la veille, il fut enchanté de son esprit, sur-tout, de sa douceur et de son ingénuité ; mais il fut très-frappé de l'air plein de sentiment et de vénération qu'elle avait avec Clainville ; il savait que Clainville était l'ancien ami de madame de Saint-Firmin, et qu'il avait vu naître Célestine : cependant, cette intimité si tendre, sans exciter sa jalousie, lui causait, en secret, une sorte d'inquiétude pénible.

Mirval revit Célestine les jours suivans, et son amour devenant une passion véritable, il déclara ses sentimens ; Célestine montra de la sensibilité ; mais sans prendre d'engagemens, elle déclara même qu'il lui faudrait beaucoup de temps pour rendre une réponse positive, qu'elle ne se déciderait à former un lien si sacré, qu'après de mûres réflexions, et après avoir consulté ceux qui disposaient de son sort. Je sais, reprit Mirval, que vous ne dépendez que de madame de Saint-Firmin, qui donc voulez-vous consulter encore ?—Un ami, que je regarde comme le plus aimable et le meilleur des

des pères.—Clainville, peut-être ? . . . —Oui, lui-même.—Qu'il est heureux ! . . . ” A ces mots, Mirval tomba dans une triste rêverie, et quelques minutes après, on vint interrompre cet entretien.

Mirval n'avait aucune inquiétude sur les sentimens et sur les projets de Clainville ; plus il le connaissait, plus il estimait la franchise et la droiture de son caractère ; il était bien sûr que Clainville avait lu dans son cœur, il voyait clairement dans le sien, et dans toute sa conduite, le désir de le servir auprès de Célestine ; mais il était moins rassuré sur les sentimens de Célestine : elle avait tant de confiance et d'admiration pour Clainville ! et Clainville avait encore l'air si jeune, il était si beau ! . . . Célestine parlait de lui avec un ton si touchant ! elle le regardait, disait-elle, comme le *plus aimable et le meilleur des pères*. Cette expression *le plus aimable*, revenait souvent à l'esprit de Mirval ; enfin, il était inquiet, il aimait passionnément, et la raison parfaite de Célestine ne servait qu'à fortifier ses craintes.

Cependant, au bout de quinze jours, Clainville apporta à Mirval l'extrait de l'ouvrage de Delmas : j'ai été bien long-temps, dit-il,

il,

il, à composer cette petite feuille, c'est mon essai dans ce genre ; j'espère que vous en serez content. Je n'y ai point mis de personnalités, car l'usage qui permet les satires, n'a pas encore autorisé les libelles. Tenez, lisez, vous verrez que si je n'ai pas attaqué Delmas, du moins je n'épargne pas son ouvrage. Mirval prit le papier, lut l'extrait, et presque à chaque phrase, éclatant de rire, il s'écriait : *charmant ! charmant ! c'est parfait !* En vérité, poursuivit-il, vous possédez, au suprême degré, l'art de tourner en ridicule les choses les plus simples et même les plus sensées.—C'est un art si facile ! . . . —J'en conviens, mais depuis Voltaire et Fréron, il paraît épuisé ; on ne fait plus que répéter les mêmes plaisanteries, qu'employer les mêmes tournures et le même ton ; aujourd'hui, la méchanceté sans saillie et sans originalité, à force d'insipidité, est devenue presque innocente ; elle n'est plus offensante que par l'intention.—C'est qu'à la longue rien n'intéresse, rien n'est piquant sans la justice et sans la vérité.—Enfin, votre extrait est véritablement spirituel et plaisant, vous y avez mis beaucoup plus de gaîté que de malice ; si Delmas le lit, il en rira lui-même, j'en suis sûr.—Je
le

le crois aussi. L'extrait de Clainville parut, et le lendemain, Mirval, suivant sa coutume, fut le soir chez madame de Saint-Firmin. Il trouva Célestine seule dans le salon; elle était assise devant un métier, mais elle tenait une feuille, et Mirval vit qu'elle lisait son journal. En jetant les yeux sur l'aimable visage de Célestine, il fut effrayé de l'altération extrême qu'il remarqua sur tous ses traits. Aussitôt que Célestine l'aperçut, elle jeta la feuille dans le feu, en disant : *c'est la dernière de ce journal que je lirai!* “ Bon Dieu ! s'écria Mirval avec un violent battement de cœur, qui peut donc vous inspirer une si vive indignation?—La mauvaise foi. J'ai lu l'ouvrage de M. Delmas, et comme il n'en faut que de l'âme pour le juger, j'ose dire que l'extrait que vous en donnez dans ce journal, est d'une inconcevable injustice.—Mais ce n'est au fond qu'une plaisanterie.—Pourquoi *plaisanter* quand il s'agit de rendre compte d'un ouvrage sérieux et du genre le plus intéressant? . . . Que l'on se moque de l'affectation, de l'emphase, je le conçois, c'est une critique légitime, et sans doute, elle est utile; mais tâcher de tourner en ridicule un ouvrage dont il est impossible de citer un seul

S. passage

passage que la morale et le bon goût puissent condamner, ou s'égayer sur quelques légers défauts, sans rendre sérieusement justice à de grandes beautés, quelle honte !...—Cet article n'est qu'une folie. . . .—C'est la folie d'un esprit faux et d'un mauvais cœur. A ces mots Mirval, confondu de la véhémence d'une jeune personne qu'il avait toujours vue si douce et si calme, resta immobile en la regardant fixement. “ Pardonnez ma franchise, continua Célestine, vous m'avez interrogée, j'ai dû répondre, et je dois ajouter encore, que si j'avais eu le malheur d'aimer celui qui a fait cet indigne article, je m'en détacherais sûrement.—Cet article n'est pas de moi, s'écria, de premier mouvement, Mirval.—Qui donc en est l'auteur ? demanda Célestine.” Ici, Mirval baissa les yeux et ne répondit rien. Il pensa qu'après ce que Célestine venait de dire, il y aurait de la lâcheté à dénoncer Clainville, d'autant plus que ce dernier n'avait fait cet extrait dans un esprit satirique, qu'à sa prière, et par complaisance pour lui. Après un moment de silence, Célestine reprenant la parole : “ Je vous déclare monsieur, dit-elle, que si vous voulez conserver mon estime, il faut me nommer l'auteur

teur de cette satire, et me promettre de la désavouer publiquement dans un nouvel extrait que vous signerez.—Oui, répondit Mirval, je ferai avec franchise, avec éclat, tout ce que vous exigerez, mais je ne puis vous nommer l'auteur de l'article qui vous irrite. . . .—Eh bien, monsieur, reprit Célestine, vous me laisserez le soupçon le plus affligeant.” Mirval allait répliquer, mais dans ce moment, la porte s'ouvrit, et Clainville parut. Il vit dans l'instant, que Mirval et Célestine se querellaient; il fit des questions, et Célestine l'instruisit de tout. Clainville se mit à rire, et s'adressant à Célestine : “Allons, mademoiselle, lui dit-il, je me livre à tout votre courroux, vous voyez *le coupable* que Mirval a la générosité de ne vouloir pas vous nommer.—Comment ! s'écria Célestine.—Oui, mademoiselle, reprit Clainville, je suis l'auteur de cet extrait, je vous en donne ma parole d'honneur.” A ces mots, Célestine montra la plus grande surprise, mais sans colère, elle se contenta de dire à Clainville, que, pour la première fois de sa vie, il avait manqué d'équité. Ensuite, elle se retourna vers Mirval, et avec beaucoup de grâce,

elle lui fit des excuses de sa vivacité. Madame de Saint-Firmin survint, et l'on parla d'autre chose.

Mirval fit d'inquiétantes réflexions sur l'excessive indulgence de Célestine pour Clainville. Quoi ! se disait-il, ce qui était un crime irrémissible pour moi, n'est même pas une faute pour Clainville. Que dis-je ! cet extrait qui paraissait à Célestine, l'ouvrage *d'un esprit faux et d'un mauvais cœur*, n'est plus à ses yeux qu'un badinage ingénieux, dès que Clainville s'en déclare l'auteur ! Elle souriait en lui parlant, et elle souriait avec tant de douceur et de sentiment ! . . . Elle l'aime sans le savoir, peut-être, mais elle l'aime ! . . . Clainville, sans état et sans fortune, est trop sage et trop honnête, pour prétendre à la main d'une jeune personne dont l'âge est d'ailleurs si disproportionné au sien ; en profitant du penchant de Célestine, il croirait sans doute abuser de l'ascendant qu'il a sur elle, et de la confiance de madame de Saint-Firmin ; il veut, de bonne foi, me servir, mais quel fruit retirerai-je de sa générosité, s'il est vrai que Célestine ait en secret disposé de son cœur ! . . .

Malgré

Malgré sa jalousie et ses craintes, Mirval n'oublia point qu'il avait promis à Célestine de faire un extrait favorable du dernier ouvrage de Delmas; il se mit sur-le-champ à y travailler, pour cette fois inspiré par un sentiment bien contraire à la malignité. Il loua l'ouvrage avec enthousiasme, et par conséquent, avec beaucoup d'exagération; il ne pensait ni à son *parti*, ni à ses amis, ni même au public, il n'écrivait que pour Célestine: à chaque éloge, il se disait: *Célestine sera contente de cette phrase*, et c'est ainsi que l'ouvrage fut apprécié et jugé. Après avoir fini son extrait, il le lut à Clainville qui se mit à rire, en disant: la prévention et la haine ont d'abord dicté votre journal, maintenant, c'est l'amour qui en dispose, son style est plus doux, mais êtes-vous plus impartial? . . . Au reste, poursuivit-il, avez-vous bien réfléchi aux suites de cette démarche? songez-vous que cet extrait vous brouillera avec Célinte, avec M. de G***, et qu'il déplaira souverainement à votre parti? Songez-vous qu'on vous accusera, avec raison, de la plus étrange inconséquence?—Oui, j'ai pensé à tout cela, mais Célestine sera satisfaite de moi, et je réparerai une grande injustice,

S 3

j'obtien-

j'obtiens l'estime de Célestine, et je regagnerai la mienne.—Enfin, vous persistez ?—Oui, et je persisterais, quand je serais certain que cet extrait dût me faire perdre ma place. Mon cher Clainville, quand la raison est fortifiée par le sentiment, on est inébranlable dans le bien.—Allons, dit Clainville, en serrant affectueusement la main de Mirval, je me rends, et j'ose vous répondre que Célestine sentira vivement le prix d'un tel procédé. Donnez-moi votre manuscrit, je vais le porter chez l'imprimeur, afin que la feuille puisse paraître demain matin.” A ces mots, Clainville prit le manuscrit des mains de Mirval, et se hâta de sortir.

Le lendemain, à onze heures du matin, Clainville entra dans la chambre de Mirval, il tenait la feuille imprimée du journal, enfermée sous l'enveloppe cachetée : “ Venez, dit-il, allons porter cette feuille à Célestine, nous la trouverons seule, je sais que madame de Saint-Firmin a dû sortir pour une affaire. Venez, mon cher Mirval.”

Les deux amis se rendirent sur-le-champ chez madame de Saint-Firmin ; ils entrèrent dans le salon, où, quelques instans après, Célestine vint les joindre. Mirval lui montrant la
feuille

feuille qu'il n'avait point encore décachetée, lui demanda la permission de lui lire son extrait. Célestine sourit, et le fit asseoir à côté d'elle. Mirval, avec empressement, déploie la feuille, il y cherche son article, mais en vain, il n'y était pas; il rougit de colère, et se tournant brusquement vers Clainville, " que signifie ceci ? s'écria-t-il.—Ne vous fâchez pas, dit Célestine, je l'ai lu ce charmant extrait.—Comment ?—Oui, M. de Clainville me l'apporta hier au soir; je l'ai lu avec autant d'attendrissement que de plaisir. Ensuite, M. de Clainville, sans entrer dans aucun détail, m'apprit que la publicité de cet écrit ne serait pas sans inconvéniens pour vous. Il ajoute que vous l'aviez chargé de porter votre manuscrit chez l'imprimeur, et qu'il me le communiquait à votre insçu. Alors, après avoir relu plusieurs fois votre manuscrit, je l'ai brûlé, mais chaque mot en est gravé dans mon cœur et pour toujours." Célestine prononça ces paroles avec l'expression la plus touchante. Mirval, ému jusqu'au fond de l'âme, l'écoutait et la regardait avec ravissement; il s'affligeait que l'extrait ne fût point imprimé, il désirait le recommencer, ce que Célestine défendit expressément.

ment. Mirval quitta Célestine, enchanté de l'accueil qu'il avait reçu, et commençant à prendre de l'espérance. Son bonheur redoubla son amitié pour Clainville, il voulut lui parler de sa reconnaissance ; Clainville l'interrompit en disant : " Vous me remercierez quand vous me connaîtrez mieux."

Mirval fut dîner chez un ministre qui, en sortant de table, le prit à part dans une embrasure de fenêtre : " Je voudrais, lui dit-il, vous demander quelques renseignemens sur un émigré qui est depuis six mois chez vous ; comment se conduit-il ? quelles sont ses opinions ?—Quel émigré ? répondit Mirval, je n'ai chez moi que M. de Clainville, un homme de lettres. . . —Précisément, c'est cela. Il est inutile de faire le discret, je sais tout. Il est ici sans surveillance, on m'en demande une pour lui, et je suis disposé à l'accorder, si vous me répondez de lui.—Je réponds de Clainville comme de moi-même. . .—Dites donc de Delmas ; pourquoi ce mystère ? encore une fois, on m'a tout dit." Dans ce moment, quelqu'un entrant dans la chambre, s'avança vers le ministre. Ce dernier quitta Mirval, et le laissa pétrifié d'étonnement, immobile à la même place, où il resta
plusieurs

plusieurs minutes, sans voir et sans entendre ce qui se passait autour de lui. Enfin, se remettant un peu de son trouble, il se rapprocha du ministre, pour le conjurer de lui accorder un moment d'entretien. Ils passèrent dans un cabinet, et Mirval, par les plus pressantes prières, obtint, sur-le-champ, la surveillance pour Delmas, avec promesse que le ministre n'en dirait rien aux personnes qui l'avaient sollicité à cet égard. Mirval, en sortant de chez le ministre, courut chez Célinte qu'il trouva seule. Je viens, lui dit-il, vous demander de faire une action singulière et généreuse.—C'est me connaître. Parlez.—Il faut employer tout votre crédit pour un homme contre lequel on vous a donné les plus fortes préventions.—Quel intérêt y prenez-vous ?—Un intérêt d'honneur, de gloire et d'amitié.—Comptez sur moi.—Je vous ai parlé de Clainville.—Mais je n'ai nulles préventions contre lui, au contraire, je vous avais prié de l'amener ; son extrait du dernier ouvrage de Delmas, est la chose la plus ingénieuse, la plus drôle et la plus piquante...—Eh bien, je viens de découvrir, avec certitude, que ce prétendu Clainville est Delmas lui-même.—Quel conte ! . . . —Rien n'est plus vrai.—Et
c'est

c'est lui qui a fait de son propre ouvrage une satire si plaisante ?—Je l'en avais prié, il n'hésita pas. Cette originalité me plaît.—D'ailleurs il est aimable, il est bon, vertueux. . . .—On nous avait donc trompés ?—Jugez-en. On le disait riche, marié, fixé en Angleterre, pas un mot de tout cela. — Comme on ment aujourd'hui ! . . . Mais ses ouvrages ne sont pas dans nos principes.—Laissons *dormir l'esprit de parti* pour quarante-huit heures ; rendons un honnête homme à sa patrie, obtenez sa radiation, ensuite, nous reprendrons notre haine.—Oui, il est malheureux, il faut commencer par le servir. Sonnez, je vais faire mettre mes chevaux.—Vous êtes adorable.—A-t-il une surveillance ? — La voici. — Donnez, et revenez après-demain. Je vous jure que, d'ici-là, je n'aurai qu'une pensée et qu'une affaire.”

Célinthe, en parlant ainsi, n'exagérait pas : elle intriguait quelquefois pour nuire, mais naturellement obligeante, noble et sensible, elle redoublait d'activité lorsqu'il s'agissait de faire une action généreuse et bienfaisante.

Convenons-en, les intrigans de nos jours valent mieux que ceux du temps passé ; la raison en est simple, presque tout le monde intrigue,

trigue, il faut bien que dans un si grand nombre, il se trouve quelques belles âmes. L'intrigue est ennoblie, en quelque sorte, par l'esprit de parti ; elle est devenue une mode, un moyen de considération ; elle fut pendant trois ans, si utile, si nécessaire à tant d'infortunés ! Qui pouvait alors mépriser l'intrigue, elle sauvait l'innocence, elle prévenait ou retardait les décrets iniques du crime. On intriguait alors, non par goût, mais par humanité ; c'est ainsi que *le talent* s'est acquis. Lorsqu'il a cessé d'être un devoir, on n'a pas voulu *l'enfourir* ; on a continué de l'exercer, et l'habitude en est restée.

Cependant Mirval, plein de trouble et d'agitation, écrivit au prétendu Clainville, que je n'appellerai plus que Delmas, pour lui mander qu'il allait passer quelques jours à la campagne. Ce billet ne contenait que deux lignes, et Mirval y gardait un profond silence sur la découverte et les démarches qu'il venait de faire.

Mirval fut s'enfermer dans sa petite maison de Montreuil, et là, ne pensant qu'à Célestine, il se confirma dans l'idée qu'elle aimait Delmas. Je ne m'étonne plus, se disait-il, de son enthousiasme.

siasme pour ses ouvrages, et de la colère que lui inspirait cet extrait satirique : tout est expliqué. N'importe ! Célestine, du moins, connaîtra mon cœur ! Cette douce pensée fortifia son courage. Quel est l'amant malheureux que l'admiration de ce qu'il aime ne console pas (du moins dans les premiers momens) du sacrifice de son amour ? . . .

Mirval attendait, avec impatience, le jour fixé par Célinte. Il arriva, ce jour si désiré : Mirval partit ; mais sur la route de Paris, il rencontra un courier de Célinte qui lui donna d'elle un billet dans lequel Célinte demandait encore deux jours ; Mirval retourna tristement à Montreuil. Le lendemain au soir, il entendit une voiture s'arrêter devant sa maison ; quelques minutes après, la porte de son cabinet s'ouvre brusquement, il voit paraître Célinte, émue, hors d'haleine, triomphante ; elle tenait un papier timbré ; elle ne marchait pas, elle planait ; elle avait l'attitude et la légèreté d'une divinité aérienne : que ses yeux étaient brillans ! que sa physionomie était expressive et touchante ! combien tous ses mouvemens avaient de grâces, qu'elle était belle dans ce moment ! C'est un privilège accordé par la nature, à toutes les femmes,

femmes, dans l'instant où elles font des actions généreuses. Don précieux qui vient de la sensibilité, de la délicatesse qui les caractérisent. Ah ! c'est une femme surtout que la bienfaisance embellit ! Oui, l'amant qui n'a pas vu celle qu'il aime, rendre un service important, n'a pas encore l'idée de sa grâce et du charme de sa figure.

Mirval n'eut pas besoin d'interroger Célinte ; sans proférer une seule parole, il embrassait ses genoux. Célinte l'entraîne, ils sortent du cabinet, descendent rapidement l'escalier, traversent la cour, s'arrêtent devant une voiture six chevaux, (car Célinte voulait aller vite).
 « Où le trouverons-nous, dit Célinte, en montant en voiture.—Chez madame de Saint-Firmin, répondit Mirval.—Allons-y sur-le-champ, reprit Célinte, je vous conduirai jusqu'à sa porte, car dans cette voiture, vous arriverez quelques minutes plutôt. » On part. Mirval, pénétré de reconnaissance, achève d'ouvrir son cœur à son amie ; il lui confie sa passion pour Célestine, ses craintes et sa jalousie. « Quoi ! s'écria Célinte, c'est pour un rival que vous sollicitez tant d'ardeur ? . . . —Mais ce rival est un homme vertueux que j'ai méconnu, que j'ai
 offensé

offensé et calomnié ! le servir, c'est me raccommo-der avec moi-même.—Croyez-moi, Mirval, dit Célinte attendrie, l'amour est plus équitable qu'on ne le croit, il récompensera tant de générosité.

En causant ainsi, on arrive à Paris. Cé-
linte met la tête à la portière pour presser les
postillons ; on traverse plusieurs rues ; enfin
Mirval s'écrie : *Nous y voilà.* Célinte tire le
cordon. On arrête. Mirval, muni du pré-
cieux *papier timbré*, saisit une des mains de
Célinte qu'il presse contre son cœur, et après
avoir reçu toutes les bénédictions de l'amitié,
il ouvre la portière, s'élançe dans la rue, et se
précipite vers la maison de madame de Saint-
Firmin. Parvenu à l'antichambre, on lui dit
que madame de Saint-Firmin et sa nièce sont
dans le salon de musique. Mirval devance le
domestique qui veut l'annoncer, il entre pré-
cipitamment. A peine a-t-il mis le pied dans
le salon, qu'il reste immobile ; . . . il voit
Célestine assise entre madame de Saint-Firmin
et Delmas ; elle avait la tête appuyée sur
l'épaule de Delmas, et l'un de ses bras passé
autour de son cou. Mirval les crut mariés, et
il fut confirmé dans cette idée par madame de
Saint-

Saint-Firmin qui dit en souriant : “ Voilà notre secret découvert.” Mirval éprouva le plus violent dépit et la plus vive indignation contre Delmas ; cependant il s’approcha de Célestine : “ Je ne me plains point de vous, mademoiselle, lui dit-il ; j’avais pénétré vos sentimens, vous n’avez employé, avec moi, ni la fausseté, ni l’artifice ; il n’en est pas ainsi de celui que vous me préférez. . . Mais, soyez heureuse, voici l’acte de radiation de M. Delmas.” En prononçant ces paroles, il lui présenta, d’une main tremblante de colère, le papier timbré. . . . “ O mon père ! ” s’écria Célestine en se précipitant dans les bras de Delmas qui le relève et le presse avec Célestine, contre son sein. “ O Mirval ! dit Delmas, quel bonheur pour un père, de trouver le bienfaiteur le plus généreux, dans l’ami qu’il désirait pour gendre, et que sa fille préférerait en secret ! ”. . . . Mirval éperdu d’amour, saisi d’étonnement, transporté de la joie la plus vive et la plus pure, ne pouvait que répéter : *Célestine est fille de Delmas !* et il pleurait, il baisait les mains de Célestine, il embrassait Delmas et madame de Saint-Firmin. . . Quand il

il fut un peu plus calme, Delmas reprenant la parole : “ Je dois, dit-il, vous donner quelques explications sur ma conduite. J'arrivai en France sans surveillance, après huit ans d'émigration. Comme je n'avais jamais vécu qu'en Province, je ne pouvais être mieux caché qu'à Paris. Je pris un nom supposé ; mais pour ne pas exposer ma fille aux désagréments d'une fuite précipitée, dans le cas où je serais reconnu, je la confiai à madame de Saint-Firmin, et ce fut cette respectable amie qui m'offrit elle-même de s'en charger, et de la faire passer pour sa nièce. Manquant d'argent, et ne voulant point emprunter, je cherchai des ressources dans un travail qui me faisait vivre depuis tant d'années. On me proposa de travailler à votre journal, j'acceptai, quoique j'eusse lu la feuille où vous rendiez un compte si peu favorable de mon avant-dernier ouvrage. J'y trouvai, dans plusieurs passages, le ton de la haine ; mais comme je vous étais totalement inconnu, et que je ne vous avais jamais attaqué dans mes écrits, j'étais bien sûr que cette animosité ne venait point de votre cœur, et je savais qu'un tel ennemi,

ennemi, s'il a de l'esprit, et s'il n'est pas dépravé, peut facilement changer. Ces *aversions artificielles*, prises aujourd'hui si légèrement, ne sont, par bonheur, ni profondes, ni envenimées, du moins en France.

Je m'attachai promptement à vous ; je jouissais doublement de votre estime, quand vous m'entreteniez de votre inimitié pour *Delmas*. Il me paraissait piquant d'obtenir votre confiance, malgré tant de préventions. Je connus facilement vos sentimens pour Célestine, le temps seul pouvait m'assurer de leur solidité. J'attendais. Enfin, votre générosité, en me rendant ma patrie et ma fortune, vous a découvert nos secrets, et vous assure, à jamais, le cœur de Célestine, elle est à vous : mais, mon cher Mirval, j'espère que vous laisserez là votre journal.—Ah ! reprit Mirval, je voudrais le continuer seulement pendant un an, afin de désavouer, de réparer toutes mes injustices. . . . —Le pourriez-vous ? diriez-vous que l'ouvrage de M. de G*** ne vaut rien ?—Non, certainement, M. de G*** est mon bienfaiteur. Vous avez raison : il est possible qu'un journaliste soit parfaitement

T

sincère.

sincère.—Oui, tant qu'il est jeune. C'est un emploi qui, de toutes manières, ne convient qu'*aux vétérans* de la littérature ; eux seuls ont assez de lumières et d'instruction pour avoir le droit d'être sévères ; eux seuls ont assez d'expérience pour se montrer indulgens quand il faut l'être. Avec le temps, l'imagination s'épuise, mais le jugement se forme, se mûrit, et le goût s'épure. C'est alors qu'on peut faire un bon journal. Vous reprendrez le vôtre dans vingt-cinq ans.

L'heureux Mirval resta chez madame de Saint-Firmin, jusqu'à onze heures. Il emmena Delmas, et fut avec lui chez Célinte, il voulait la faire jouir de son bonheur. Il lui présenta, avec transport, le *père de Célestine*, et lui conta son histoire. Célinte partagea sa joie, avec toute la vivacité de l'amitié la plus tendre : d'ailleurs, quelle est la femme qui ne serait pas charmée d'avoir contribué au dénouement d'un joli roman ? Mirval épousa Célestine.

Il n'est plus *journaliste*, mais il est toujours *auteur*, et quand on déchire ses ouvrages, quand on en rend un compte infidèle, il ne s'in-

digne point, il n'a point d'humeur ; il dit seulement : Ce n'est pas ce journaliste qui parle, il ne pense pas un mot de tout cela : c'est *son parti*, c'est un ami, c'est un protecteur, ou bien c'est une Célinte qui l'oblige à s'exprimer ainsi ; ne dois-je pas l'excuser ?....

F I N.

De l'Imprimerie de Cox, FILS, et BAYLIS, No. 75,
Great-Queen-Street, Lincoln's-Inn-Fields.

75764068

